

L'APOTRE



ANNIE BENSON MULLER

UN INTRUS

MAGAZINE CATHOLIQUE

Lecture pour tous, jeunes et vieux.

—
TEXTE

Page	
49 — Propagande athée.	J.-ALBERT FOISY.
50 — L'histoire d'une mère.	D'après ANDERSEN.
53 — La prière	LOUIS VEUILLOT.
54 — Les tremblements de terre.	L'abbé T. MOREUX (<i>Scientifica</i>).
55 — Une chasse au XVIIIe siècle	JEAN HUREL (<i>L'Etoile Noëliste</i>).
60 — Race de vipères.	(<i>Bulletin paroissial de Notre-Dame du Chemin</i>).
	(<i>Le Pèlerin</i>).
61 — Le catholicisme au Japon.	MIGUEL ZAMACOIS.
63 — L'obsession alimentaire.	GEO. MAHEUX (<i>Le Naturaliste canadien</i>).
65 — Le renne au Canada.	JULES DORION (<i>L'Action Catholique</i>).
	J.-M. BOULLAT (<i>Le Noël</i>).
68 — Aux prières	
70 — Beethoven	
74 — Le Congrès eucharistique de Québec.	
77 — Éphémérides canadiennes — septembre 1923	
79 — La machine humaine	LE VIEUX DOCTEUR.
80 — Dictées.	
82 — La vie utile	JEANNE LEFRANC.
82 — Boîte aux lettres.	JEANNE LEFRANC.
83 — Théorie de la cuisson.	(<i>La cuisine à l'école primaire</i>).
84 — Je vous écoute (<i>poésie</i>)	LOUIS-JOSEPH DOUCET.
85 — Réflexions.	THOMAS POULIN (<i>Le Travailleur</i>).
86 — Une troisième manière.	THOMAS POULIN.
87 — Pour s'amuser.	
88 — Quand l'âme est droite. . . (<i>feuilleton</i>)	MAURICE RIGAUX.

ILLUSTRATIONS

53 — Un huard prenant son vol.	
59 — La chasse dans la province de Québec	
64 — Orignal photographié sur les bords d'un des nombreux lacs de la Province de Québec.	
73 — Une belle famille canadienne française.	
76 — La foule au congrès eucharistique de Québec	
81 — A 2,000 pieds au-dessus de New-York	
84 — Après l'orage.	Tableau de Van Ruysdael.
96 — La remise du trophée du Gouverneur aux élèves de l'Académie Commerciale	

“ L'Apôtre ” est publié par l'Action Sociale Catholique, qui fut fondée par Son Éminence le cardinal Bégin, par lettre pastorale du 31 mars 1907, et encouragée par Pie X, par bref pontifical daté du 29 mai 1907, et par S. S. Benoît XV.

Il a pour objet de fournir une saine lecture, de propager et de défendre la foi catholique. “ L'Apôtre ” répond aux attaques dirigées contre l'Église catholique et rétablit la doctrine catholique faussement représentée. “ L'Apôtre ” veut renseigner les catholiques en quête d'informations sur la doctrine de l'Église, les questions d'apologétique, d'histoire, etc. “ L'Apôtre ” publie, à l'adresse des grandes personnes et des enfants, d'intéressants récits où brille la note catholique, et qui sont adaptés à l'état d'esprit des uns et des autres.

AVANTAGES SPIRITUELS

Une messe est dite chaque semaine pour tous nos abonnés et pour les membres vivants et défunts de leur famille.

L'APÔTRE

PUBLICATION MENSUELLE

DE

L'ACTION SOCIALE CATHOLIQUE

Rédaction et Administration: 103, rue Ste-Anne, Québec.

VOLUME V

QUÉBEC, OCTOBRE 1923.

No 2

Propagande athée

***** L n'y a pas de danger que nous ayons un
I gouvernement anticlérical, disent les
***** braves gens de notre province; il n'y a
***** pas de danger, car notre peuple a trop de
foi; il est trop catholique pour le permettre.

C'est très vrai.

Il n'y a pas de danger pour le présent. Mais, qui peut répondre de l'avenir?

Et c'est parce que nous ne pouvons pas répondre de l'avenir que nous prétendons qu'on ne peut pas prendre trop de précautions pour nous assurer des textes de loi clairs, sans ambiguïtés, sans articles entortillés qui permettraient, le cas échéant, à des sectaires, de nous mettre la corde au cou.

* * *

Notre peuple est profondément chrétien; son esprit de foi est une édification pour les autres peuples.

Il suffit de voir avec quel empressement notre population s'est levée pour prendre part au grand congrès eucharistique de Québec, le mois dernier, pour se convaincre que la foi de nos pères n'est pas morte chez nous et qu'elle est encore la génératrice de grandes et belles actions.

Mais devons-nous dormir tranquilles dans une confiance absolue? Devons-nous croire que tout va pour le mieux dans le meilleur des mondes et que l'avenir sera ce que fut le passé, exempt de défaillances, d'apostasies et de trahisons?

Ce serait méconnaître les forces du mal et les efforts qu'il fait pour détruire l'œuvre de Dieu en ce pays.

* * *

Dernièrement, l'Action Catholique, dans un article signé Jules Dorion, signalait à ses lecteurs

la tentative nouvelle que les syndicats neutres internationaux tentaient à leur dernier congrès pour porter un coup mortel à l'enseignement catholique de la province de Québec en demandant d'introduire dans notre système, les méthodes qui font le désespoir de nos compatriotes dans les autres provinces.

Ce n'est pas tant l'amélioration des méthodes scolaires qu'on cherche dans ces changements projetés, que l'expulsion de l'Eglise et du clergé. Les statistiques les plus sérieuses ont démontré que les résultats de notre système sous la protection tutélaire de la religion sont supérieurs en tous points à ceux des écoles exclusivement gouvernementales.

Cependant, malgré cette démonstration mille fois refaite, on insiste parce que c'est le meilleur moyen d'assurer la neutralité scolaire, de chasser Dieu du cœur et de l'esprit des enfants.

* * *

La campagne qui se poursuit sans cesse contre l'école catholique, afin de combattre l'influence de l'Eglise, se fait aussi sur un autre terrain.

Dans un grand nombre de centres de notre province, on s'efforce de détourner les parents de l'Eglise par le travail du dimanche.

Par l'appât du gain, en payant double salaire, par la crainte, en menaçant le père de famille de le priver de son travail, on oblige nos ouvriers catholiques à faire du dimanche un jour comme les autres.

La messe, le recueillement, la vie intime de famille, tout cela disparaît pour ce malheureux et, peu à peu, on l'éloigne de l'Eglise, on le détourne de ses devoirs de religion et on l'enchaîne à la dure monotonie d'un travail perpétuel, jusqu'à ce qu'il soit aigri, désabusé, dévoyé; alors, il sera mûr pour toutes les doctrines funestes.

Mais, dira-t-on, vous exagérez ; le mal n'en est pas arrivé à ce point et si l'on rencontre bien par-ci par-là, des compagnies qui violent le dimanche, si l'on voit des groupes qui veulent changer notre système scolaire, ce n'est pas par impiété, c'est plutôt par cupidité ou par ignorance.

Nous voudrions qu'il en fut ainsi ; nous souhaiterions que le mal n'eut pas poussé de racines plus profondes. Mais, hélas, les faits nous obligent à croire le contraire.

Dernièrement encore, un journal de Montréal rapportait que chaque dimanche, dans des réunions d'ouvriers catholiques, au centre même de la métropole, des meneurs socialistes ne craignaient pas de blasphémer de la façon la plus horrible.

“ On dit qu'il y a un Dieu ! ” s'écriait un de ces énergumènes, “ Mensonge ! Qu'il me châtie sur le champ s'il y en a un ! ”

* * *

La justice de Dieu ne frappe pas toujours en réponse à ces appels de l'impiété ; et le blasphémateur profite de cet excès de bonté divine pour frapper l'imagination et semer ses idées de révoltes.

“ Vous voyez, ajoutait-il, si un Dieu tout-puisant existait, il me frapperait. Or, il ne me frappe pas, donc, Il n'existe pas.”

Argument bien pauvre et bien boiteux quand on sait que Dieu peut être patient, puisqu'il a toute l'éternité pour atteindre le blasphémateur. Il peut être patient, puisqu'Il sait que l'homme a beau s'agiter, se demener, il ne peut pas échapper à sa justice infailible.

Mais l'argument porte quelquefois ; dans tous les cas, l'argument est employé dans le but de répandre l'impiété, l'incrédulité, l'athéisme.

Ces meneurs savent que pour répandre leurs doctrines révolutionnaires dans notre peuple, il faut d'abord le détourner de Dieu, le priver des enseignements de l'Eglise.

C'est pour cela qu'on voit, simultanément, des attaques contre l'école catholique, une campagne pour forcer les fidèles à travailler le dimanche, et une propagande athée dans les centres assez peuplés pour qu'une telle monstruosité puisse se faire.

D'ailleurs, on assure qu'à Montréal, il y a des écoles où, le dimanche, on enseigne aux enfants, les doctrines communistes, bolchévistes.

* * *

Notre peuple est bon ; son esprit de foi est vivant et agissant. Mais, il faut le garder tel.

Tous les jours, dans les masses, on accomplit un travail terrible, pendant que les élites sont entamées par l'indifférence qu'elles vont puiser dans les organisations protestantes.

Qu'on laisse ce travail s'accomplir impunément pendant quelques années et notre peuple sera mûr pour un gouvernement anticlérical et, malheureusement, nous trouverons, en haut, tous les éléments qu'il faut pour le composer.

J.-ALBERT FOISY.

L'histoire d'une mère

ASSISE au pied du lit de son enfant malade, une mère attristée était en proie à la crainte de le voir mourir. Pâle comme la mort, le bébé était là, couché, les yeux fermés, respirant si faiblement que par intervalles on percevait à peine un léger soupir. La pauvre mère était dans une angoisse mortelle de voir souffrir son enfant.

On frappe à la porte. Un vieillard entre, enveloppé dans une couverture très chaude. Au dehors il gelait à pierre fendre. Tout était couvert de neige et de glace, et le vent âpre fouettait violemment le visage des rares personnes qui s'aventuraient dehors.

Comme le vieillard tremblait de froid et que l'enfant s'était endormi un moment, la mère alla chercher un peu de vin pour l'étranger. Puis ayant pris sa place en face du vieillard elle regardait d'un air de pitié son fils qui respirait péniblement.

“ Ne pensez-vous pas que je garderai mon enfant ? ” demanda-t-elle. “ Le Bon Dieu ne voudra sûrement pas me l'enlever.”

Et le vieillard, — car c'était la Mort même — secouait étrangement la tête comme s'il voulait dire à la fois oui et non. La mère baissa les yeux et joignit les mains ; des larmes se mirent à couler. Sa tête s'alourdit ; depuis trois jours et trois nuits elle n'avait pris aucun repos, et maintenant, malgré elle, ses paupières se fermèrent, mais ce ne fut que pour un instant, car presque aussitôt, elle se leva, grelottant de froid.

“ Mais quoi ! ” s'écria-t-elle en regardant partout autour d'elle : Le vieillard avait disparu, et, avec lui, son enfant mourant : il l'avait

emporté. Dans le coin, la vieille pendule ronflait, le lourd contre-poids pendait à terre et l'horloge était arrêtée.

La pauvre mère sortit de sa maison, courant de tous côtés et appelant son fils.

Non loin de là se trouvait, assise dans la neige, une dame vêtue d'habits noirs. — La mort a été chez vous, dit-elle, j'ai vu qu'elle s'enfuyait avec l'enfant ; elle court plus vite que ne va le vent et ne rapporte jamais ce qu'elle a pris.

— “ Dites-moi quel chemin elle a pris, répondit la mère, et je la retrouverai.”

— “ Ce chemin, je le connais, répondit la dame aux habits noirs, mais avant que je vous l'indique, chantez-moi toutes les chansons que vous avez chantées à votre enfant. J'aime à les entendre, car je les ai entendues d'autres fois ; je suis la Nuit ; je voyais couler vos larmes pendant ces douces mélodies.”

“ Je veux vous les chanter toutes, toutes, répondit la mère, mais ne me retardez pas, car je ne pourrais plus la rejoindre et mon enfant serait perdu.”

La Nuit resta insensible. La mère joignit les mains, chanta et pleura. Enfin la Nuit parla :

— “ Prenez à droite, dans ce grand bois de pins, j'ai vu la Mort aller de ce côté, avec votre enfant.”

Arrivée bien avant dans la forêt où les chemins se croisaient, la mère ne sut plus lequel prendre.

Un arbuste épineux se trouvait au bord dépouillé de feuilles et de fleurs — car c'était au cœur de l'hiver — et comme de longues chandelles, la glace pendait à ses branches.

“ N'avez-vous pas vu passer la Mort, avec mon enfant demanda la mère.

— Oui, répondit le buisson, mais, quant au chemin qu'elle a pris, je ne vous le dirai pas avant que vous ne m'ayez pressé contre votre poitrine et réchauffé, car je meurs de froid.

Elle pressa l'arbuste contre son corps avec une telle violence que les épines la blessèrent, et de grosses gouttes de sang tombèrent sur la neige ; mais le buisson poussa des boutons et commença à fleurir au milieu de la froide nuit d'hiver, tant il fait chaud au cœur d'une mère affligée.

Le buisson lui indiqua alors le chemin qu'elle devait suivre.

Elle arriva ainsi au bord d'un grand lac où ne se trouvaient ni barquettes ni bateaux. L'eau n'était pas gelée au point de pouvoir la porter et elle était trop profonde pour qu'on pût la traverser. Cependant, pour retrouver son enfant, la mère infortunée devait le traverser. Elle se pencha alors vers la terre comme si elle avait voulu absorber l'eau de l'étang, c'était bien chose impossible pour elle ; mais dans sa folie, la pauvre mère croyait à quelque secours extraordinaire qui la tirerait d'embarras.

“ Non, vous n'y réussirez pas ”, lui répondit le lac. “ Voyons si nous ne pouvons pas faire autrement. Je recueille des perles ; vos yeux sont les plus purs que j'ai jamais vus. Si vous voulez me donner toutes les larmes qu'ils contiennent, je vous transporterai dans le grand jardin où demeure la Mort et où elle cultive des fleurs et des arbrisseaux : chacun d'entre eux est une vie humaine.”

“ Oh ! que ne donnerais-je pas pour être auprès de mon enfant ? ” dit la pauvre mère et elle pleura plus abondamment, jusqu'au moment où ses yeux tombant sur le bord du lac y devinrent deux perles précieuses. Le lac la prit et la transporta en un instant à l'autre bord. Ici se trouvait une habitation étrange ; on ne pouvait distinguer si c'était une montagne boisée percée de grottes ou une maison construite de mains d'hommes. Mais la pauvre mère ne voyait plus rien d'avoir tant pleuré.

“ Où trouverai-je la Mort qui m'a ravi mon enfant ? s'écria-t-elle.

— “ Elle n'est pas encore arrivée ”, répondit une vieille dame qui semblait avoir la surveillance du jardin de la mort. “ Comment avez-vous trouvé le chemin de ce lieu, et qui vous a aidée ? ”

“ Le Bon Dieu ”, répondit la mère. “ Il est miséricordieux, et vous le serez aussi ! Où puis-je trouver mon enfant ? ”

“ Je ne le connais pas, répondit la dame, et vous ne pouvez pas le voir. Cette nuit beaucoup de fleurs et d'arbres se sont desséchés ; la Mort ne tardera pas à venir les transplanter, car vous savez bien que chacun a ici sa fleur ou son arbuste. Il en est de ces plantes comme de toutes les autres, sauf qu'elles ont un battement de cœur. Un cœur d'enfant bat également dans ces plantes. Allez et écoutez, peut-être distinguerez-vous le battement du cœur de votre enfant. Que

voulez-vous me donner si je vous dis ce que vous aurez à faire une fois que vous l'aurez trouvé ?”

“ Je n'ai plus rien à donner, répondit la mère, mais je veux courir pour vous jusqu'au bout du monde.”

“ Je n'ai que faire là-bas, reprit la vieille dame. Mais vous pouvez me donner vos longs cheveux noirs. Vous savez bien qu'ils sont beaux ; je vous donnerai mes cheveux blancs en retour.”

“ Ne désirez-vous plus rien ? répondit la mère, je vous les donnerai avec plaisir.” Et elle donna ses belles boucles noires.

Là-dessus toutes deux entrèrent dans le jardin de la Mort où croissent des arbres, des arbrisseaux et des fleurs en nombre incalculable. Ici se trouvaient de belles jacinthes sous cloche, là de grosses et belles pivoinies ; ici croissaient des plantes aquatiques, quelques-unes fraîches et fleuries, tandis que d'autres s'étiolaient : des limaces s'y cramponnaient, ou des crabes noirs s'accrochaient à leurs tiges ; il y avait ici de magnifiques palmiers, des chênes et des platanes, un peu plus loin, du persil et du thym odorant. Chaque arbre et chaque fleur représentait une vie humaine ; la personne à qui elle appartenait vivait encore, l'une en Chine, l'autre au Groenland, ou dans quelque autre contrée du monde. Certaines fleurs délicates se trouvaient dans des vases et avaient l'air d'étouffer ; elles semblaient vouloir sauter hors du pot. On en voyait d'autres, bien fraîches, qui poussaient droit dans une terre bien travaillée : elles étaient magnifiques.

La pauvre mère éplorée se penchait vers chaque petite fleur ou plante et prêtait une oreille attentive au battement des cœurs.

“ Il est là ! ” s'écria-t-elle, tandis qu'elle tendait sa main vers un crocus qui dépérissait visiblement.

“ Ne touchez pas à la fleur, dit la vieille dame, mais restez ici, et quand la Mort viendra — je l'attends d'un moment à l'autre — ne lui permettez pas qu'elle arrache la fleur ; menacez-la de faire de même aux autres fleurs ou plantes ; peut-être, à votre menace, s'effraiera-t-elle. Elle est responsable devant Dieu de toutes les plantes qui se trouvent ici ; elle ne peut en arracher aucune avant que le Seigneur ne l'y ait autorisée.

Tout à coup un vent glacial souffla sur le jardin, et la mère sentit l'approche de la Mort.

“ Comment avez-vous pu trouver le chemin de ce lieu et comment se fait-il que vous soyez ici avant moi ? ”

“ Je suis une mère ”, répondit-elle.

La Mort étendait sa main, longue et maigre, vers la petite fleur qui se mourait. Cependant la mère tenait les siennes étendues au-dessus de la plante, oh ! bien près, mais avec des précautions pour ne froisser aucune des petites feuilles.

Alors la Mort souffla sur les mains de la mère, et ce souffle était plus froid que le vent glacial — ses mains tombèrent comme paralysées.

— “ Vous ne pouvez rien contre moi ! ”, dit la Mort.

— “ Mais le bon Dieu ! ”

— “ Je fais simplement ce qu'il veut, je suis son jardinier. Je prends toutes ces fleurs et ces arbres, pour les transplanter dans le jardin du Paradis, en un pays inconnu des hommes. Ce qui s'y passe, je ne puis vous le dire.”

— “ Rendez-moi mon enfant ! cria-t-elle, en sanglotant. Elle saisit une fleur de chaque main. Rendez-moi mon fils ! ou j'arrache toutes vos fleurs car je suis désespérée.”

— N'en touchez aucune ! . . . Vous vous dites malheureuse et vous voulez infliger le même sort à une autre mère !

— Une autre mère ! et au même instant elle lâcha les deux frêles tiges.

— “ Voilà vos yeux, reprit la Mort ; je les ai pêchés dans le lac. Ils brillaient comme des étoiles étincelantes ; j'ignorais que ce fussent les vôtres. Prenez-les, ils sont plus transparents que jamais et regardez maintenant dans ce puits. Je veux vous dire le nom des deux fleurs que vous vouliez arracher. Vous pourrez contempler leur vie et leur avenir communs. Voyez ce que vous étiez sur le point d'anéantir ! ”

C'était vraiment admirable de voir comment l'une des fleurs devenait une bénédiction pour la terre, tant de bonheur, tant de succès, d'aussi belles espérances qui se repandaient autour d'elle. L'autre vie n'était que travail, soucis et tracas, que tristesse et misère.

— “ Les deux se réaliseront, suivant la volonté de Dieu ” reprit la Mort.

— “ Laquelle des deux est celle de la joie et du bonheur, et laquelle est faite pour le malheur ? ”

— “ Je ne vous le dirai pas, mais sachez que l'une des deux fleurs est la vie de votre enfant.

C'est l'avenir de votre fils que vous avez vu.
La mère poussa un cri d'épouvante.

— Laquelle des deux est mon fils ? gémit-elle.

Dites-le moi ! Sauvez l'innocence de la corruption, sauvez mon enfant de toutes les misères que j'ai entrevues ! Prenez-le plutôt et le transportez dans le Royaume de Dieu. Oubliez mes larmes, oubliez mes supplications, tout ce que j'ai dit et désiré de vous ! ”

— Je ne vous comprends plus, répondit la Mort.

Désirez-vous votre enfant où le transporterai-je au pays que vous ignorez ? ”

La mère joignit de nouveau les mains, tomba à genoux et dit : “ Dieu ! si ce que je demande est contre votre volonté, ne m'exaucez pas ; restez sourd à ma voix. ”

Dans sa douleur, elle laissa retomber la tête sur son sein tandis que la Mort emportait l'enfant au Paradis du bon Dieu.

D'après Andersen.

LA PRIÈRE

L'homme n'est grand qu'à genoux. En s'agenouillant, il confesse qu'il connaît, qu'il aime,

qu'il adore un Etre plus grand, plus beau, plus noble, meilleur que lui et le monde. Prosterné devant cet Etre supérieur, il entre en communication avec sa majesté, il lui demande des sentiments qui l'agrandissent, une foi qui l'élève. Lorsque je m'agenouille, pour adorer, en ces moments-là, loin de toucher la terre, je sens tomber les poids qui m'attachent, je me sens pousser des ailes.

Le pharisien priait debout. Derrière lui, le publicain prosterné se dépouillait de sa misère et se préparait à prendre son vol.

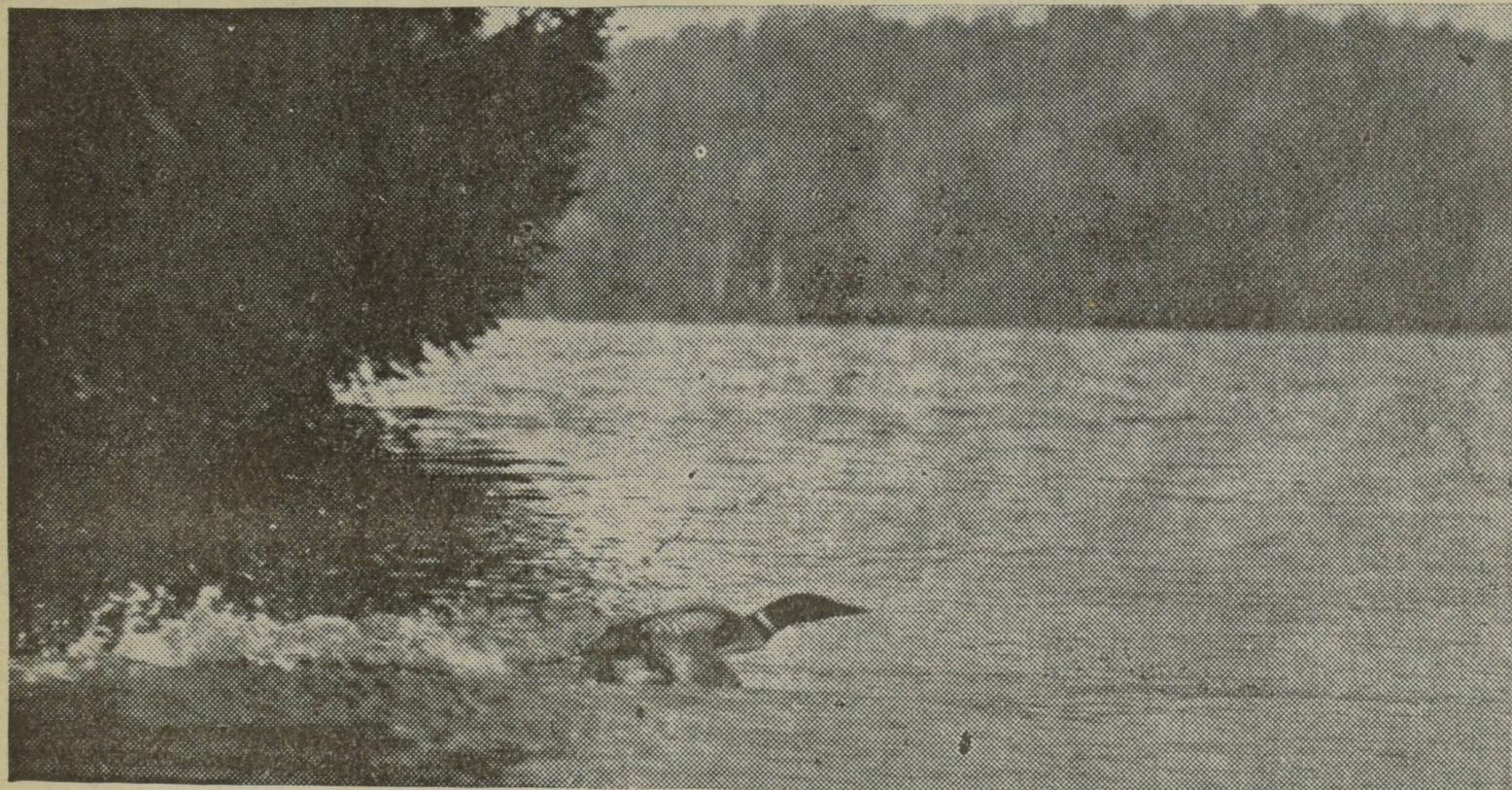
Quand à ceux qui ne s'abaissent point devant Dieu, je connais ces êtres fiers. Agenouillés ou non, je les vois plus que courbés devant quelqu'un ou devant quelque chose, il y en a qui se tiennent ainsi devant eux-mêmes.

LOUIS VEUILLOT.

GÉNÉROSITÉ INSOLITE

— Mon cher oncle, j'ai fait cette nuit un rêve délicieux... J'ai rêvé que vous me prêtiez cinq cents piastres...

— Garde-les, mon neveu, garde-les...



UN HUARD PRENANT SON VOL

Les tremblements de terre

Le récent tremblement de terre qui vient de bouleverser une partie du Japon donne à l'article qui suit une étonnante actualité. Cet article a été publié par M. l'abbé Moreux dans la revue *Scientifica* (janvier 1923).

ATTENDONS-NOUS A DE NOUVEAUX TREMBLEMENTS DE TERRE

*****L*******A** question du volcanisme et des tremblements de terre figure parmi les sujets scientifiques auxquels l'actualité fait rarement défaut, soit, que de temps à autres, de grandes catastrophes, comme celles de la Martinique en 1902 ou la ruine de la Provence en 1909 viennent tourner nos regards vers un point menacé de notre planète, soit que l'énergie interne se manifeste en tous les points du globe à la fois et répartisse de moindres efforts sur de plus larges étendues.

Je ne veux pas aujourd'hui revenir sur l'origine des tremblements de terre : ceux-ci résultent à n'en pas douter, des contractions de l'écorce terrestre assujettie, à chaque instant, à s'appuyer sur le noyau intérieur tendant, par le refroidissement, à diminuer de volume. Ces plissements ont lieu suivant des lignes générales de fractures, et sont connues à l'heure actuelle.

L'une des plus importantes est la fameuse dépression méditerranéenne, large fossé entourant le globe terrestre à la hauteur de la séparation des anciens continents Eurasie et Afrique d'une part ; Amérique du Nord et Amérique du Sud d'autre part.

Toutefois, si les théories géologiques rendent compte de la distribution dans l'espace, c'est-à-dire sur le globe terrestre, des régions à tremblements de terre, elles n'expliquent pas la répartition des phénomènes sismiques dans le temps.

Nous savons, il est vrai, que la terre tremble d'une façon continue, que nos sismographes enrégistrent, bon an mal an, 30,000 secousses en moyenne ; mais il n'est pas douteux néanmoins que, périodiquement, nous assistons à des recrudescences subites des forces internes partout mises en jeu. Comme pour les accidents de chemins de fer, il semble qu'il y ait des séries noires.

Mais alors, s'il y a périodicité, nous sommes amenés à rechercher les lois qui la font naître.

Or, il résulte des statistiques que les tremblements de terre sont plus fréquents et plus intenses pendant la saison froide que pendant la saison chaude ; de même, on enrégistre plus de secousses la nuit que le jour, et davantage le matin que le soir. Ce sont ces faits qui m'ont amené, dès 1902, à rechercher si le soleil n'aurait pas une action effective sur la météorologie intérieure de la terre, comme il a déjà des effets manifestes sur son enveloppe atmosphérique.

La chaleur solaire variable ne peut rien expliquer, car nous savons qu'à partir de 16 mètres au-dessous du sol, la température est d'une constance remarquable ; mais nous pourrions être plus heureux en nous adressant à l'électricité. En fait, ainsi que je l'ai démontré par de nombreux travaux publiés à différentes reprises, de tous les phénomènes qui concordent avec la périodicité des séismes, l'électricité atmosphérique tient le premier rang.

L'électricité servirait donc d'intermédiaire entre le soleil et les tremblements de terre, ou ce qui revient au même, entre les phénomènes solaires et les contractions du globe terrestre.

Tout le monde connaît une bouteille de Leyde mais on ignore généralement que, si l'on fait varier la charge électrique de la bouteille, son volume intérieur varie proportionnellement. Ainsi, en chargeant l'armature extérieure, représentée par une feuille d'étain, le volume augmente ; l'inverse se produit si l'on diminue la charge.

Eh bien ! sur la Terre, notre atmosphère peut parfaitement jouer le rôle de la feuille d'étain extérieure, la croûte terrestre remplacer le verre de la bouteille et l'armature intérieure être représentée par le magma interne, noyau surtout formé de substances métalliques.

Si donc, la charge électrique venue du soleil augmente dans notre atmosphère, nous aurons, dans la croûte, une tendance à la dilatation : les pressions latérales seront plus accusées et toute la croûte tendra à se maintenir d'elle-même, au lieu de s'appuyer sur le noyau central. D'où suppression des tremblements de terre.

Et c'est précisément ce que nous constatons. Les tremblements de terre, avons-nous dit, sont faibles et peu fréquents en été et dans les après-midis, moments de grande charge électrique.

Inversement, lorsque diminue l'électricité, pendant l'hiver ou même dans la seconde partie

des nuits, il y a tendance à la contraction de la part de l'écorce ; rien ne retient plus cette couche pesante au-dessus du noyau : d'où phénomène de tassements et de descente et par conséquent, tremblements de terre.

Cette variation de l'électricité et des séismes, nous la retrouvons dans la courbe annuelle, ainsi que dans les courbes générales à longue période.

On comprend donc qu'à certaine époque, les gaz enfermés dans la croute cherchent à sortir en vertu de la pression de l'écorce. Leur tension augmentera, jusqu'au moment où l'activité solaire passera par un minimum.

Il s'agit maintenant de mettre à profit nos déductions. La tâche, vous allez le comprendre, n'est pas aussi aisée qu'on serait tenté de le croire. Pour être bon prophète en la matière, il faudrait pouvoir prédire à coup sûr les accalmies de l'activité solaire. Evidemment, nous sommes à même de tracer la courbe des taches et des protubérances du Soleil, effets certains de son activité ; mais, si nous pouvons le faire d'une façon générale, nous devons nous déclarer impuissants, dès qu'il s'agit d'entrer par avance dans les détails. En d'autres termes, nous possédons assez bien l'allure de la courbe moyenne, mais nous ignorons l'allure journalière ; dans l'ensemble, beaucoup de tremblements de terre seront donc difficiles à prévoir.

Toutefois, ne lâchons pas, pour cette raison, les résultats généraux. Nous savons que les tremblements de terre doivent avoir lieu surtout aux périodes d'accalmies, qui reviennent en moyenne tous les onze ans. Nous voilà donc avertis. Le maximum de l'activité solaire a eu lieu en 1917 et nous devons nous attendre à un minimum dans l'année 1923. Les tremblements de terre devront donc se grouper autour de cette date fatidique.

Au reste, le mouvement est déjà commencé : l'Amérique vient de payer largement son tribut à l'implacable fléau : on a signalé une assez longue secousse à Marseille, puis dans l'Ariège ; d'autres viendront, n'en doutez pas : le tassement débute toujours par la dépression méditerranéenne ; mais d'ici peu, le Japon, les Antilles peut-être, ou le Mexique, le Turkestan entreront dans la danse. Si les secousses sont assez fortes, nos régions en ressentiront quelques effets, heureusement anodins ; car, à part la Provence, la France est une contrée

privilegiée au point de vue sismique, raison de plus pour ne pas délaissier dans notre beau pays les études théoriques de la Sismologie.

Abbé TH. MOREUX.

(*Scientifica*, janvier 1923.)

Une chasse au XVIIIe siècle

*A mes petits-fils descendants
du général Le Veneur.*

J. H.

CE jour-là, c'était la fête du grand saint Hubert, patron des chasseurs, dont la légende, au seuil de ce récit, mérite bien d'être rappelée.

Il était fils d'un duc d'Aquitaine et vint dans son adolescence à la cour de Neustrie où il mena une vie fort dissipée ; mais la chasse resta toujours sa passion dominante ; il y excellait, d'ailleurs, car ses flèches manquaient rarement leur but.

Les desseins de la Providence sont insondables, et c'est au cours d'une chasse, dans une forêt profonde, comme il y en avait dans l'ancienne Gaule, que le jeune homme trouva la voie que lui avait tracée le Seigneur !

Dans la forêt profonde, les chiens de saint Hubert... couraient... couraient, se trouvant en défaut ; lui-même était seul et séparé de ses gens. C'était la chute du jour, la nuit venait, et bien qu'il fût brave, ce hardi chasseur se sentait envahir d'une crainte mystérieuse, lorsque, tout à coup, lui apparut, sous les hautes futaies aux aspects de cathédrales, un magnifique cerf dix-cors qui portait au milieu de ses ramures une croix lumineuse !

Touché soudain par la grâce divine, saint Hubert descendit de son cheval et se mit à genoux, puis, s'étant relevé, il suivit à pied le cerf miraculeux qui le mena jusqu'à la porte d'un couvent où ce chasseur se fit moine.

Il devint l'apôtre des Ardennes, et plus tard évêque de Maestricht.

* * *

Or, en 1782, le comte d'Artois, frère du roi, décida de fêter la Saint-Hubert par une grande chasse dans les bois de Verrières et de Meudon.

Le matin, dès la pointe du jour, les valets de limiers avaient *détourné* le cerf, et s'étaient rendu compte de l'endroit où l'animal s'était *rembuché*.

Vers 8 heures se trouvèrent rassemblés au rond-point de l'Oursine, où était le rendez-vous, plus de 200 chiens avec leurs valets, des pale-freniers avec les chevaux du prince et de sa suite, portant la selle en volaque blanc ou en velours cramoisi, et la croupière avec boucle plaquée.

Tout autour, un public disparate se pressait curieusement, difficilement contenu par les gendarmes du service d'ordre. De temps en temps, on voyait partir ou accourir au galop divers messagers, puis c'étaient des officiers de vénerie qui passaient rapidement dans leurs chaises à deux chevaux.

Successivement arrivèrent des grooms anglais, conduisant en main de superbes chevaux de pur sang appartenant à des nobles lords conviés à la chasse, puis quelques gentilshommes et des pages à cheval, pour lesquels on dressa de petites tables sur lesquelles jeunes gens se firent servir hâtivement à manger par d'accortes cantinières.

Çà et là, des gamins, malgré les consignes et les gendarmes, se glissaient jusqu'aux chiens et parmi les chevaux, aidant celui-ci, celui-là, très fiers de jouer un rôle. Ce sont, a dit un noble chasseur de la Restauration, "des gail-lards qui sont toujours aux trouses du cerf, même avant les veneurs, les mieux montés de la troupe. Présents partout, ils semblent se multiplier sous tous les points. Les drôles ont un but, un objet, l'espoir, si le cerf se fait prendre à l'eau, de se rendre utile en allant le chercher à la nage aussitôt qu'il a été servi d'un coup d'arquebuse. La plupart du temps enfants de la localité, ces jeunes gens connaissent parfaitement le pays, et les cavaliers, incertains sur leur route ou sur le parti qu'a pris la chasse, ne peuvent aller aux renseignements auprès de meilleurs guides.

Midi sonnait à l'église lointaine de Meudon, on vit arriver au rendez-vous quatre messagers suivis d'une troupe de gendarmes. Des ordres rapides furent donnés et chacun alla prendre ses positions. Les fouets des valets de chiens claquèrent et, sauf la vieille meute, les bêtes partirent aux relais, dociles et silencieuses, car elles devaient se tenir *tout coi*. Elles se confor-

maient à l'ordre docilement, mais l'ardeur du prochain lancer était dans leurs yeux.

Un ordre parfait régnait au rond-point de l'Oursine, quand un nuage de poussière annonça l'arrivée du lourd carosse qui portait le comte d'Artois, suivi de quelques calèches où se prélassaient d'élégantes dames de la cour. Le tout escorté par divers seigneurs et des officiers : duc de Bourbon, prince d'Hénin, commandant d'Yanville, premier veneur, lord Claremont, duc de Fitz-James, etc.

Le comte d'Artois descendit de sa voiture, lut le rapport, puis il décida de l'endroit où devait avoir lieu l'attaque ; on lui présenta son couteau de chasse et son cheval qu'il enfourcha lestement. Il partit au galop, suivi de sa brillante compagnie...

Bientôt, à tous les carrefours on entend sonner les trompes ; l'attaque a réussi, le cerf est parti, le cerf est lancé ! La forêt s'anime ; les pages, suivant leur consigne, gardent les carrefours, les chasseurs galopent dans les sentiers, et les trompes retentissent. Après le *lancer*, c'est le *bien aller*... Tonton-Tontaine-Tonton.. et les aboiements des chiens scandent au loin la musique des instruments de cuivre.

Le cerf est parti ! le cerf s'en est allé ! Tonton-Tontaine. Mais où va-t-il ? où va-t-il ? Tonton-Tontaine... Quel chemin suivra-t-il ?

Il y a un peu d'incertitude, de confusion dans les galopades furieuses jusqu'à ce que les troupes unissant leur voix triomphales sonnent *la vue* :

Tayaut ! Tayaut ! Tayaut !

Fanfare ! Fanfare !

Ce jour nous prépare

Le sort le plus beau.

Enfin c'est le *laissé courre* que chante, accompagnant les cors, un des jeunes gamins dont nous avons parlé comme se fourrant partout et présents à tout. Le jeune homme chante en regardant défilier les chiens qu'il semble aimer et connaître :

Allez, mes toutous !

Allez, allez tous !

Vel-cy ! Hâtez-vous.

Allez, mes toutous !

Céler et vitesse

Superbe ,Bréhaut,

Concorde, Gerfaut,

Silvaut et Redresse.

Allez, mes toutous,

Allez, allez tous !

Puis il disparaît dans les broussailles quand les chiens sont passés. . . Le cerf, lancé dans les enceintes de Verrières, avait débouché dans la plaine de Clamart, pour gagner le bois de Meudon. Là il revient sur son centre et double ses voies pour aboutir à l'étang de Brise-Miche.

Tous ses poursuivants étaient loin derrière lui et, tacticien habile, il avait réussi à les mettre en défaut, *tous*, sauf le jeune homme que nous avons vu tout à l'heure chanter de sa voix fraîche le *laissé courre*. Il se trouvait perché dans un arbre d'où il put suivre toutes les ruses du cerf, un vieux dix-cors dont vous allez voir l'intelligence remarquable.

L'animal sauta un fossé d'eau stagnante où sa trace se perdait, puis de là sur une pile de fagots et, comme il y avait au bord de l'étang un vieux cachot, il y bondit sans toucher terre, puis de là se mit à l'eau ; il nagea et gagna une île bordée de roseaux dans lesquels il se cacha.

Dans l'équipage du comte d'Artois, ce fut alors un hourvari ; disséminés dans le bois, trompés par le doublement des voies, les chiens erraient à l'aventure, le nez au vent, puis repartaient dans des directions différentes ; quelques-uns, cependant, vinrent à la route qui bordait l'étang ; ils flairèrent le fossé où avait sauté le cerf pour noyer sa trace, puis se montrèrent inquiets.

Dans l'étang, rien ne bougeait ; le cerf restait caché dans les roseaux de l'île et le vent soufflait à l'opposé.

Les piqueurs, les valets, les veneurs s'interrogeaient.

— C'est un faux débucher, proclama quelqu'un ; si l'animal est venu baiser le bord de la route, c'est tout ; il a du galoper sur les pierres pour tâcher de gagner la plaine. Ne perdons pas notre temps ici.

Sur ces indications qui parurent judicieuses, la chasse repartit à l'aventure. . .

Sur ces entrefaites, un cavalier au visage basané, aux cheveux noirs et frisottants, homme d'aspect robuste qui montait un gros cheval mecklembourgeois, se présenta aux abords de l'étang. Il arrêta sa monture à l'ombre d'un chêne, mit pied à terre, puis il explora les alentours. Perplexe comme les autres chasseurs arrivés avant lui, il allait repartir lorsque le jeune homme que nous avons vu perché sur un arbre pour suivre les ruses du cerf dégringola de

branches en branches et tomba à ses pieds comme un aérolithe.

— Ah çà ! d'où sors-tu ? demanda le cavalier à ce jeune gars.

— J'étais là ; je l'ai vu ; il est dans les roseaux de l'île, répondit le gamin essoufflé.

Le gentilhomme auquel il s'adressait portait l'habit des chasseurs : redingote bleue à col et parements de velours de même couleur, mais tout en sa personne rappelait le militaire.

C'était, en effet, un soldat, le comte Le Veneur, un nom prédestiné, seigneur du château de Carrouges, dans l'Orne, et présentement colonel d'un régiment d'infanterie dans le Roussillon.

Le colonel arrivait de Cadix en Espagne où il avait tenu garnison, après avoir fait vainement, sous les ordres du comte d'Artois lui-même, le siège de Gibraltar, que l'on avait tenté de reprendre aux Anglais, au cours de la grande bataille navale de Jeretz-Malaga qui fut malheureusement perdue.

L'enfant regardait sans rien dire le gentilhomme-officier, attendant respectueusement qu'il l'interrogeât. Le colonel contemplant l'enfant, un beau garçon à l'œil vif et à l'air intelligent.

Satisfait de son examen qui lui inspira subitement pour l'adolescent une vive sympathie, le colonel Le Veneur l'invita à parler avec confiance et sans réticences.

— Oui, Monseigneur, il est là, dit le jeune garçon ; j'ai suivi la chasse et, perché dans l'arbre ; j'ai vu le cerf ; il a sauté dans le fossé. Tenez, Monseigneur, voilà deux chiens qui rappliquent ; voyez-les s'arrêter près du fossé où le cerf a rusé.

C'était vrai.

Le colonel appuya les chiens de recri, qui rapprochèrent avec ensemble. La vérité se faisait jour. Un éclair de joie illumina le visage de l'officier ; mais, à l'issue du fossé, l'incertitude et le doute reparurent, les chiens retombèrent en défaut. Qu'est-ce à dire ?

Alors l'enfant montra le tas de bourrées où le cerf avait bondi sans toucher terre ; il fit remarquer au chasseur les traces de vase, puis des herbes marécageuses que les pieds de l'animal avaient entraînées ; il indiqua la barque, puis là-bas, au loin, les roseaux où le cerf grelottant agitait ses oreilles qui dépassaient les joncs marins.

Plein de joie, le colonel remercia chaleureusement son guide.

— Comment t'appelles-tu ? dit-il.

L'enfant répondit simplement :

— Mon prénom est Lazare ; j'ai été baptisé à Versailles, où mon père était garde du chenil de S. M. le roi LOUIS XV le Bien-Aimé.

Et, ce disant, il ôta respectueusement son bonnet.

— Merci, dit le colonel. Enfant, tu viens de faire preuve de perspicacité et d'un raisonnement qui vont nous assurer la victoire. Prends ce doublon d'or que j'ai rapporté d'Espagne et tiens-moi l'étrier que je remonte sur mon cheval.

Puis, tout à coup, en se mettant en selle, tandis que son interlocuteur remplissait l'office qu'il lui avait prescrit, il lui demanda sur un ton plein d'intérêt :

— Tu es déjà un vrai chasseur. Seras-tu garde comme ton père ?

— Non, Monseigneur, répondit le jeune homme. Je serai soldat !

Et, tout bas, il murmura, les yeux brillants :

— Comme vous !

Rencontre, hasard prédestinés, car le colonel Le Veneur, seigneur de Carrouges et de Tillyères, devait devenir général et commandant de l'armée du Nord sous Dumouriez, tandis que le petit Lazare, fils du garde du chenil du roi Louis XV le Bien-Aimé, devait un jour se présenter sous sa tente pour lui servir d'aide de camp, participer avec lui à la bataille de Jemmapes et à la prise de Namur avant de devenir lui aussi général ! le glorieux général Hoche !

En attendant les beaux rayons de la gloire à venir, l'inscription de son nom sur l'Arc de Triomphe, le colonel-comte Le Veneur galopait à franc étrier pour rejoindre le gros de la chasse. Il songeait à son ancêtre Gauthier Le Veneur, qui avait appris la chasse à Richard 1er dit Sans-Peur, duc de Normandie, et à l'honneur qu'il allait avoir de rallier l'équipage magnifique de son maître le comte d'Artois, futur roi de France.

Sous la conduite du colonel Le Veneur, l'équipage du comte d'Artois ne tarda pas, en effet, à rallier, arrivant de tous côtés vers l'étang de Brise-Miche.

Et ce fut le défaut relevé que sonnèrent les cors :

Ourvary, vols-letz,
Donnez les relais.
Accoute à Bréhaut,
Tout à murmurant,
Ourvary, vols-letz.

Les chiens à l'eau eurent vite fait de trouver la bête.

L'hallali fut superbe :

Hallali ! Victoire !
Quel plus noble prix !
O jour plein de gloire,
Notre cerf est pris.

On arma de rames le vieux bachot. S. A. le comte d'Artois y prit place avec son portearquebuse, et ce fut lui qui donna le coup de grâce à l'animal superbe.

Ramenée à terre, Son Altesse reçut, en se découvrant, comme il était coutume pour rendre hommage au vaincu, le pied du cerf, prince des forêts, qu'un piqueur avait lavé et natté pour lui offrir.

La chasse était finie.

Altesse, princes, ducs, seigneurs et bourgeois disparurent successivement au milieu des fanfares. Puis tout rentra dans le calme.

Tous les bruits factices cessèrent, et dans la nuit qui venait on n'entendit plus que le gémissement des grands arbres qui se balançaient au vent et laissaient tomber à terre en tourbillonnant leurs feuilles mortes.

JEAN HUREL.

[*L'Etoile Noëlisme.*]

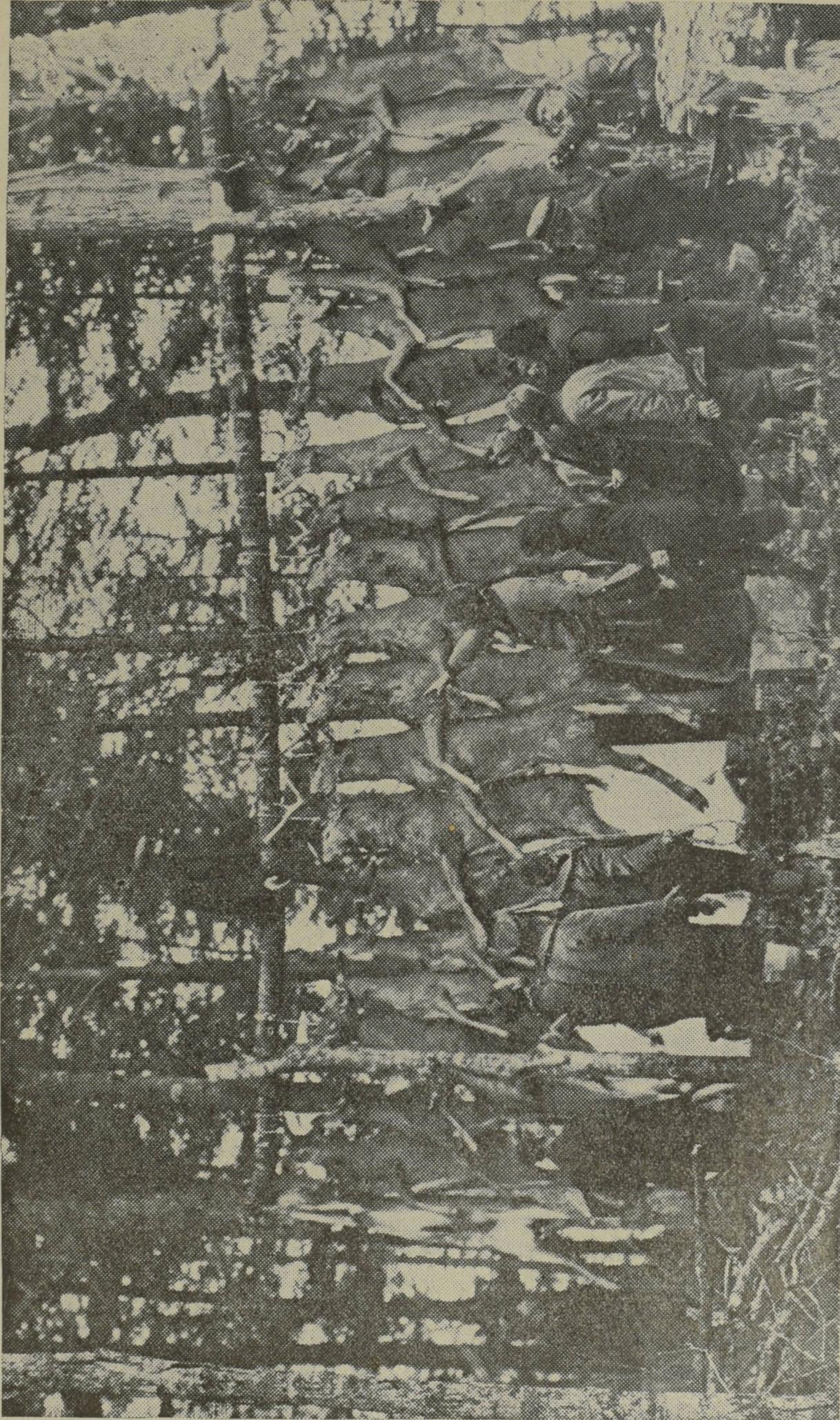
UNE BONNE RIPOSTE

Le peintre Lantara (1729-1778), excellent paysagiste, mais qui dessinait mal les figures, avait reçu d'un riche amateur la commande d'un tableau représentant la place et l'église d'un village. Lorsque le tableau fut achevé, l'amateur admira la richesse du coloris, mais trouva la scène un peu vide.

— Monsieur Lantara, dit-il au peintre, vous avez oublié de mettre des personnages dans votre tableau.

— Monsieur, répondit le peintre en montrant l'église, ils sont à la messe.

— Eh bien ! j'achèterai le tableau quand ils en sortiront."



LA CHASSE DANS LA PROVINCE DE QUÉBEC

Race de vipères

* * * L faut savoir pourquoi chaque lundi
 * | * Mme Piquetout se rend chez Mme
 * * * Aspïc et pourquoi chaque jeudi Mme
 * * * Aspïc monte chez Mme Piquetout.
 Connaissez-vous ces dames ?

Mme Piquetout : 46 ans, avantages physiques, vue excellente, oreille fine, vésicule biliaire bien fournie, flair à rendre jaloux le *Dernier des Mohicans* de Fenimore Cooper.

Mme Aspïc : 48 ans, peu d'avantages physiques, beaucoup de loisirs et d'imagination, ni sourde, ni myope, née potinière avec du caquet et de la rosserie, toujours domiciliée en quelque logis bien placé pour faire la vigie et surveiller comme au périscope les gens et les bêtes du quartier.

Chacune a son balcon d'où l'on peut voir sans être vu. C'est là qu'en la belle saison elles s'installent pour jaser quand elles se vont voir. Pour potiner il faut être assis, installé confortablement.

Deux érables verdoyants, un auvent de coutil ombragent et gardent au frais ces deux dames livrées sans retenue à leur passion favorite du potin, du commérage, de la médisance et de la calomnie. Les branches en entendent de belles.

Cachez-vous dans le feuillage et écoutez ; je vous le permets, pourvu que vous n'endommagiez pas l'arbre et que Mme Piquetout ne vous aperçoive pas ; vous serez chanceux.

Vous y êtes ? Chut ! Taisez-vous, les moineaux !

“ MME ASPIC : Tiens ! regarde donc, c'est Béatrice, mon ancienne “ femme de journée ” qui passe. Je t'assure que je l'ai mise à la porte ! Je ne veux plus la voir chez moi. Ah ! je ne veux pas lui faire tort à elle ; c'est une si honnête personne et qui a une grosse famille sur les bras, mais ses filles... bonté divine... vous ne connaissez pas ses filles ? Quelles filles !... Non, non, j'aime mieux me taire. J'en dirais long comme d'ici à Sorel. Et c'est certain ce que je vous dis là ; c'est Mme Beaubec qui m'a tout conté cela au long et au large.

MME PIQUETOUT.— Si c'est comme cela, elle ne travaillera plus pour moi la Béatrice.

MME ASPIC.— Vous savez, la nouveau ménage du troisième, les Grisnoir ? La connaissez-

vous elle ? Il paraît que ce n'est pas ce qu'il y a de mieux.

MME PIQUETOUT.— Ce n'est pas surprenant qu'elle soit comme cela, son mari court les clubs.

MME ASPIC.— Tiens ! voilà la voiture de l'épicier *Ducoin*. Je ne vais plus chez lui ; il nous triche sur le poids et la mesure ; son comptoir est malpropre et son garçon n'a pas de conduite. Vous vous ferez conter, par Mme Bonœil, le beau coup qu'il a fait son garçon, la semaine passée.

MME PIQUETOUT.— Vous ne trouvez pas que le boucher *Denface* a le nez rouge ? Je ne serais pas surprise qu'il boive beaucoup. Les ivrognes ont le nez rouge et ces nez rouges-là, c'est toujours des ivrognes fieffés.

MME ASPIC.— Pourtant, il se tient toujours bien et on ne le voit pas traîner.

MME PIQUETOUT.— Pauvre dame, il y en a qui portent bien cela, allez ! et puis, tant de gens qui boivent en cachette ! En tout cas, ce ne serait pas lui qui voterait pour la prohibition.

Et tout l'après-midi, ce fut un abatage sans pitié dans la réputation du prochain. Tout le quartier y passa ; les locataires, les fournisseurs, les “ amis de la famille ”, les personnes les plus dignes et les plus respectables et jusqu'au curé de la paroisse. Ces confidences en duo auront passé, d'ici à deux jours, par dix bouches et par vingt oreilles. Puis ce sera le grand crescendo de la calomnie publique. Cet hiver *Béatrice*, l'honnête laveuse, sera une femme sans réputation : repoussée de partout, sans travail, sans pain, elle verra ses petits mourir de faim et de froid. L'épicier *Ducoin*, un brave homme, ne sera plus qu'un marchand malhonnête qui devra fermer boutique, quitter le quartier ou sombrer dans la banqueroute, pendant que le juif, son voisin, du *bedit gommerce* passera au gros commerce et fera des affaires d'or et d'argent. Le boucher *Denface*, l'homme le plus sobre de la paroisse,— parce qu'il a le malheur d'avoir le nez pas plus rouge que vous et moi,— au dire de Mme Piquetout, battra sa femme et ses enfants, boira tout son argent, avant d'en finir, en buvant sa charcuterie. Devant tous ces scandales, et ce sont les moindres que je signale, Mme Aspïc et Mme Piquetout lèveront les yeux au ciel et s'écrieront : “ Où allons-nous ? où allons-nous ? Mon Dieu, que le monde est-méchant ! ”

— Non, Mme Aspic ; non, Mme Piquetout le monde n'est pas si méchant. Ce sont vos langues qui sont mauvaises et venimeuses. Vous êtes des vipères. Race de vipères et vipères de race ! entendez-vous ?

— Mais nous ne faisons pas de mal à personne !

— Oui, bonnes dames, vous faites du mal à beaucoup de gens et un tort qu'en conscience vous pourriez bien être obligées de réparer.

Quoi ! Mesdames, vous pourriez pour le seul plaisir de jaboter, déchirer le prochain, ruiner sa réputation, souiller son honneur ; vous pourriez mettre au jour ses fautes secrètes et vous serez vous-mêmes innocentes ! Vous êtes donc sans reproches, puisque je vous vois toujours le bras levé pour jeter la première pierre, que je vous vois toujours les canines sorties pour prendre la première morsure !

Quoi ! vous attaquerez, vous tuerez, vous piétinerez le prochain dans ce qu'il a d'aussi précieux que la vie et vous aurez la conscience nette ? Savez-vous que le tort causé au prochain, il faut le réparer ?

Confessez-vous les péchés de la langue ?

Et quand les réparez-vous ?

Avez-vous déjà fait un pas pour réhabiliter l'honneur souillé, la réputation endommagée, l'honnêteté détruite d'une voisine, d'une servante, d'un client ou d'un fournisseur, d'un parent ou d'un confesseur ? Non, ces fautes ne peuvent être pardonnées que si on les répare autant qu'on le peut.

MME ASPIC.— Mais alors, *Béatrice* !

C'est une honnête femme qui élève de bonnes filles ; il faudra lui refaire sa réputation, lui rendre peut-être son ouvrage et son argent perdus.

MME PIQUETOUT.— Et les Grisnoir du troisième, et l'épicier Ducoin et le boucher Denface !

Réparez !

Réparer ! Il le faut, car vous le pouvez.

[*Bulletin paroissial de N.-D. du Chemin.*]

Il faut être très avare de son temps et ne pas le perdre ; il est très précieux, très court, et on nous demandera un compte très rigoureux de l'usage que nous en aurons fait.

Saint ANTOINE.

Le catholicisme au Japon

COMMENT LES MISSIONNAIRES DÉCOUVRIRENT LES CHRÉTIENS JAPONAIS, APRÈS TROIS SIÈCLES DE PERSÉCUTIONS.

*** Nos lecteurs savent que le Japon est encore en immense majorité païen. La religion officielle est le sintheïsme, *** culte national des ancêtres et de la famille impériale. Evangélisé par saint François Xavier, ce pays connut ensuite de dures persécutions durant lesquelles le sang chrétien coula à flots. En 1597, les vingt-six crucifiés de Nagasaki ouvrirent la série des martyrs. Elle dura deux siècles, jusqu'à l'extinction apparente du christianisme. Mais la foi si profondément enracinée par saint François Xavier et scellée par le sang de tant de martyrs couvait sous la cendre. Les missionnaires s'en doutaient, et en remettant le pied sur cette terre dès 1859, leur principal souci fut de retrouver les familles chrétiennes où la foi s'était transmise en secret de père en fils, malgré la persécution et l'absence des prêtres. Voici dans quelles circonstances touchantes cette découverte se produisit. Nous en empruntons le récit à la *Légende dorée en Chine*(1) du P. Mertens, S.J., qui l'entendit des missionnaires des Missions étrangères à son passage à Nagasaki :

6 h. 20. *Nagasaki*. Par un pont très arqué sur l'Oura chargée de péniches, une rikshaw me mène à la cathédrale. Accueil tout simple et tout fraternel des Pères des Missions Étrangères. Comme ils sont heureux de recevoir des nouvelles de France directes, et par un Français !

Messe devant la *Vierge de la Trcuaille* ; on nomme ainsi la statue grâce à laquelle les vieux chrétiens, fils de ceux du XVIIe siècle, ont reconnu les missionnaires catholiques du XIXe. Après mon action de grâces, Mgr Combaz, le vénérable évêque de Nagasaki, veut bien me narrer, et avec des détails inédits, l'émouvante histoire. C'est le 17 mars 1865 qu'eut lieu cet événement providentiel, dont on vient de célébrer le cinquantenaire. Peu auparavant, un pasteur protestant s'était installé à Nagasaki. Les anciens chrétiens, voyant la croix, étaient

(1) Desclée. Voir aussi sur le même sujet *Un Jubilé au Japon* : 1865-1915, brochure publiée par les Missions étrangères.

accourus, avaient visité la chapelle, écouté le pasteur ; mais ils restaient dans le doute, refusaient de donner leurs noms. Enfin, le pasteur les congédia en disant :

— Revenez une autre fois, et amenez-moi vos femmes ; je vous présenterai aussi la mienne !

Ce dernier mot mit fin à toutes les hésitations : les chrétiens ne revinrent pas ; il manquait au protestant un des trois signes que nos Pères, deux siècles plus tôt, avant de regagner Macao ou de périr dans les supplices, avaient donnés à leurs ancêtres comme marques distinctives du vrai prêtre de Jésus-Christ : virginité sacerdotale, culte de Marie, obéissance au Pape.

Or donc, le vendredi 17 mars 1865, vers midi et demi, une quinzaine de personnes arrivaient à l'entrée de la petite église catholique, inaugurée le mois précédent par les Pères des Missions étrangères de Paris. Ces pauvres gens semblaient perplexes, regardaient la croix, désiraient voir l'intérieur. M. Petitjean, le futur premier évêque de Nagasaki, leur ouvrit la porte, les laissa entrer, et alla s'agenouiller devant le tabernacle. Il n'avait pas dit un *Pater*, que trois vieilles venaient s'agenouiller près de lui, et l'une d'elles, la main sur la poitrine, lui dit :

— Notre cœur est le même que le vôtre.

— Vraiment, répondit le prêtre, mais d'où êtes-vous donc ?

— Nous venons d'Urakami(2). A Urakami, presque tous ont le même cœur que nous.

Puis elle ajouta cette question dont les syllabes méritent d'être répétées sans aucune altération :

— *Santa Maria no go zo wa doko ?* où est l'image de sainte Marie ?

Le missionnaire, étonné, maîtrisant à grand-peine son émotion et sa joie, les conduisit en face de la statue devant laquelle je viens de célébrer. Les pèlerins la reconnaissent aussitôt et, ravis, ils tombent à genoux en murmurant : "*Santa Maria ! Ou Ko Jesus Sama !* Sainte Marie ! Son vénérable Fils Jésus !

— N'est-ce pas, mon Père, me dit le vieil évêque en terminant son récit, n'est-ce pas, quelle touchante vérification, par les faits de la croyance à la maternité de grâce de la Sainte Vierge ! C'est elle qui a fait reconnaître Jésus

à ces abandonnés : *ad Jesum per Mariam.*

Mgr Combaz me fait aussi remarquer ce détail fort intéressant : Les deux autres signes donnés par les derniers survivants d'entre nos Pères n'ont pas été inutiles. Pour l'obéissance au Pape, voici en propres termes la question que posèrent à M. Petitjean les notables de la chrétienté de Shitsiu :

— Votre royaume et celui de Rome ont-ils le même cœur ? Celui qui vous envoie, est-ce le grand chef du royaume de Rome ?

Quant au célibat ecclésiastique, deux chrétiens vinrent de Kaminoshima qui demandèrent.

— N'avez-vous point d'enfants ?

La réponse les combla de joie.

— *Birgen de gozaru !* s'écrièrent-ils. *O arigato ! O arigato !* Ils sont vierges ! Merci ! merci !

Parmi ces trois signes pourtant, il semble que le culte de Marie ait gardé une priorité, et qu'il ait été la barrière la plus efficace contre les entreprises hollandaises et anglaises pour assimiler ces antiques chrétientés. En tout cas, c'est ce signe qui a ramené dans le sein de la véritable Église le principal groupe de chrétiens, celui de l'île de Goto, presque entièrement catholique. En mai 1865, Gaspard Yosaku arrive de Goto, voit la statue de Marie, et retourne dans son île annonçant partout :

— Des prêtres *kirishitan* (chrétiens) sont arrivés.

Pour le moment, il reste encore une ombre à tout ce beau tableau : quelques rares chrétientés refusent jusqu'ici de reconnaître la chaîne de la tradition catholique qui relie les missionnaires du XXe siècle aux premiers évangélistes du Japon. Elles ont leurs *mizucata* (baptiseurs), et la formule est parfaitement correcte, et l'on ne peut douter de la validité de ce baptême ; elles récitent le *Pater*, l'*Ave*, le *Credo*, le *Salve Regina* ; elles disent au chevet des mourants les prières du rituel, traduites en japonais dans un livre intitulé *Contriçan* (contrition). Mais, terrcrisées par la vaine crainte de ne pas rentrer dans l'Église de Xavier et de Jean de Goto, elles forment une *petite Eglise* schismatique toujours dans l'attente, comme des juifs qui soupirent après un Messie déjà venu. Pauvres chrétientés en deuil ; pauvres âmes affamées du Pain eucharistique ! Que Marie achève son œuvre en les menant aussi à l'Église de leurs apôtres et de leurs martyrs !

(*Le Pèlerin*)

(2) Avec l'île de Goto, l'un des principaux centres de vieux chrétiens ; quand Mgr Petrelli visita Urakami la veille de son départ du Japon, dimanche 27 février 1916, plus de 7,000 chrétiens l'entouraient.

L'obsession alimentaire

CEST dans une grande soirée, donnée par mes amis Voletard, qu'on me l'a présenté... Il s'appelait Maufruit, et il était docteur-médecin.

Sous un palmier qui mourait visiblement du mal du pays, nous nous assîmes. Naturellement, je parlai médecine ; cinq minutes ne s'étaient pas écoulées que la médecine en général j'étais passé à mon cas particulier, et qu'au bout de cinq autres minutes c'était une consultation gratuite que j'arrachai au complaisant docteur.

— Tout cela, dit-il après m'avoir écouté, c'est l'estomac, le foie, le pancréas, la vésicule biliaire... Et le mal vient de la nourriture, mal choisie, mal ingurgitée, donc mal assimilée... Et c'est de cela que l'humanité périra, bien longtemps avant la congélation planétaire.

— Alors, que faire, docteur ?

— Oh ! l'explication de mes théories serait trop longue... d'autant que voici l'heure de la retraite ; mais si vous voulez me faire plaisir de dîner chez moi le 18, à vingt heures, vous pourrez en retirer pour votre santé un grand profit.

— Je suis confus, docteur, mais j'accepte.

* * *

Le 18, à l'heure convenue, j'arrivai chez le docteur Maufruit. Il y avait dans le salon une vingtaine d'invités des deux sexes.

— Les personnes que vous voyez réunis ici ce soir, me confia le maître des céans, appartiennent à tous les mondes et ne se connaissent pas... C'est qu'il s'agit d'un dîner, si l'on peut dire, démonstratif, d'un repas de propagande thérapeutique destiné à l'éducation de tous les milieux sociaux.

Nous prîmes place bientôt autour d'une table élégamment servie. J'avais à ma droite une dame distinguée, mais muette, et à ma gauche un monsieur horriblement commun, mais loquace.

Cependant, le docteur, demeuré seul debout, attendit que fût calmé le brouhaha de l'installation et s'exprima ensuite en ces termes :

— Mesdames, messieurs, l'alimentation tel qu'on la pratique depuis des siècles est basée sur une quantité d'erreurs, d'ignorances et de préjugés qui sont tout bonnement en train d'abrégé sensiblement la durée de l'existence

humaine... Les dyspepsies, les entérites, les désordres hépatiques, sources d'anémies, de complications mortelles et de dégénérescence congénitale, se multiplient de façon tout à fait inquiétante. Pourquoi ? Parce que l'on mange trop, mesdames et messieurs, et surtout parce que l'on mange mal ! Un repas ne devrait pas être une partie de plaisir, mais exclusivement une opération chimique ayant pour but d'extraire d'un minimum de substances le maximum d'éléments utiles à la nutrition de l'organisme..

— Vivement la soupe ! murmura tout bas à mes côtés le voisin "ordinaire".

... Je vais donc me permettre de vous offrir, mesdames et messieurs, un repas-type dont la composition est basée, non sur l'agrément gustatif des substances, mais sur leur valeur en calories... Et d'abord, pas de potage ! Le potage est un délayage de quelques calories dans un liquide accaparant inutilement la première émission réflexe des sucs gastriques... Joseph, faites servir tout de suite.

Sous la surveillance du maître-d'hôtel, deux serviteurs nous présentèrent d'une main un plat chargé d'une respectable motte de beurre, et de l'autre une corbeille à pain.

— Le beurre, poursuivit le docteur, assis à présent, représente, mesdames et messieurs, 750 calories : c'est l'aliment — pardonnez-moi l'affreux jeu de mot — le plus calorifère... Le pain ne représente que 250 calories : c'est un mets surfaits, et il ne figure ici que comme auxiliaire destiné à faciliter pratiquement l'absorption du reste...

Après le beurre, on passa au lard salé :

— Si l'on vous offre du lard salé, mesdames et messieurs, à la place de mets plus traditionnellement distingués, c'est qu'il représente 500 calories, alors que le bœuf n'en représente que 200, le mouton 300, la volaille grasse également 300, le foie gras lui-même que 430...

Le lard salé absorbé, il n'était pas question de boisson. Mon voisin commun toucha son verre du doigt, et, se penchant vers moi :

— Je la crève... murmura-t-il simplement.

—... Et surtout ne pas boire pendant le repas, déclara précisément le docteur. Il ne faut pas noyer dans un liquide les sucs dont l'aliment solide a tant besoin pour sa métamorphose ! Jamais un chien, un chat, un porc, ne boivent avant d'avoir vidé leur terrine ou leur auge.

— Merci pour la comparaison... grogna le voisin.

On nous servit ensuite une purée de pois secs, puis du gruyère, puis une crème au chocolat :

— 340 calories !... 350 calories !... 500 calories ! annonça successivement le maître de maison...

Et entre temps :

— Et surtout mastiquez bien ! répétait-il, en exagérant lui-même le mouvement des mandibules ; la mastication et la trituration buccale sont de la dernière importance physiologique. De la salive ! encore de la salive ! Et toujours de la salive ! aurait pu crier Danton.

— Il mène coupe l'appétit avec sa salive... ronchonna l'homme de gauche.

— 2,500 à 3,000 calories sont nécessaires à l'organisme humain ; j'estime à 1,500 — valeur d'un seul repas — le nombre de celles que vous venez d'emmagasiner, et, avec l'espoir que vous voudrez bien répandre autour de vous la bonne théorie physiologique destinée à combattre l'alogotrophie générale et la méthode nuisiblement polytrophe, je lève la séance alimentaire !

Nous passâmes au salon, où, jusqu'à onze heures et demie, la conversation — charmante

soirée ! — roula sur des préoccupations salivaires et digestives.

Quand nous voulumes prendre congé du docteur, nous le cherchâmes en vain... Mais Joseph qui guettait par une porte entr'ouverte, s'avança, un peu embarrassé.

— Le docteur, dit-il, prie ces messieurs et dames de l'excuser, ... il viens de se coucher...

— Il est malade ?

— Oui... Il n'y comprend rien... Il a une bonne petite indigestion.

MIGUEL ZAMACOIS.

Ne nous persuadons pas que le mérite consiste dans la jouissance et dans le contentement, mais bien dans le travail, dans la patience et dans l'amour de Dieu.— Sainte THÉRÈSE.

* * *

S'abandonner, c'est plus que se donner. Jésus s'est donné dans l'Incarnation. Il s'est abandonné dans sa Passion. Il reste abandonné dans l'Eucharistie.— Mgr GAY.



LA CHASSE DANS LA PROVINCE DE QUÉBEC

Original photographié sur les bords d'un des nombreux lacs de notre province.

Le renne au Canada

NORMALEMENT le Renne (*Rangifer tarandus*) n'appartient pas à notre faune. Son habitat embrasse cette immense lisière septentrionale du Vieux Continent que baigne la mer Glaciale et qui va de la Norvège au Kamtchatka. De temps immémorial le Renne a été utilisé par les indigènes habitant ces régions glacées ; mais les Lapons se sont tout particulièrement distingués dans l'art d'élever, de domestiquer et d'utiliser le Renne. Ce dernier est devenu si indispensable à la vie des peuplades du nord de la Norvège, de la Suède, de la Finlande, de la Russie et de la Sibérie qu'on l'a surnommé le "Chameau du désert de glace." Cette appellation ne correspond que fort imparfaitement aux services si variés que le Renne rend à ses maîtres : il est plus et mieux que le Chameau des déserts brûlants. La concordance entre les deux bêtes s'arrête à leur commune et merveilleuse résistance à la soif ; par ailleurs et sous tous les aspects il existe d'énormes différences que nous tenterons d'exposer succinctement plus loin.

L'identité des conditions climatiques qui prévalent dans l'extrême Nord de l'Amérique septentrionale et de l'Ancien Continent a déterminé la recherche et l'utilisation des moyens dont se servaient les Lapons pour améliorer les conditions d'existence des peuplades disséminées sur le littoral américain de la mer Glaciale. Depuis longtemps voyageurs, trappeurs, missionnaires étaient frappés de l'insuffisance et de l'état précaire des moyens de subsistance et de transport en honneur chez les Esquimaux. Pour se nourrir ils devaient compter sur la récolte aléatoire du poisson ou sur le caprice des troupeaux de Caribous sans cesse diminuant et ne se présentant pas toujours au moment propice.

Bien souvent les pauvres nomades de l'immensité glacée durent endurer les affres de la famine quand, après une saison de pêche défavorable, nul gibier ne se présentait à l'affût. Il leur manquait des troupeaux domestiques pouvant fournir une viande saine et succulente.

Le Renne répondait à cette première exigence. Des renseignements puisés en Laponie même révélait beaucoup d'autres avantages résultant de l'élevage des Rennes. En effet, un auteur

lapon, Johan Turi, a écrit : " L'homme prend soin du Renne et le Renne lui fournit ses vêtements et sa nourriture. Et l'homme se déplace avec le Renne du sud au nord ; il se sert du Renne comme moyen de transport, et les autres Rennes non attelés forment le troupeau."

Dans ces lignes de Turi on voit que le Renne assure la subsistance de ses maîtres ; sa chair et son lait les nourrissent ; sa peau les vêt ; ses os lui fournissent des outils ; ses tendons donnent du fil ; et par surcroît le Renne est la bête de somme des régions ensevelies sous une couche de 5 ou 6 pieds de neige. Très résistant au climat, cet animal merveilleux y est parfaitement adapté par la facilité avec laquelle il se nourrit en été d'herbes quelconques et en hiver de quelques poignées de mousse qu'il est habile à découvrir sous la neige.

On ne pouvait désirer mieux pour améliorer les conditions d'existence aux confins de l'Amérique du Nord. Plusieurs essais d'acclimatation ont été faits depuis au delà de trente années soit par les gouvernements, soit par des particuliers. Quelques-uns ont réussi, et aujourd'hui le Renne peut être considéré comme un des membres de notre faune. Plus de 200,000 Rennes vivent maintenant soit en Alaska soit sur les bords de la baie d'Hudson et se multiplient de façon étonnante.

* * *

C'est sans contredit à l'Américain Sheldon Jackson que nous devons le succès de cette entreprise. Agent général de l'Éducation en Alaska pour le compte du gouvernement américain, Jackson avait constaté que les ressources en gibier diminuaient rapidement, et il recherchait un moyen de subsistance stable pour les Esquimaux toujours exposés à la famine. Il tenta l'aventure d'importer de Norvège des Rennes domestiqués. Les premières importations remontent à 1891 ; elles se continuèrent jusqu'en 1902. Pendant ce laps de temps on amena de l'ancien au nouveau continent 1,280 sujets. Le succès couronna l'initiative prise par Jackson au point que toutes les importations cessèrent en 1902, parce que l'industrie du Renne était alors parfaitement établie en Alaska. En ce nouveau domaine le Renne retrouvait le climat auquel il était habitué et une végétation presque identique à celle dont il avait accoutumé de se nourrir.

Tous ces facteurs favorables furent exploités intelligemment par les éleveurs lapons engagés par le gouvernement américain pour accompagner les expéditions, et qui se sont depuis fixés en terre américaine. On comptait en 1920 plus de 200,000 Rennes vivant, et 100,000 avaient déjà été sacrifiés pour la nourriture et le vêtement. Les Lapons ont formé peu à peu les Esquimaux et les Blancs à l'élevage de ces animaux, de telle sorte que les risques ont été réduits à un strict minimum. Le succès est maintenant assuré, et l'industrie s'organise actuellement sur une base commerciale grâce aux efforts de l'administration, qui suit pas à pas les données du grand bienfaiteur des populations alaskaiennes que fut Jackson.

Depuis quelques années les troupeaux de Rennes de l'Alaska pourvoient aisément à la subsistance de la population blanche et indigène. Il reste même un surplus disponible s'accroissant rapidement avec la multiplication des sujets. Les têtes dirigeantes du pays ont recherché quelque moyen d'utiliser ce surplus à l'avantage de la colonie. La seule issue possible résidait dans le commerce d'exportation. Les premières tentatives ont été couronnées de succès. En effet, des cargaisons de viande de Renne frigorifiée ont été expédiées à Seattle, puis de là distribuées aux grandes villes de la république américaine. Les consommateurs ont trouvé cette viande de goût excellent et en ont payé un prix très rémunérateur. Profitant de la faveur du public les expéditions se sont continuées et toujours avec profit. L'organisation de ce commerce dispose maintenant de plusieurs entrepôts frigorifiques localisés à différents endroits du littoral, dans un port de mer de préférence et au centre de zones d'élevage importantes.

Les profits ainsi réalisés assurent la permanence de l'industrie nouvelle. Partant de cette certitude, le gouvernement colonial veut faire bénéficier l'élevage du Renne des lumières de personnes habituées aux questions zootechniques. Il s'agit d'améliorer des méthodes par trop élémentaires qui maintiennent des conditions d'hygiène totalement défavorables. On remplacera la routine actuelle par une sélection sévère des sujets destinés à la reproduction ; on mettra fin à la propagation consanguine afin de conserver à la race sa force tout en s'efforçant d'en augmenter le poids et la rusticité. Quelques essais de croisement entre le Renne

et son plus proche parent en terre américaine, le Caribou (*Rangifer stonei* et autres espèces), essais résultant de l'affinité déjà manifestée entre les deux types, le domestique et le nomade, ont produit un animal en tous points supérieur au Renne. Il sera intéressant de suivre les développements de cette nouvelle initiative que des personnes compétentes sont chargées de mener à bonne fin.

Les troupeaux augmentent chaque année d'environ 45% ; ils se doublent en l'espace d'un peu plus de deux ans. Ainsi se réalise le rêve du Dr Jackson, et, à vrai dire, la réalisation dépasse l'attente. Toutefois il ne faut pas perdre de vue le but poursuivi par ce pionnier de la civilisation en Alaska. Il ne visait pas uniquement à assurer la subsistance des indigènes et des blancs vivant avec eux ; non, il visait à transformer par ce moyen la vie même des indigènes, à les civiliser comme insensiblement, à changer les nomades que sont les esquimaux en populations stables, en un mot à en faire un peuple capable d'exploiter les richesses du sol de l'Alaska et de développer la fortune du pays. Voici, du reste, en quels termes Jackson résuma ses projets :

“ Le but de l'industrie du Renne, c'est de convertir en éleveurs de Rennes les tribus nomades de pêcheurs et de chasseurs du nord-ouest et du centre de l'Alaska ; de changer leur mode de vie, basé actuellement sur les résultats toujours précaires de la chasse et de la pêche, en celui plus stable qui découle de l'élevage et de l'utilisation des bêtes de somme ; d'élever le niveau intellectuel d'un peuple qui, dans son état sauvage et éloigné de la civilisation, en fait la proie d'étrangers et de voyageurs sans scrupule, pour en faire une race se suffisant à elle-même, qui ne soit pas l'ennemie mais l'auxiliaire de l'homme blanc.”

Ces nobles paroles prouvent que Jackson n'avait pas en vue des résultats simplement utilitaires, mais aussi bien le relèvement et l'avenir d'une population pauvre et sans défense.

* * *

C'est grâce à l'initiative du Dr Jackson et à ce qui en est résulté que diverses personnes songèrent à introduire ce précieux animal dans les régions froides du Canada. Les premières importations étaient destinées au littoral du

LE RENNE AU NORD-OUEST

Labrador. Elles étaient entreprises par les soins d'une association philanthropique fondée par un médecin qui depuis de nombreuses années se dévoue auprès des pêcheurs et des indigènes du Labrador. Des connaissances médicales, ainsi que le rapporte le Dr Hewitt dans *Conservation of the wild life in Canada*, lui faisaient toucher du doigt la source des misères de ces gens. Il constatait qu'un tiers des mortalités était attribuable à la tuberculose ; qu'un enfant seulement sur trois atteignait l'âge d'une année. L'insuffisance de l'alimentation était à la base de cette terrible mortalité ; pour les enfants surtout, l'absence de lait leur était fatale. C'est alors que le Dr Grenfell songea à imiter l'exemple du Dr Jackson, en escomptant tous les avantages qui résulteraient de l'élevage de ces bêtes pour le bénéfice des indigènes auprès desquels il se dévouait. Comme en Laponie le Renne devait fournir de la nourriture, des vêtements, des chaussures, des articles d'exportation, etc. Avec l'aide de généreux souscripteurs et du gouvernement canadien, le médecin du Labrador réussit à acheter en Norvège 200 têtes, en 1907. Débarqué sur l'île de Terre-Neuve, par suite de l'obstacle des glaces, le troupeau comptait 405 têtes au printemps de 1908. Une couple d'années plus tard on comptait 1,250 sujets, mais ce fut l'apogée de l'élevage du Renne au Labrador. Manquant de ressources suffisantes pour empêcher la braconnage qui augmentait graduellement, payer les experts lapons, etc., le Dr Grenfell se vit impuissant à faire prospérer le troupeau, et à réprimer les facteurs qui le décimaient. La crédulité populaire se mettant de la partie, on en vint à considérer le Renne comme " un animal dangereux pour la vie des gens." Indigènes et pêcheurs ne se gênèrent pas de traiter le Renne comme un simple gibier ; si bien qu'à la fin de 1916, il restait à peine 100 têtes. A la demande du Dr Grenfell, le gouvernement fit l'acquisition des restes du troupeau, qui fut transféré sur le littoral du Labrador à l'automne de 1918.

La zone choisie pour l'élevage du Renne est sise autour de la baie au Homard, sur le Golfe Saint Laurent. Le département des affaires indiennes a pris charge de l'organisation. Nul doute que l'on réussira à multiplier ces animaux si utiles et à les protéger contre les maraudeurs. La population du Labrador, canadien ou terre-neuvien, y trouvera profit.

L'acclimatation du Renne dans les Territoires du Nord-Ouest fut tentée pour la première fois par le Service forestier du Canada en 1911. Cinquante têtes prélevées sur le troupeau du Dr Grenfell, formèrent la souche que l'on expédia par la mer et par le chemin de fer, via Québec et Edmonton, au printemps de 1912. La destination finale devait être aux abords du Grand Lac des Esclaves, mais l'abondance des taons qui torturaient les bêtes obligea de les envoyer plus au nord à Forth Smith. Là encore, le fléau des moustiques causa de tels ravages que les Rennes affolés se précipitèrent à travers leurs enclos et s'enfuirent dans les bois ; treize seulement purent être retracés. Le dernier survivant mourut à la fin de 1916.

La seconde tentative est toute récente ; elle remonte à 1921, et se fit sous la direction d'officiers du département fédéral de l'Agriculture, pour le compte de la Compagnie de la Baie d'Hudson. 628 Rennes norvégiens domestiqués, embarqués à bord du Vapeur " Nascopie ", furent débarqués à Amadjnak, île de Baffin. Le but de la grande compagnie est de faire l'élevage en grand pour nourrir la population indigène, exploiter l'industrie des pelleteries, puis vendre le surplus de viande disponible au Sud.

Les raisons qui militent en faveur de cette introduction d'animaux domestiques dans les régions du nord ont été clairement exposées, avec d'autres détails, par M. E.-A. Watson dans *la Gazette agricole du Canada* (IX-2-97). La grande source d'alimentation d'autrefois, le Caribou, se tarit rapidement et les indigènes sont menacés de famine. Or, depuis un temps immémorial, les Lapons vivent, se nourrissent, s'habillent, se transportent, font des matériaux d'échange et de commerce avec le Renne. Comme notre Caribou, le Renne couvrait autrefois la plus grande partie du Vieux Continent ; son habitat s'est trouvé réduit, à un moment de l'histoire du monde, difficile à fixer, au littoral de la mer Glaciale. Visiteurs, commerçants, chasseurs pénétrant au pays des Lapons en tuèrent un grand nombre. Les Lapons virent le danger, et c'est alors qu'ils se protégèrent en essayant de domestiquer l'animal vivant jusque-

là à l'état sauvage. Ils ont réussi au delà de toute espérance ; et aujourd'hui les peuplades du nord de l'Europe et de l'Asie vivent exclusivement des produits de ces animaux, et en vendent chaque année de bonnes quantités dans plusieurs villes de Scandinavie, de Finlande, de Russie et de Sibérie. La Cie de la Baie d'Hudson a donc décidé de renouveler dans le Nord canadien l'expérience si réussie tentée en Alaska. Elle a voulu s'assurer toutes les garanties ; et à cette fin elle a engagé des éleveurs lapons, qui accompagnés de leurs familles, sont venus se fixer à Amadjnak et auxquels elle fournit provisions, matériaux de construction, moyens de transport, livres, médicaments, etc. On le voit, elle veut le bien-être de ses serviteurs et elle tient à les garder. Sous ces auspices cette tentative ne saurait vraiment que réussir.

* * *

Il appartenait à des Américains de tenter l'audacieux essai d'acclimatation d'un animal des régions glacées au centre même de la zone tempérée de l'Amérique septentrionale. La Commission de Conservation du Michigan a donc décidé de faire parler d'elle ; elle le savait et a pleinement réussi à déclancher des remarques pessimistes dont le secrétaire de cette organisation, M. Albert Stoll Jr, donne quelques échantillons dans l'édition de décembre dernier de *l'American Forestry*. " Des Rennes au Michigan " ! disait-on. Mais c'est impossible ! Voilà encore un autre gaspillage d'argent pour payer les frasques d'un imbécile." et autres de même genre.

Tout cela n'a pas empêché les soixante Rennes norvégiens d'arriver sains et saufs à New-York le 10 mars 1922. Ils arrivèrent tous vivants à destination le 27 du même mois, après six semaines de voyages, ayant quitté la Norvège le 14 février. La Commission a affecté un parc de 26,000 acres d'étendue aux nouveaux immigrants, qui sont sous les soins d'un éleveur finlandais très expérimenté. Reste à prouver qu'elle sera la suite de cette aventure ; pour le moment, nous n'avons aucun détail nouveau, mais le temps se chargera volontiers de " tirer la chose au clair."

GEO. MAHEUX.

{*Le Naturaliste canadien.*}

Aux prières

" On recommande aux prières le mariage de :

" M. Xavier de Lignières, lieutenant, avec Mlle Charlotte du Roselle, célébré à Bouxières-aux-Dames, le 6 septembre, par M. le chanoine H. Grange, curé de la paroisse française de Colblence "

" On recommande aux prières les fiançailles de :

" M. Joseph de Mauroy avec Mlle Germaine de Balathier-Lantage "

" On recommande aux prières le mariage de :

" Mlle Odette Neyret avec le comte Armand Malartre, lieutenant au 14ème dragons, croix de guerre, qui a été célébré et béni par Mgr Boutry, évêque du Puy, le 1er septembre, en l'église de Beauzac (Haute-Loire).

" On recommande aux prières les fiançailles de :

" M. Philippe de Chérissey, sous-lieutenant d'artillerie de réserve, fils du comte René de Chérissey, ministre plénipotentiaire de France, et de la comtesse née Van de Woestyne, avec Mlle Béatrice de Villermont, fille du comte Honoré de Villermont et de la comtesse, née Le Grand de Bonneterre "

* * *

Qu'est ceci, se demanderont peut-être quelques-uns en lisant les lignes ci-dessus ?

Ceci, c'est tout simplement la manière des catholiques français d'annoncer leurs fiançailles ou leur mariage. Nous aurions pu extraire de la *Croix*, de Paris, des centaines de ces annonces, toutes rédigées dans les mêmes termes. Qu'il s'agisse d'une princesse de la maison de France, comme la chose est arrivée il y a quelques mois, où des plus humbles conjoints, on considère les couples qui vont s'unir comme des chrétiens qui se préparent à un sacrement, et non pas à des payens, qui vont à une cérémonie aussi éclatante que possible, pour éblouir les curieux, et de faire frémir les envieux.

* * *

Le mariage est un sacrement. Y pense-t-on bien ?

Comme tel, on doit s'y préparer religieusement. Le fait-on ?

Le mariage est l'union indissoluble, l'union pour la vie de deux êtres qui ne se connaissaient pas hier, qui ont été élevés dans des milieux différents, d'une manière différente, qui ont chacun leur volonté propre, leurs goûts propres, leurs qualités propres, et aussi leurs défauts propres.

Du jour au lendemain, ils vont se trouver unis de la plus intime des unions. Qu'importeront leurs pensées, leurs goûts, leurs manières de voir ou de sentir ; qu'importeront les événements même malheureux qui surviendront certainement ; il leur faudra rester sous le même toit, vivre de la même vie, trouver chaque matin des habitudes qui les froissent peut-être, pardonner chaque soir des manquements, se priver chaque jour de certaines jouissances, tolérer à tous moments des paroles ou des actes propres à faire bouillir le sang. Ils seront unis pour la vie, et tels qu'ils sont. Ils devront se supporter, s'aider et s'aimer toute la vie, et tels qu'ils sont.

Cela est possible et même facile, nous nous hâtons de le dire ; mais possible avec la grâce de Dieu, qui la dispense dans le sacrement, lorsqu'il est reçu avec les dispositions requises, lorsqu'on la demande, et lorsque d'autres la sollicitent pour nous.

* * *

Demandez, et vous recevrez. Ce proverbe toujours vrai s'applique aux fiancés, aux nouveaux mariés comme aux autres.

Eh quoi ! Ceux qui entrent en religion, dans le sacerdoce, se recommandent aux prières de tous ceux qui les aiment ; et ceux qui entrent dans le mariage n'auraient pas besoin des mêmes secours, sinon de plus grands !

Allons donc !

Certes, ce n'est pas un mal de songer à ses toilettes, de se préoccuper de faire son futur foyer aussi coquet et confortable que possible, d'aspirer même à monter dans l'échelle sociale. Ce n'est pas un mal de laisser paraître le désir que causent les attentions multipliées dont les fiancés sont l'objet à l'occasion d'un mariage. Ce n'est pas un mal de voir son futur ou sa future à travers le verre grossissant des illusions qui lui prête toutes les qualités. Mais c'en est un d'oublier que les fiancés, les nouveaux époux restent des chrétiens, de pauvres êtres dépendant d'une puissance supérieure qui peut leur retirer le seul élément propre à donner de la

stabilité à ce bonheur dont ils sont enivrés : la grâce, qu'il faut demander quand on veut la recevoir.

Et cette grâce, elle ne découle pas plus de ces bacchanales que l'on appelle un " *enterrement de vie de garçon* ", qu'elle ne réside dans les " *showers* " et autres habitudes mondaines qui valent aux futurs époux beaucoup plus d'envieux que de souhaits sincères pour leur bonheur.

Non vraiment, le mariage est une chose assez sérieuse pour qu'on se préoccupe de mettre à propos, le ciel dans ses intérêts.

Pourquoi n'imiterions-nous pas les catholiques de France ?

JULES DORION.

[*L'Action Catholique.*]

POURQUOI LIRE LE SAINT ÉVANGILE

L'Évangile renferme l'histoire la plus touchante, la plus sublime, en même temps que la plus vraie, qui ait jamais été écrite. " Livre immortel, dit Lacordaire, plus profond que les sages, plus pur que les vierges, plus fort que les rois." Toujours aimé et défendu par les uns, toujours poursuivi par la haine et le mépris des autres, il n'a cessé de régner et de projeter sur le monde la lumière, les bienfaits et l'amour du héros dont il raconte l'histoire.

Appliquons, dans notre vie, les enseignements pratiques qu'il nous propose : combattant nos passions, nous apprenant le détachement du monde et de ses plaisirs, nous enseignant l'âpre chemin de la vertu et du sacrifice. Il pourra nous sembler amer, mais ses fruits de lumière, de sympathie et de force chrétienne nous seront doux, car, par lui, avec lui et en lui, nous vivrons, nous aimerons, nous agirons en vrais apôtres.

[*La Bannière de Marie-Immaculée.*]

Un chrétien ne saurait être en sûreté de conscience si dans ses dépenses personnelles, il ne fait pas la part des malheureux... Faites-la aussi abondante que possible ; et pour cela, retranchez courageusement les dépenses folles, vaines et superflues.— MGR GAY.

Beethoven

III.— LE COMPOSITEUR.— LES TROIS “ MANIÈRES ”.— ŒUVRES PRINCIPALES.

Les critiques les plus autorisés ont reconnu que les œuvres de Beethoven étaient loin d'avoir la même forme, le même genre, la même inspiration et la même originalité. Ils ont remarqué entre elles des divergences considérables et n'ont pas hésité à partager en trois catégories les productions du maître(1). Ces trois catégories représentent les “trois manières” du grand symphoniste ; elles indiquent les différentes phases de son génie et répondent à trois époques de sa vie.

La première “manière” va jusqu'en 1800 ; la seconde de 1800 à 1814 ; la dernière de 1815 à la mort de Beethoven.

Au début de sa carrière, l'artiste, admirateur passionné de Mozart, ne peut échapper aux effets de cette admiration. D'une façon plus ou moins sensible, il imite son genre et celui d'Haydn. Peut-être n'est-ce pas là qu'une conséquence de son éducation première ; mais le fait n'en est pas moins certain. Malgré l'originalité incontestable des idées, les trios de piano, violon et basse (œuvre I), les sonates de piano seul (œuvre 2, 7 et 10), les sonates de piano et violon (œuvre 12), les trios de violon, viole et basse (œuvres 3, 8 et 9), et les quatuors de violon (œuvre 18), rappellent dans les dispositions et dans les formes le type du style mozartiste, bien que diverses nuances d'individualité plus prononcée se fassent remarquer en avançant jusqu'à l'œuvre 18.

A partir de ce moment, il semble que la personnalité de l'artiste se dégage davantage. Ainsi dans la symphonie en *ut* (œuvre 21), le scherzo est déjà de la fantaisie pure de Beethoven. La richesse d'imagination du compositeur se montre encore avec plus d'éclat et d'originalité dans le quintette en *ut* pour violons, altos et basse (œuvre 29), et dans les belles sonates de piano avec violon.

Le maître a élargi dans des proportions immenses la sonate de piano ; il y a porté le génie de la symphonie et a fait de l'instrument un orchestre.

(1) M. LA VOIX, *Histoire de l'instrumentation*, p. 304, fait observer qu'il ne faut pas prendre cette devise dans un sens trop absolu.

C'est pendant la seconde période de sa vie musicale que l'artiste produisit ses plus belles œuvres, celles qui ont rendu son nom immortel. En 1801, il fait exécuter : *les Créations de Prométhée* ; en 1802, diverses sonates, *la Marche funèbre pour la mort d'un héros*, son admirable septuor et l'oratorio du *Christ au mont des Oliviers*. La symphonie en *ré* (œuvre 36) laisse déjà soupçonner ce merveilleux instinct des dispositions instrumentales qui donna ensuite aux symphonies du maître un coloris si varié, si vigoureux et si brillant. Mais c'est surtout dans la *Symphonie héroïque* (œuvre 55) que son génie se manifeste par un caractère créateur. Là, toute réminiscence de formes antérieures disparaît ; le compositeur est lui-même ; son individualité se pose avec majesté et son œuvre devient le type d'une époque dans l'histoire de l'art.

C'est en 1804 que le plan de cet ouvrage fut conçu. A ce moment, Beethoven était imbu d'idées philosophiques et même républicaines assez avancées. Quoique bon Allemand et vivant dans la familiarité des chefs de l'aristocratie viennoise, il avait puisé dans ses lectures et surtout dans la *République* de Platon, ces idées qui l'autorisaient, croyait-il, à sympathiser avec les hommes et les causes de la Révolution. Bonaparte n'était à ses yeux que le bras victorieux de la France républicaine.

Connaissant les opinions politiques de l'illustre musicien, l'ambassadeur de France à Vienne, qui était alors Bernadotte, lui demanda une symphonie destinée à glorifier Bonaparte. Admirateur sincère du Premier Consul, Beethoven promit de le satisfaire. Il se mit immédiatement à l'œuvre. Au bout de quelques jours la première partie de la *Symphonie héroïque* était achevée et la dédicace écrite. On dit même que la seconde partie de cet ouvrage était également prête et qu'elle n'était autre que le colossal début du dernier mouvement de la symphonie en *ut* mineur. Il ne restait plus qu'à transcrire une partition nette pour la remettre au général, qui devait l'envoyer à Paris, lorsque le prince Lichnowski arriva chez l'auteur, un journal à la main. Il lui annonce que le Premier Consul vient de se faire nommer empereur. Cette nouvelle plonge Beethoven dans la stupéfaction. Après un instant de silence, il s'écrit : — Allons, c'est un ambitieux comme les autres.

Il prend sa partition et en déchire la première page, qu'il jette à terre. Sa pensée change alors de direction ; à l'héroïque mouvement, il substitue la marche funèbre qui forme aujourd'hui le second morceau de sa symphonie, et au lieu de la simple inscription de son ouvrage : *Bonaparte*, il met en titre : *Sinfonia eroica per festeggiare il souvenir d'un grand uomo*.

Faut-il le dire ? cette œuvre, pleine de beautés et d'un caractère si hardi, ne reçut pas l'accueil qu'elle méritait. Les partisans des vieilles traditions musicales réclamèrent en faveur de l'ancienne méthode. Mais peu à peu le public s'habitua à ce nouveau genre, et quand il eut l'intelligence de cette musique si pure et si belle, il revint de sa première impression et reconnut franchement les progrès de l'artiste dans ses compositions.

Après les désastres de 1805, la politique intervenant dans les questions de goût, la société viennoise ne voulut plus voir sur la scène les œuvres des maîtres français. On fit appel au talent des musiciens nationaux. Mieux que tout autre, l'auteur du *Christ au mont des Oliviers* semblait propre à doter le théâtre allemand d'un chef-d'œuvre indigène. On lui proposa donc d'écrire la musique de *Léonore*, opéra qui avait déjà paru en France et en Italie sous le titre de : *L'amour conjugal*. Cette pièce, jouée à Vienne, le 20 novembre 1805, n'obtint pas le succès attendu. Réduite plus tard à deux actes et représentée sous le titre de : *Fidelio*, elle recueillit quelques applaudissements. On y reconnut l'empreinte d'un talent parvenu à sa maturité, une science profonde des effets d'orchestration et une habileté consommée dans l'art de traiter une idée et de la développer par le moyen d'épisodes intéressants. En comparant cet opéra à ceux de Gluck, de Mozart, de Rossini et de Meyerbeer, certains critiques ont prétendu qu'il ne réunit pas toutes les conditions d'une œuvre lyrique.

Mais des hommes de valeur et de goût comme Berlioz, Lavoix et C. Bellaigue, sont d'un avis différent. Ils estiment qu'on a jugé *Fidelio* trop sévèrement.

“Il faut tout écouter dans cette musique complexe, dit Berlioz ; il faut tout entendre pour pouvoir comprendre. Les parties de l'orchestre, les principales dans certains cas, les plus obscures dans d'autres, contiennent quelquefois l'ac-

cent expressif, le cri de la passion, l'idée enfin que l'auteur n'a pas pu donner à la partie vocale”.

“L'orchestre de *Fidelio*, dit M. Lavoix, est un des plus riches et des plus expressifs du répertoire dramatique. Il procède par petits groupes, se mouvant avec aisance, mais composés d'un grand nombre de parties aux dessins variés. Ce style, qui est celui des grands maîtres symphonistes, rend la trame instrumentale des plus curieuses et des plus intéressantes. Chaque page de la partition mériterait de nous y arrêter, mais il est dans l'ensemble même de l'instrumentation une qualité dominante qui distingue cette œuvre entre toutes et que nous ne retrouvons que bien rarement dans les ouvrages des autres compositeurs ; je veux parler de cette habile progression qui, suivant la pièce dans sa marche dramatique, proportionne l'effet instrumental au progrès croissant de la passion, pour aboutir au dénouement avec la plus grande somme de sentiment et de puissance dont l'orchestre puisse être susceptible. Simple d'abord, délicatement travaillée, l'instrumentation grandit à mesure que le drame s'accroît davantage ; ce n'est plus la progression de Gluck, marquant les incidents d'une scène déterminée, c'est une progression insensible, s'attachant avec une scrupuleuse fidélité à toutes les péripéties du drame, jusqu'à l'explosion finale où *Léonore*, vibrante d'amour et de courage, se dresse, vibrante devant Pizarre (1).

Les années qui s'écoulaient, de 1804 à 1814, ne sont pas seulement les plus brillantes du génie de Beethoven. Ce sont encore les plus fécondes et les plus variées. A ce temps appartiennent la sonate en *fa* majeur, la symphonie en *si* majeur, l'ouverture de *Coriolan*, et la Messe en *ut* majeur, écrite pour le prince Esterhazy, le *Concertino*, la symphonie en *ut* mineur, l'œuvre la plus parfaite du maître, celle qui marque l'apogée de son génie, et la *Symphonie pastorale*.

A propos de cette dernière, on a remarqué, non sans motif, que les hommes qu'une infirmité physique ou morale éloignent de la société de leurs semblables jouissent, mieux que les autres, des beautés champêtres. Les *Harmonies* de Bernardin de Saint-Pierre attestent cette vérité dans l'ordre littéraire ; la *Symphonie pas-*

(1) LA VOIX, *Histoire de l'instrumentation*, in-8°. — C. BELLAIGUE, *Impressions musicales*, in-12.

torale de Beethoven la démontre dans l'ordre musical.

Dans la symphonie, le compositeur pouvait s'abandonner aux fantaisies de son imagination, poursuivre la description des éléments, faire aussi parler à l'âme un langage abstrait, impersonnel. Sur ce terrain, sa course est entraînante, capricieuse, parfois vertigineuse, souvent longue et haletante. Il y a telle de ses compositions dont les développements sont si exagérés que l'auditeur serait tenté de demander grâce, si le respect pour l'auteur et la crainte de passer pour un esprit faux ne le retenait. Dans la *Symphonie pastorale*, la scène champêtre, l'idylle au bord d'un ruisseau, la danse villageoise, l'orage, la prière d'action de grâces forment un cadre que Beethoven a sûrement dépassé, Haydn s'y serait enfermé, aurait reproduit avec un esprit charmant tous ces épisodes et serait resté dans le programme du sujet. Beethoven va bien au delà. Quelle est au fond l'idée complète de ce morceau ? L'auteur a-t-il voulu peindre les états divers de l'âme humaine ? L'a-t-il fait sans le vouloir ? Il n'est pas facile de répondre d'une façon précise à ces questions.

Quoi qu'il en soit, il est certain qu'en entendant le chef-d'œuvre, on éprouve tour à tour les impressions d'une sérénité parfaite et toutes les commotions d'un désordre moral. La trame du sujet semble être la suivante. . . Une âme naïve et indifférente goûte le bien-être d'une existence calme et heureuse. Mais voilà que, dans un repli du cœur, un sentiment cache se révèle. Il prend successivement des proportions plus menaçantes pour la tranquillité de la conscience et finit par devenir une violente passion. L'âme souffre, gémit, se déchire, éclate en imprécations et en cris de douleur. Mais la vertu triomphe, le mal s'éloigne, ses grondements deviennent sourds, plus confus, et se perdent dans le lointain ; ce pauvre cœur reprend possession de lui-même ; il se tourne vers l'Auteur de tout bien et lui adresse des prières joyeuses et reconnaissantes. Voilà, d'après certains critiques, qu'elle est l'idée symbolique de la *Symphonie pastorale*, où, avec d'autres merveilles d'harmonie, on admire l'imitation parfaite du chant de la caille et les sourds grondements de tonnerre produits par les contrebasses.

Après l'année 1810, une des plus fécondes en chefs-d'œuvre, Beethoven écrivit la musique

de trois chants de Goëthe et l'ouverture d'*Égmont*, puis l'ouverture des *Ruines d'Athènes* et celle du *Roi Étienne*. Quelque grande que fût la valeur de ces œuvres, elles devaient cependant être éclipsées par la *Bataille de Vittoria*, symphonie à deux orchestres, exécutée dans l'*aula* de l'Université, les 8 et 12 décembre 1813.

L'apparition de cette œuvre marque une heure décisive dans la carrière du maître. À partir de ce jour, ses amis triomphent sur toute la ligne, ses adversaires sont réduits au silence. La *Gazette musicale* de Leipzig se fait l'écho de l'opinion universelle lorsqu'elle dit :

“En ce qui regarde la *Bataille de Vittoria*, on conviendra que pour exprimer avec des sons les péripéties du combat, rien n'est mieux approprié que les moyens employés par l'auteur en cette circonstance. Une fois entré dans ces idées, on est étonné et ravi en même temps de voir les éléments de l'art appliqués avec tant de génie pour arriver au but. L'effet et l'illusion ont été complets, et on peut affirmer sans réserve qu'il n'existe pas, dans le domaine de la musique imitative, une œuvre semblable à celle-ci.”

Le moment où l'Allemagne, en la personne de Beethoven, prend le sceptre de l'art musical, est aussi celui où le sort des armes lui donne gain de cause. L'année 1813 avait été marquée par la défaite des Français sous les murs de Leipzig, l'année 1814 est signalée par la campagne de France et la chute de Bonaparte, il semble que les destinées de la patrie allemande et les destinées artistiques de Beethoven suivent ici un développement parallèle. La victoire de l'une coïncide avec le triomphe de l'autre. Les souverains et les ministres, réunis au Congrès de Vienne, sont les auditeurs de la cantate dramatique de circonstance (*O moment glorieux*), qui clôt la seconde manière du maître (29 novembre 1814).

Depuis cette époque, le séjour de Beethoven à la campagne fut plus habituel qu'auparavant. La solitude où il se confine de plus en plus, les lectures philosophiques auxquelles il s'adonne, la surdité dont il est affligé et les ennuis qu'il éprouve du côté de sa famille exercent sans doute une influence pernicieuse sur son génie. Son inspiration est moins nette, sa pensée qui, même en s'efforçant d'exprimer l'infini, était restée, pendant la période précédente, précise

et intelligible, devient parfois obscure. La redite des mêmes idées paraît excessive. Néanmoins, le génie de Beethoven éclate encore dans de belles productions, comme la *Messe solennelle en ré* et la neuvième symphonie avec chœurs.

Le compositeur désirait faire exécuter ces deux ouvrages dans un grand concert à Berlin. Dans ce but il s'adressa au comte de Bruhl, qui l'assura d'un succès complet. Mais cette détermination émut toute la noblesse dilettante de Vienne, ainsi que les admirateurs du maître. On redigea une adresse dans laquelle on le suppliait en termes chaleureux d'épargner cette honte à la capitale, et de ne pas permettre que les nouveaux chefs-d'œuvre sortissent du lieu de leur naissance avant d'avoir été appréciés par les nombreux admirateurs de l'art national. Cette adresse, signée de trente noms des plus hautes notabilités viennoises, émut Beethoven. Ses amis se mirent en campagne, aplanirent les difficultés suscitées en partie par le caractère du maître, et le 7 mai 1824 eut lieu à Vienne, au théâtre de la Porte de Carinthie, l'exécution des deux œuvres colossales si ardemment désirées.

Beethoven n'a pas seulement excellé dans la symphonie. Les ouvertures qu'il a écrites présentent également beaucoup d'intérêt. Sur onze compositions de ce genre qu'on lui doit, les plus remarquables sont incontestablement celles d'*Egmont*, de *Coriolan* et de *Fidelio*.

“Beethoven, comme Gluck, comme Mozart,

comme quelques-uns des grands maîtres de l'école française, dit Lavoix, a compris l'ouverture comme une sorte de résumé du drame qui doit se dérouler devant les spectateurs. Là, le maître symphoniste se retrouve dans toute sa puissance et toute sa force. C'est par le développement de l'idée-mère, par la progression dramatique du morceau instrumental que ces pages brillent parmi les chefs-d'œuvre.”

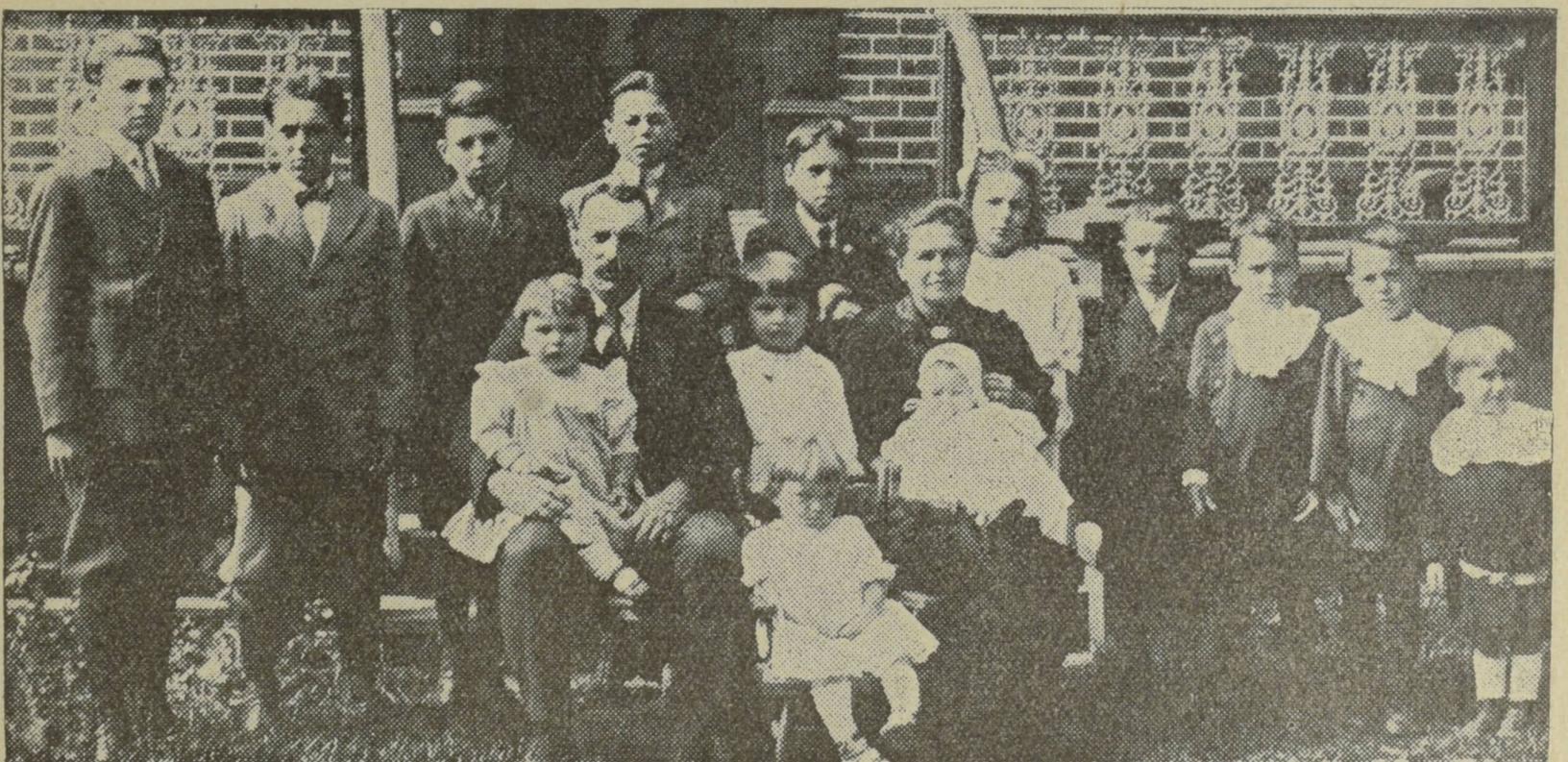
Différentes causes, nous l'avons dit, altérèrent le talent de l'artiste ; mais la biographie de Beethoven serait par trop incomplète si elle ne faisait une mention spéciale de ses souffrances physiques et morales, qui, plus que toutes les autres, exercèrent une influence néfaste sur son génie.

En 1802, Beethoven et son élève Ries se promenaient à la campagne. Ils traversaient un bois, lorsque les sons de la flûte d'un berger frappèrent l'oreille de Ries. Charmé de cette musique champêtre, il voulut la faire remarquer à son maître. Celui-ci prêta en vain l'oreille ; il n'entendait rien. A l'instant même il devint triste et rêveur. Ries, qui s'en aperçut, s'efforça de le distraire ; mais il n'y put parvenir. Beethoven acheva sa promenade plongé dans une profonde méditation. Il était frappé au cœur.

J.-M. BOUILLAT

(Le Noël)

(à suivre)



UNE BELLE FAMILLE CANADIENNE FRANÇAISE
La famille de M. Ludger Têtu, meunier, de la Rivière-aux-Chiens.

Le congrès eucharistique de Québec

Commencé officiellement par la brillante démonstration de l'église St-Jean-Baptiste, jeudi soir, le 13 septembre, le Congrès Eucharistique provincial de Québec s'est terminé par l'apothéose des Plaines d'Abraham, dimanche après-midi, le 16.

Pour répondre au désir de Son Éminence le Cardinal Bégin, exprimé dans sa lettre pastorale du 1er juillet dernier, tous les curés et aumôniers de notre diocèse avaient fait du dimanche qui précédait le Congrès une journée eucharistique. Le Saint-Sacrement fut exposé dans toutes les églises et chapelles du diocèse et il y eut prédication sur la sainte Eucharistie à la messe paroissiale.

Dans la plupart des paroisses, un triduum eucharistique prépara plus immédiatement les âmes à bénéficier des grâces du Congrès.

Jeudi dans la journée les congressistes commencèrent à arriver à Québec, et lorsque s'ouvrit la première séance d'étude du Congrès, jeudi après-midi, la salle des Promotions de l'Université Laval était presque remplie de membres du clergé, régulier et séculier. C'est S. G. Mgr Limoges, évêque de Mont-Laurier, qui présida cette séance sacerdotale. On remarquait au premier rang : S. Em. le cardinal Bégin, Mgr Léonard, évêque de Rimouski ; Mgr Ross, évêque de Gaspé, Mgr A.-O. Gagnon, auxiliaire de Sherbrooke ; Mgr Leventoux, vicaire apostolique du Golfe Saint-Laurent, et un grand nombre de prélats de tous les diocèses de la province.

Mgr Limoges ouvrit la séance par une brève allocution. Le premier travail fut celui de Mgr Gariépy, recteur de l'Université Laval, qui parla de la sainte Messe. Le R. Père Dagnaud, eudiste, curé du Saint-Cœur de Marie, traita ensuite de la prédication eucharistique.

Jeudi soir, c'était l'ouverture officielle du Congrès à l'église de St-Jean-Baptiste. La vaste nef était remplie de prêtres et de laïques.

Au chœur, on voyait S. Em. le cardinal Bégin, NN. SS. Gauthier, coadjuteur de Montréal ; Léonard, évêque de Rimouski ; Ross, évêque de Gaspé ; Limoges, évêque de Mont-Laurier ; Rouleau, évêque de Valleyfield ; Hallé, vicaire apostolique de l'Ontario-nord ; Gagnon, auxiliaire de Sherbrooke ; Rhéaume, O.M.I., évêque-élu d'Haileybury ; Mgr O. Cloutier, P.A., V.G. ; Mgr Gariépy, recteur de l'Université Laval et vice-président du Congrès, une douzaine de prélats, plusieurs membres du Chapitre métropolitain, des prêtres et des religieux. Son Eminence entonna le *Veni Creator* qui fut continué par les membres de l'Union Musicale de St-Jean-Baptiste.

En l'absence de S. G. Mgr Roy, président du Congrès, ce fut le vice-président, Mgr Gariépy, qui prononça le discours d'ouverture, puis S. G. Mgr Gauthier, coadjuteur de Montréal, fit le sermon.

Il développa avec une éloquence émouvante ce texte de saint Jean : " Je suis venu pour qu'ils aient la vie et qu'ils l'aient en surabondance ".

La bénédiction du Saint-Sacrement donnée par Son Eminence le Cardinal Archevêque termina cette première journée du Congrès.

Le lendemain, il y eut messe pontificale dans l'église de St-Sauveur. S. G. Mgr G. Forbes, évêque de Joliette, officiait. Plusieurs évêques, un grand nombre de prélats, de prêtres et de religieux assistaient. Après l'évangile, S. G. Mgr H. Brunault, évêque de Nicolet, fit le sermon. Il avait pris pour texte ces autres paroles de saint Jean : *Haec est vita æterna, ut cognoscant te, solum Deum verum, et quem misisti Jesum Christum*", et il montra le rôle de l'Eucharistie dans la vie chrétienne.

Après la messe pontificale, une seconde séance sacerdotale réunissait les congressistes dans la vaste salle de l'école des Frères de St-Sauveur. Cette séance d'étude fut présidée par S. G. Mgr A.-O. Gagnon, auxiliaire de Sherbrooke.

M. l'abbé A. Robert, du Séminaire, y traita le sujet suivant : " L'heure d'adoration et la visite au Saint-Sacrement comme moyens de sanctification pour les prêtres." Le second rapporteur, M. l'abbé O. Caron, V.F., curé de Cap-Chat, au diocèse de Gaspé, qui devait parler de l'adoration et de la visite au Saint-Sacrement comme moyen d'action sur les fidèles", étant absent pour cause de maladie, c'est Mgr Gauthier, coadjuteur de Montréal, qui le remplaça.

Dans l'après-midi de ce jour, à deux heures et demie, plus de cinq mille enfants de la ville se réunissaient en face de l'église de St-Malo, sur le perron de laquelle avait été érigé un autel, pour rendre leurs hommages à Jésus-Hostie. S. G. Mgr Limoges présida cette manifestation. On remarquait en outre la présence de Mgr Léonard, de Mgr Gariépy, recteur de l'Université Laval, de Mgr H. Bouffard, curé de St-Malo, de Mgr J.-E. Feuiltault, curé de Ste-Marie, et de plusieurs prêtres et religieux.

Après quelques cantiques chantés par l'ensemble des enfants, et quelques mots de Mgr Bouffard, le sermon fut prononcé par le R. Père Turcotte, O.P.

La bénédiction du Saint-Sacrement termina cette démonstration.

A quatre heures, une heure d'adoration sacerdotale réunissait près d'un millier de prêtres et de religieux à l'église du Saint-Sacrement. Elle fut prêchée par S. G. Mgr Léonard, évêque de Rimouski.

Le soir dans toutes les églises de la ville, il y eut heure d'adoration prêchée pour les fidèles.

Samedi matin, il y eut une messe pontificale à l'église de Limoilou, spécialement pour les prêtres, les religieux et les religieuses.

S. G. Mgr Ross, évêque de Gaspé, pontifiait. Après quelques mots de bienvenue du R. P. Urbain, curé de la paroisse, le R. P. Faure, O.M.I., fit le sermon. Le sujet de son instruction était : " L'Eucharistie et la perfection."

La troisième séance sacerdotale, samedi avant-midi, se tint dans l'église de St-François d'Assise et fut présidée par S. G. Mgr Forbes, évêque de Joliette. A ses côtés, on remarquait NN. SS. Brunault, Limoges et Ross et un grand nombre de prélats.

Les deux rapporteurs de cette séance furent le R. P. Archambault, S.J. qui parla de la " culture des vocations ", et M. l'abbé Paul Mayrand, de Nicolet, qui devait traiter du " culte extérieur, du soin des ornements et de la formation des enfants de chœur "; l'heure avancée n'a permis à M. l'abbé Mayrand que de lire une partie de son travail.

Dans l'après-midi, les congressistes firent un pèlerinage à Ste-Anne de Beaupré.

Samedi soir la jeunesse de la ville avait été convoquée à l'église de St-Roch. Plus d'un millier de jeunes gens répondirent à l'appel. Cette manifestation fut présidée par S. G. Mgr Hallé. S. G. Mgr Léonard assistait au chœur ainsi que plusieurs prélats et membres du clergé séculier et régulier.

Après un cantique à la sainte Vierge, M. l'abbé A.-A. Godbout, curé de St-François d'Assise, prononça le sermon, dont le sujet était " la Foi et l'Eucharistie." Après un nouveau cantique, Mgr Hallé prit à son tour la parole. Il démontra que trois voix proclament la présence réelle de Jésus dans l'Eucharistie : la voix du ciel, celle du Christ dans son Évangile, la voix de la terre, celle des millions de martyrs, des missionnaires et des miracles eucharistiques ; enfin la voix de l'enfer : les blasphèmes contre tout ce qui touche à l'Eucharistie. La cérémonie se termina par le *Christus vincit*.

En même temps avait lieu à l'Université Laval une séance publique à laquelle assistaient les représentants les plus marquants de l'Église et de la société civile.

S. E. le cardinal Bégin présidait cette réunion. Dans l'assistance, on remarquait NN. SS. Emard, archevêque d'Ottawa, Brunault, évêque de Nicolet, Forbes, évêque de Joliette, Limoges, évêque de Mont-Laurier, Ross, évêque de Gaspé, Gagnon, auxiliaire de Sherbrooke ; un grand nombre de prélats, des ministres fédéraux et provinciaux, des juges, etc. La salle était trop petite pour contenir la foule qui se pressait dans les galeries et les allées.

Mgr C.-N. Gariépy, recteur de l'Université Laval et vice-président du Congrès, souhaita la bienvenue aux nombreux auditeurs. C'est lui qui présenta aussi les orateurs de la soirée : S. G.

Mgr Rouleau, qui fit la preuve de la présence réelle de Jésus dans l'Eucharistie ; l'honorable L.-A. Taschereau, premier-ministre de la Province ; M. C.-J. Magnan, qui montra le devoir du paroissien envers l'Eucharistie ; l'honorable M. Chapais, qui fit voir le rôle de l'Eucharistie dans la question sociale, et l'honorable juge Rivard, qui traita des relations intimes qui existent entre l'Eucharistie et la justice.

A St-Sauveur, une démonstration nocturne en l'honneur du St-Sacrement avait réuni à l'église des milliers d'hommes et de jeunes gens. On remarquait au chœur : S. G. Mgr Limoges, évêque de Mont-Laurier ; S. G. Mgr Rhéaume, O.M.I., évêque-élu d'Haileybury, et un grand nombre de prêtres et de religieux. Avant la messe de minuit, que célébra Mgr Limoges, il y eut une heure d'adoration prêchée par le R. P. Lelièvre. Le R. P. Binet, O.M.I., de Maniwaki, donna le sermon pendant la messe. Plus de 3,000 communions furent distribuées.

La cérémonie se termina par le salut du Saint-Sacrement au cours duquel la nombreuse assistance chanta le *Credo*.

Dimanche avant-midi les congressistes se transportèrent à l'église du Saint-Sacrement pour assister à sa bénédiction et à son inauguration. S. Em. le cardinal Bégin présida la cérémonie de bénédiction, puis il assista au trône à la messe pontificale, qui fut célébrée par S. G. Mgr Léonard, évêque de Rimouski.

On remarquait au chœur : NN. SS. Emard, archevêque d'Ottawa ; Brunault, évêque de Nicolet ; Forbes, évêque de Joliette ; Rouleau évêque de Valleyfield ; Hallé, vicaire apostolique de l'Ontario-nord ; Leventoux, eudiste, vicaire apostolique de Golfe St-Laurent ; Gagnon, évêque auxiliaire de Sherbrooke ; Rhéaume, O.M.I., évêque-élu d'Haileybury ; près d'une dizaine de prélats, des supérieurs d'ordre et une foule de prêtres et de religieux. Le T. R. Père Couet, supérieur général des Pères du Saint-Sacrement, et le R. P. Pelletier, S.S.S., supérieur de la maison de New-York, assistaient Son Eminence au trône.

Après le prône et quelques mots de bienvenue du R. Père Pelletier, supérieur des Pères du Saint-Sacrement de Québec et l'âme du Congrès, M. l'abbé Camille Roy, du Séminaire, prononça le sermon.

Le Congrès s'est terminé dimanche après-midi par une grande procession du Saint-Sacrement à travers les rues de la ville. Parti de l'église Jacques-Cartier, le défilé composé de plus de 25,000 hommes, dans lequel figuraient dix évêques, plusieurs prélats et chanoines et plus d'un millier de prêtres, passa par les rues St-Joseph, de la Couronne, côte d'Abraham, St-Eustache, St-Jean, de Salaberry, Grande-Allée, pour aboutir au parc des Champs de Batailles, où un reposoir avait été érigé. Tout le long de cet immense parcours, la foule silencieuse massée

sur les trottoirs, dans les fenêtres et jusque sur les toits, se prosternait au passage du Saint-Sacrement.

De distance en distance, des chœurs de chant, placés sur des estrades, exécutaient des hymnes et des chants pieux. Les décorations étaient abondantes et de bon goût.

Au reposoir des Plaines, où se trouvaient déjà S. E. le cardinal Bégin et son coadjuteur, S. G. Mgr Roy, le spectacle était grandiose.

Quand le Saint-Sacrement fut placé sur son trône de gloire, et que l'immense foule estimée à plus de 100,000 personnes se fut approchée, le R. P. Tardif, S.S.S. prononça une courte mais vibrante allocution au cours de laquelle la foule acclama plusieurs fois Jésus réellement présent sur l'autel. Après les hymnes exécutées par un puissant chœur et par l'assistance, Mgr Ross donna la bénédiction du Saint-Sacrement. Le cortège se remit ensuite en marche vers la chapelle des Dominicains où l'ostensoir fut déposé.

Le congrès était fini et il se terminait par une apothéose à Jésus-Hostie.

DANS LES BRAS DE LA STE VIERGE

Une enfant de Marie était sur son lit de mort calme après de longues souffrances, semblant ne plus rien sentir de la terre, et murmurant doucement : Marie ! Marie !

— Vous appelez la sainte Vierge, lui demanda-t-on ? quand vous la verrez, que lui direz-vous ?

— Mais... dit-elle posément, rien !

— Comment, rien ?

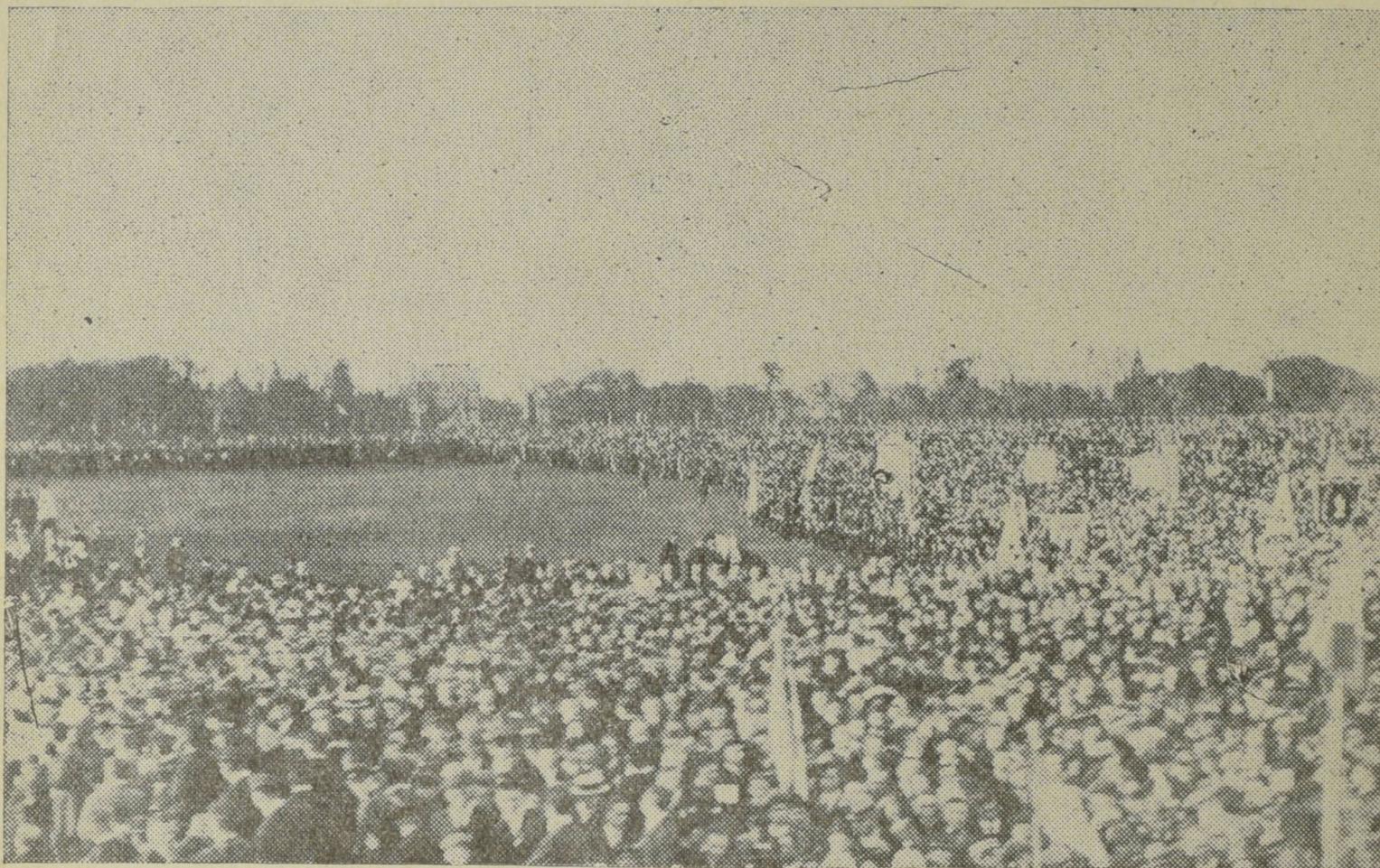
— Non... je me jetterai dans ses bras !

Douce parole de prédestinée.

Oh ! se jeter dans des bras qui s'entrouvent larges et maternels ! C'est l'élan de l'affection longtemps contenue, c'est la joie que vous nous réservez, ô Marie, quand au seuil du paradis vous nous direz :

Je vous attendais !

Mgr SYLVAIN.



LE CONGRÈS EUCHARISTIQUE DE QUÉBEC

La foule sur les Plaines d'Abraham.

EPHEMERIDES CANADIENNES

SEPTEMBRE 1923

1.— Le gouvernement fédéral annonce que la Nouvelle-Écosse a produit l'année dernière 1,892,000 barils de pommes : la Colombie Britannique, 1,000 000; Ontario, 809,000; Québec, 112,000; le Nouveau Brunswick, 25,000. La récolte totale pour le Canada a été de 3,838,000 barils comparée à 4,046,000 en 1921.

— L'exposition provinciale de Québec s'ouvre aujourd'hui.

2.— A l'hôpital St-Michel-Archange, Mastai, décède à l'âge de 61 ans et sept mois, M. l'abbé L.-Albert Rousseau, depuis trente-quatre ans aumônier de cette institution.

— Comme préparation à la fête du travail, les ouvriers des Unions nationales et catholiques de Québec assistent à une messe célébrée dans l'église de St-Sauveur par le R. Père Desjardins, O.M.I. M. l'abbé E.-V. Lavergne, rédacteur à l'*Action Catholique*, y prononce le sermon.

— A Montréal, près de cinquante mille personnes prennent part à la magnifique manifestation ouvrière qui a lieu à l'oratoire St-Joseph, à la Côte des Neiges. M. l'abbé Noël Fauteux, curé de Tétreaultville, y prononce le sermon, et Mgr G. Gauthier, coadjuteur de Montréal, y donne la bénédiction du Saint-Sacrement.

3.— Les ouvriers des Unions nationales et catholiques de Québec célèbrent la fête du Travail par la traditionnelle procession à travers les rues de la ville.

— La population de Québec apprend avec émotion le terrible désastre qu'a éprouvé le Japon, samedi dernier, le 1er septembre. On organise des secours un peu partout dans notre pays pour venir en aide aux victimes.

— Mgr Ovide Charlebois, O.M.I., vicaire apostolique de Keewatin, vient de rentrer sain et sauf dans sa ville épiscopale de Le Pas, Man., après un voyage à Chesterfield Inlet, chez les Esquimaux, où il a fait une ordination sacerdotale.

4.— Le premier-ministre du Canada, le très honorable M. W.-L. Mackenzie King, transmet au Consul général du Japon, au Canada, l'hommage des profondes condoléances de notre pays, dans l'épreuve terrifiante dont vient d'être victime l'empire du Soleil Levant.

— Le Secrétaire d'État des États-Unis, M. Hughes, dans son discours en réponse au toast que porte, en son honneur le premier-ministre King, au banquet d'état offert par le gouverne-

ment canadien au chef de l'administration yankee, à l'occasion du congrès du Barreau, qui se tient actuellement à Montréal, célèbre la bonne entente entre nos deux pays voisins, proclame que l'accord international est facile, avec de la bonne volonté, et suggère une commission internationale conjointe des États-Unis et du Canada, composée de citoyens d'élite des deux côtés de la ligne, et préposée à maintenir des relations amicales.

5.— Lors d'une convention conservatrice tenue à Québec, M. C.-J. Lockwell est choisi comme organisateur de ce parti dans notre région.

6.— Le congrès général du Barreau canadien, qui s'est tenu à Montréal, se termine aujourd'hui.

— On estime à 35,000 le nombre des visiteurs à l'exposition provinciale, à l'occasion de la fête civique.

— Sept Pères Jésuites canadiens partent pour aller faire en Europe une année complète d'ascétisme et de préparation au saint ministère. Ce sont les RR. Pères Champagne, Chicoine et Alex. Dupré, qui vont à Paray-le-Monial, Bradley, Mongeau, Pauzé et Theasdale, qui se rendent à Florence, en Belgique.

7.— Le roumain Dimitri Joanovici, qui prétend avoir découvert le moyen de tenir les havres de Montréal et de Québec, ainsi que le détroit de Cabot ouverts toute l'année, demande seulement deux millions pour son secret.

9.— Le R. Père Magnan, O.M.I., remplace le R. P. Francœur, O.M.I., à la cure de St-Sauveur de Québec.

10.— On annonce, d'Ottawa, que la commission d'étude au sujet de l'embargo proposé contre l'exportation du bois de pulpe canadien, se réunit une première fois, cet après-midi, au ministère des finances, pour prendre connaissance de la documentation acquise.

11.— S. G. Mgr Louis Rhéaume, O.M.I., évêque-élu d'Haileybury, prend officiellement possession de son diocèse, à New-Liskeard, Ont. Mgr Rhéaume sera consacré dans la basilique d'Ottawa, le 18 octobre prochain, par Sa Grandeur Mgr Emard.

12.— S. A. le Prince de Galles, voyageant incognito sous le nom de Lord Renfrew, arrive à Québec à bord de l'"Empress of France". Il prend ses appartements au Château Frontenac. Lord Renfrew se rend dans l'ouest où il mènera pendant un mois la vie champêtre sur le "ranch" qu'il possède dans l'Alberta.

13.— A Québec s'ouvre le congrès eucharistique provincial. Dans l'après-midi une séance sacerdotale réunit près d'un millier de prêtres et de religieux dans la salle des Promotions de l'Université Laval et le soir a lieu l'ouverture officielle du Congrès à l'église Saint-Jean-Baptiste.

14.— Sir Henry Thornton annonce que le Réseau National Canadien a, pour les six premiers mois de la présente année, un surplus de \$1,512,231.00.

— S. S. Pie XI envoie, par l'entremise du Cardinal secrétaire d'État, un cablogramme à S. E. le Cardinal Bégin, à l'occasion du Congrès Eucharistique.

— Il tombe près de six pouces de neige à Sudbury, en Ontario.

16.— A Québec a lieu la bénédiction et l'inauguration de l'église du Saint-Sacrement, chemin Ste-Foy.

— Le Congrès Eucharistique de Québec se termine par une procession du Très Saint Sacrement à travers les rues de la ville à laquelle prennent part plus de 25,000 hommes.

17.— La Cie du Pacifique Canadien décide de donner \$25,000 au fonds de secours en faveur des Japonais, et, de plus, de transporter gratuitement tous les secours en nature qui lui seront confiés pour les sinistrés du Japon.

— M. l'abbé J.-C. Tremblay depuis neuf ans directeur-administrateur du *Progrès du Saguenay*, se voit forcé d'abandonner son poste pour raison de santé.

18.— Dans une causerie qu'il donne devant un club social de Québec, M. Roméo Langlais, avocat, C.R., déclare qu'on ne devrait permettre l'exportation hors de notre pays, de la moindre parcelle d'amiante à l'état brut. La fabrication chez nous de cette matière première, affirme l'orateur, serait, pour notre pays, une source immense de richesse.

— Sir Vincent Meredith, président de la Banque de Montréal, qui arrive d'Europe, se dit émerveillé des progrès réalisés par la France, depuis la guerre. Il se déclare optimiste et soutient qu'il faut avoir confiance dans le relèvement économique de l'Europe et de l'univers, à brève échéance.

19.— Leurs Excellences lord et lady Byng de Vimy arrivent à Québec pour un séjour de quelques jours dans notre ville.

— Au cours d'une séance du cabinet fédéral, l'honorable M. Fielding, ministre des Finances, est désigné comme premier-ministre intérimaire, et l'honorable M. Lapointe, ministre de la Marine, comme ministre des Affaires extérieures, durant l'absence du T. Hon. M. Mackenzie King qui part pour l'Angleterre.

20.— L'hon. juge L.-P. Brodeur, de la Cour Suprême du Canada, demande sa mise à la retraite, pour cause de santé.

— La Ligue des Nations vient de choisir le major Georges-Washington Stephens, de Montréal, pour succéder à M. Waugh, de Winnipeg, comme représentant du Canada dans la commission interalliée de la Saar.

— M. Aurèle Leclerc, N.P., député du comté de Québec à la Législature, est nommé registraire pour le district de Québec, et M. Ed. Ouellet, député de Yamaska, est appelé au Conseil législatif pour la division Rigaud.

21.— Le T. Hon. Mackenzie King, premier-ministre du Canada, s'embarque à Québec sur le "Montcalm" pour l'Angleterre. Il va assister à la conférence des premiers-ministres de l'Empire Britannique.

Avant son départ l'hon M. Lapointe, ministre de la Marine, lui offre un dîner au club de la Garnison.

22.— Le gouverneur-général du Canada, lord Byng, remet au corps de cadets de l'Académie Commerciale de Québec un trophée offert par lui-même au meilleur corps de cadets de la province.

23.— On annonce arrivée dans l'Ouest canadien des RR. Pères Bourbonnière et Daigle, Dominicains, qui viennent prendre charge de Star City et des Missions avoisinantes. La population franco-catholique souhaite une cordiale bienvenue aux nouveaux missionnaires. Ce sera la première maison de Dominicains dans l'Ouest canadien.

— On annonce officiellement la nomination de l'hon. Frank Oliver, ancien ministre du cabinet Laurier, au poste de commissaire des chemins de fer au Canada.

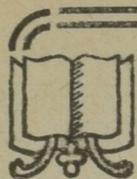
24.— En présence du beau succès du récent emprunt national de \$50,000,000.00, le ministre des Finances du Canada autorise une seconde émission de \$172,000,000.00 pour parer à une échéance des Bons de la Victoire qui arrive à terme le premier novembre prochain.

25.— Le couvent de Sillery obtient de l'Université Laval l'autorisation de donner à ses élèves l'enseignement classique pour le cours de lettres. Cependant, la langue italienne sera substituée à la langue grecque.

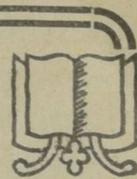
26.— Un hydro-avion piloté par M. Bernard de Salaberry, dans lequel se trouvaient deux autres personnes: MM. Alphonse Landry, jeune ingénieur-forestier, et Clifford Guise, un anglais, tombe dans le lac St-Jean, d'une hauteur de 2,000 pieds et les trois hommes sont noyés.

26.— De Montréal, on annonce que 90 p. c. des journaliers importés d'Angleterre pour les moissons dans l'Ouest canadien se plaisent très bien dans leur nouvelle situation et se montrent désireux de se fixer en permanence en notre pays.

28.— M. le sénateur Georges-Casimir Des-saules, de St-Hyacinthe, célèbre le 96ème anniversaire de sa naissance. Il est le doyen d'âge au sénat canadien.



Gauserie scientifique



La machine humaine

L'HÉMORRAGIE, LA THROMBOSE ET L'EMBOLIE.
— CE QU'ELLES PRODUISENT

L'hémorragie, la thrombose et l'embolie cérébrales produisent, nous l'avons vu, les mêmes effets. La différence est dans le mode et surtout la rapidité d'évolution de ces effets. Ils sont très brusques dans l'hémorragie, moins dans l'embolie, lents dans la thrombose.

Ces effets varient suivant la partie affectée du cerveau. Le dernier mot n'est certainement pas dit sur le fonctionnement de cet important organe. Comme il est le centre d'où partent les impulsions et où se concentrent les sensations, ces impulsions sont modifiées ou supprimées, et il en est de même des sensations, suivant l'endroit affecté de l'organe.

L'observation a montré, en effet, que la lésion de telle et telle partie du cerveau produit tel effet donné.

* * *

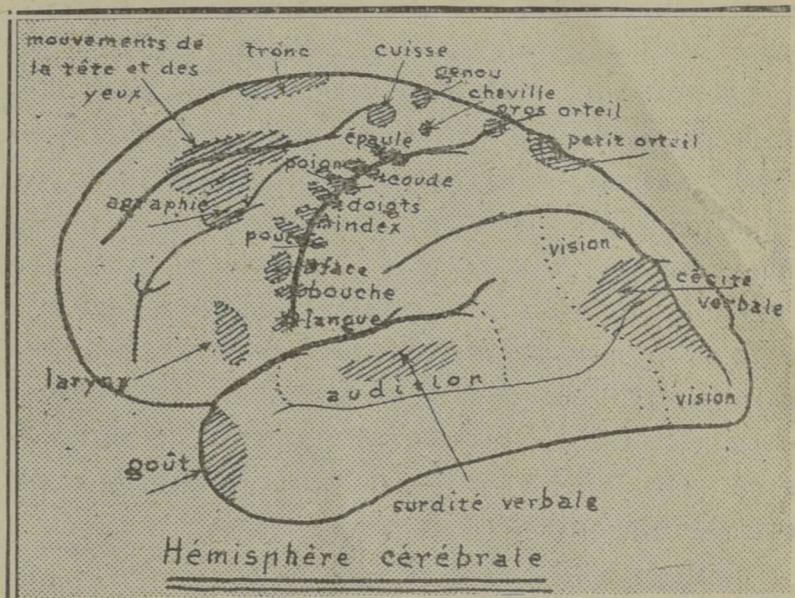
Dans l'appareil électrique d'une maison, lorsqu'un fil fait défaut, tout le circuit alimenté par ce fil est en souffrance. Si ce sont des lampes, elles s'éteignent ; si ce sont des cloches, elles deviennent muettes ; si c'est un éventail, il s'immobilise ; si c'est un poêle, il reste froid.

Pour le cerveau seulement, il y a cette particularité qu'une lésion d'un côté de l'organe a sa répercussion non pas du même côté du tronc, mais du côté opposé. La raison en est que les fibres nerveuses qui partent du cerveau pour descendre dans la moelle s'entrecroisent à leur sortie du crâne. Il en résulte par exemple qu'une hémorragie de la partie gauche du cerveau provoque une paralysie de la partie droite du corps et des membres, et vice versa.

* * *

Ceci dit, examinons la figure suivante, et nous comprendrons mieux et plus rapidement les effets des maladies du cerveau dont nous nous occupons actuellement.

Cette figure montre la face externe de la moitié gauche du cerveau, ou hémisphère gauche, A différents endroits on voit des taches qui sont marquées :



vision, goût, audition, tronc, cuisse, etc. Ceci veut dire qu'une hémorragie, une thrombose ou une embolie de ces régions provoque des troubles de la vision, du goût, de l'audition, une paralysie ou des névralgies du tronc, des cuisses, etc. . .

Ces troubles ont leurs particularités.

Les principales sont la paralysie, ou perte du mouvement, l'anesthésie, ou perte de la sensibilité, l'hyperstésie ou exagération de la sensibilité la surdité lorsqu'il s'agit des oreilles, la cécité lorsqu'il s'agit de l'œil, l'aphasie ou abolition de la parole, etc.

* * *

Mais tous ces troubles se décomposent, si on peut ainsi parler. La paralysie peut n'être pas complète, se limiter à un groupe de muscles, tout en laissant les autres indemnes. De même la surdité peut être ce qu'on est convenu d'appeler surdité verbale. Le malade entend les bruits, les sons, mais les paroles ne sont plus pour lui qu'un vain bruit. Il ne les comprend pas.

De même pour la cécité. Le malade peut parfaitement distinguer la lumière, les personnes, les choses, un livre. Il voit l'écriture, mais il ne la comprend plus, elle ne lui dit plus rien. Il souffre de cécité verbale.

D'autres entendent les mots, mais ne comprennent pas ce qu'ils veulent dire. C'est la surdité verbale.

D'autres perdent la mémoire de ce qu'ils ont appris. Si leur santé se récupère, il leur faut réapprendre leurs prières, leur histoire, la lecture, l'écriture, etc.

D'autres deviennent muets ; ou s'ils peuvent encore émettre des sons, ils ne trouvent plus aucun mot pour extérioriser leur pensée. Ou bien ils prononcent un mot, toujours le même, et ce mot ne varie jamais, quelle que soit l'idée qu'ils veulent exprimer. Ainsi, si ce mot est citrouille, par exemple, il n'en viendra pas d'autres sur les lèvres du malade. A ceux qui lui demanderont des nouvelles de sa santé, qu'il veuille répondre : je vais mieux, ou, je suis plus mal, ses lèvres prononceront citrouille. S'il veut demander du pain, il dira citrouille, s'il veut dire j'ai froid, il dira encore ; citrouille et ainsi de suite. La pensée est emprisonnée derrière ce mot.

On comprend que ces malades, irrités de l'impuissance où ils sont de se faire comprendre, aient des crises de larmes ou de colère.

* * *

Parfois l'état du malade s'améliore, non pas tant par la guérison de la partie malade du cerveau, que par l'éducation d'une nouvelle partie.

* * *

Comment, pourquoi telle ou telle partie du cerveau enregistre-t-elle plutôt qu'une autre ce que nous apprenons ?

Nul ne saurait le dire.

A l'apparence, lorsqu'on met le cerveau à nu, il n'est pas possible de percevoir de différence entre le cerveau d'un savant et celui d'un ignorant, entre le cerveau d'un homme qui sait lire et écrire, et celui d'un homme qui ne le sait pas.

La science, malgré toutes ses découvertes, n'a pas encore pu découvrir comment fonctionne la mémoire, et par quel mécanisme les faits, les noms, les événements s'enregistrent dans telle partie du cerveau comme dans un casier, au point qu'il faut tout réapprendre lorsque cette partie est brisée.

C'est un des nombreux mystères contre lesquels on se bute encore et on se butera probablement toujours.

LE VIEUX DOCTEUR.

Dictées

La princesse de Metternich a rappelé, dans ses *Souvenirs* récemment parus, la soirée de Compiègne où Prosper Mérimée fit faire sa fameuse dictée à l'empereur et à l'impératrice. Mérimée dictait, L'empereur l'impératrice, quelques-uns des invités, personnages graves et paraissant très sûrs de leur affaire, Alexandre Dumas fils, Octave Feuillet, le prince et la princesse de Metternich, placés autour de la grande table du salon et armés de crayons, écrivaient le texte que voici :

“ Pour parler sans ambiguïté, ce dîner à Sainte-Adresse, près du Havre, malgré les effluves embaumés de la mer, malgré les vins de très bons crus, les cuisseaux de veau et les cuissots de chevreuil prodigués par l'amphitryon, fut un vrai guêpier.

“ Quelles que soient, quelque'exiguës qu'aient pu paraître, à côté de la somme due, les arrhes qu'étaient censés avoir données à maint et maint fusiliers subtils la douairière et le marguillier, il était infâme d'en vouloir pour cela à ces fusiliers jumeaux et mal bâtis et de leur infliger une raclée alors qu'ils ne songeaient qu'à prendre des rafraîchissements avec leurs coreligionnaires.

“ Quoi qu'il en soit, c'est bien à tort que la douairière, par un contre-sens exorbitant, s'est laissé entraîner à prendre un râteau, et qu'elle s'est crue obligée de frapper l'exigeant marguillier sur son omoplate vieillie.

“ Deux alvéoles furent brisées, une dysenterie se déclara, suivie d'une phtisie.

“ Par saint Martin, quelle hémorragie ! s'écria ce bélièvre. A cet événement, saisissant son goupillon, ridicule excédent de bagage, il la poursuit dans l'église tout entière.”

... Quand Mérimée eut finit, il prit les différentes feuilles et, en les parcourant, corrigeait et recorrigeait sans cesse. L'inquiétude s'empara des pauvres élèves !...

Le travail de correction terminé, Mérimée se leva et déclara à haute voix le nom du lauréat : à la stupéfaction générale, celui du prince de Metternich. Il lut : “ Sa Majesté l'empereur a fait quarante-cinq fautes, Sa Majesté l'impératrice soixante-deux, la princesse de Metternich quarante-deux, M. Alexandre Dumas vingt-

quatre, M. Octave Feuillet dix-neuf (je passe les autres) et le prince de Metternich trois...”

La figure consternée des deux académiciens fit éclater tout le monde de rire. Alexandre Dumas se leva et alla vers le prince de Metternich en lui demandant : “ Prince, quand allez-vous vous présenter à l'Académie pour nous apprendre l'ortographe ? ”

* * *

Voici pour les amateurs, un autre texte qui, naguère, eut les honneurs des salons de... grammaire :

“ Il y a quelque vingt ans, mon cher Hippolyte, nous pagayions sur ce ruisseau méditerranéen, tandis que des scarabées faisaient bruire leurs jolis élytres sur les lauriers-thyrses et les lauriers-sauce, d'où tombaient des pétales amarante et fanés. Une foule de dames patronnesses marmottaient et marmonnaient au débarcadère, sous le patronage d'un pâtissier caduc. Là croissaient nos acacias, nos zinzolines fleurs de lis, nos chrysanthèmes poivrés, nos chrysantelles safranées ; quatre-vingts buffles et trois cents sarigues ballaient et bringuebalaient dans le pacage où étaient aussi parqués quatre-vingt-douze chevaux rouans.

“ On nous offrit une omelette, quelques couple d'œufs qu'Hyacinthe nous avait procurés en mil neuf cent neuf ; des entrecôtes pourris, et des sandwiches arrosés de malvoisie parfumé.

“ Enfin, nous revînmes à Chalon-sur-Saône. Nous retrouvâmes nos chambres, aux plinthes bleu de roi ; nos béryls et nos agates, et nos bibelots de marqueterie et de tabletterie. Il nous semble être partis depuis l'an mille. Malgré les praticiens homéopathes allopathes, nous retrouvâmes, et à quel période, toi, ton entérite, et moi mon emphysème.”

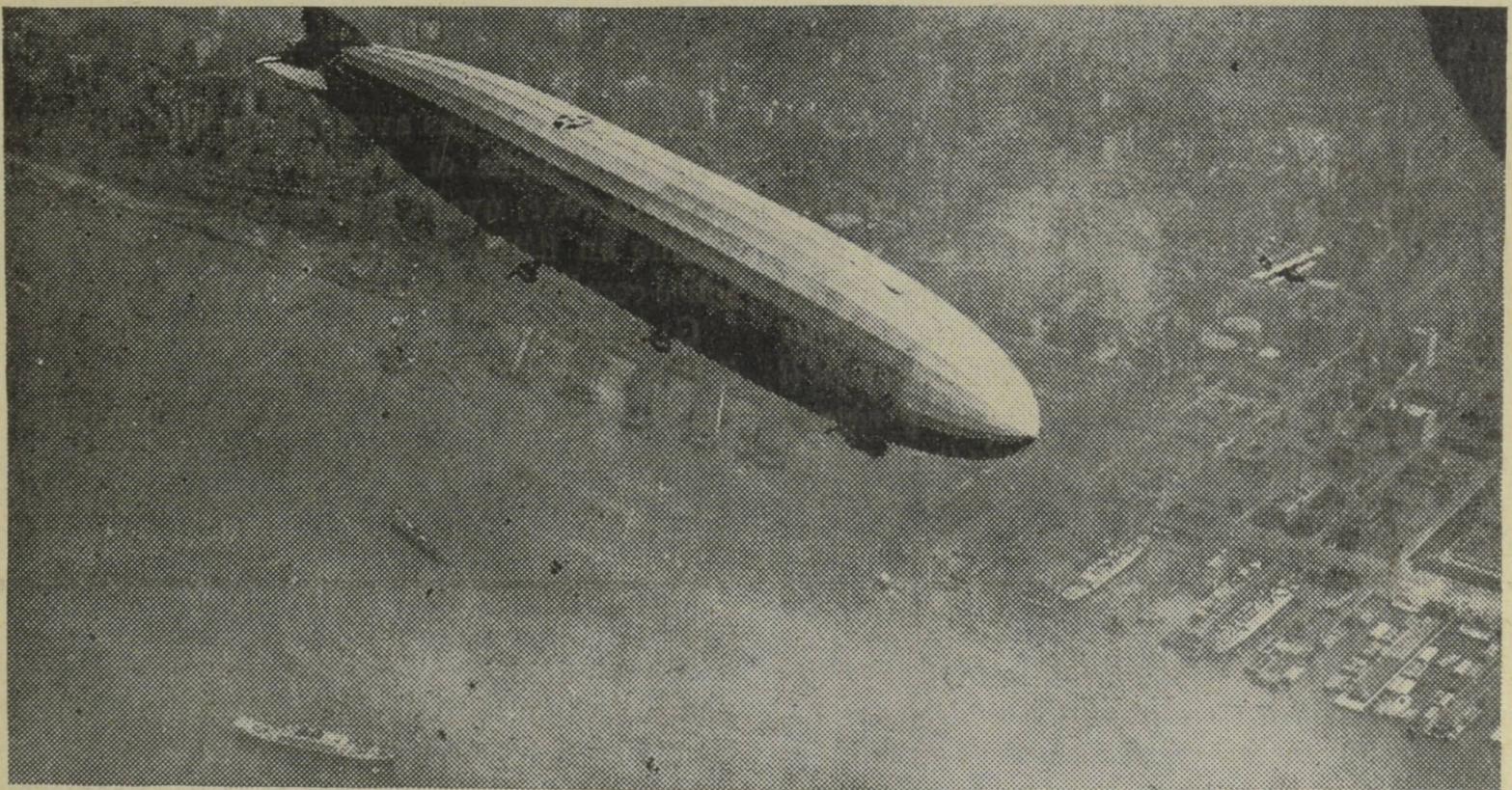
AU THÉÂTRE

Un soir, au Théâtre Français, Dumas vit un spectateur qui dormait profondément pendant la représentation d'une pièce de Soumet.

— Tiens, dit Dumas à son confrère, voilà l'effet que produisent tes pièces.

Le lendemain on jouait une comédie de Dumas. Tout à coup, Soumet lui frappe sur l'épaule et lui montre un monsieur endormi à l'orchestre.

— Ça! riposte Dumas, c'est le monsieur d'hier qui ne s'est pas réveillé.



A 2000 PIEDS AU-DESSUS DE NEW-YORK

Le dirigeable “ Z. R. I.” de la flotte aérienne américaine passant au-dessus de New-York.

Science Ménagère

La vie utile

LE nid mal construit, dit un vieux proverbe indique l'oiseau vagabond, on peut affirmer aussi avec autant de raison que " le nid mal construit rend l'oiseau vagabond ; c'est aux mères, aux jeunes filles que s'adressent ces paroles pleines de sens, c'est à la femme, à l'épouse de garder le foyer, de se faire une vie utile. En s'attachant à son intérieur, en se faisant un devoir de tous les petits détails quotidiens, elle doit veiller à faire régner chez elle, la tendresse, l'amour, la bonté. Elle doit " garder la maison ".

De nos jours, si nous voyons de si grands malheurs, si nous comptons tant de mauvais ménages ou de ménages indifférents, si les rires joyeux de l'enfance sont importuns à tant de foyers, si le coût des toilettes grèvent les budgets de manière à leur faire perdre l'équilibre c'est que nous n'avons plus l'amour de la maison. Pour nos cœurs trop légers, pour nos esprits capricieux, la saine vie de famille n'a plus d'attraits, il nous faut plus de liberté, du nouveau, et souvent les succès du dehors causent les douleurs du " Chez nous."

Quand la maîtresse de maison n'a plus le culte de son Chez soi, c'est le bonheur qui s'en va, c'est l'éducation des enfants laissée aux bonnes, c'est l'ordre, les finances qui en souffrent. Sachons rendre notre vie utile en faisant bien tout ce qu'il faut faire, que la tranquillité, la paix y règne ; c'est dans le calme laborieux de la vie toute consacrée aux menus soins de leur ménage que nos aïeules vénérées ont trouvé le secret d'être heureuses et de faire à tous, autour d'elles, la part bien large de bonheur.

Les jeunes filles, aujourd'hui, sont toujours sorties ; du matin au soir, il n'y a que réunions, tennis, conférences, sports, cours de dessin, de piano... Ce goût de tout entendre, de tout savoir leur restera ; plus tard elles auront les œuvres ; si elles se vouent à soulager la misère, tant mieux, bien qu'il ne faille rien exagérer ; les soins de sa

maison et de ses enfants, est, je crois, le premier devoir d'une femme chrétienne ; si leur éducation ou leur goût les porte vers la vie mondaine, c'est doublement malheureux.

Rendons, chères lectrices, notre vie utile, que nos jours soient pleins, c'est-à-dire employés du matin au soir à faire autour de nous, de ceux qui nous aiment, des gens heureux.

JEANNE LE FRANC.

BOITE aux LETTRES.

ABEILLE.— La plus cordiale bienvenue vous accueille à ce Foyer nouveau, où vous vous sentirez tout-à-fait chez-vous. Il me ferait plaisir de feuilleter quelques pages de votre journal. Je vous engage à continuer cette bonne pratique de noter ainsi tout ce qui vous arrive d'heureux durant le cours de vos journées ; vous trouverez là, pour vos heures d'ennui, un charme délicieux.

JEANNOT.— Vous avez fait un bien joli rêve, tout de flamme et d'azur, hâtez-vous de le vivre ce rêve, avant que le vent du désert ne vienne en flétrir les fleurs et éparpiller leurs jolies corolles. Je serai heureuse de votre retour.

GLANEUSE.— J'ai lu votre gentil billet bleu, il m'a dit mille choses charmantes, toutes nouvelles, et en le relisant, je me suis demandée : Est-ce que par hasard la petite amie serait une jolie cigale qui se propose de chanter tout l'été, dites-moi bien vite que vos jours sont remplis " d'agréables utilités ". Fidèle toujours, n'est-ce pas ?

MARGUERITE.— Regardez en Haut, mon amie, c'est de là que nous viennent la lumière, les divins rayons d'espérance et de paix. Je suis heureuse de votre confiance et je vous remercie de la belle appréciation que vous faites de notre Revue.

JEANNE LE FRANC.

Théorie de la cuisson

“ Rien ne te sert de savoir, si tu n'gliges de bien faire.”

La cuisson est l'action par laquelle on soumet des aliments à la chaleur ; pour être efficace, elle doit être assez prolongée.

CUISSON PRIMITIVE.— Aux premiers temps de la civilisation, quand l'homme commença à préparer sa nourriture par l'application de la chaleur, au lieu de la manger crue, il inventa une méthode de cuisson à l'eau qui lui donnait un bouillon et un ragoût grossiers qu'il trouvait cependant acceptables et nourrissants.

On tuait un animal et avec sa peau on faisait un ustensile bien rustique, bien maladroit ; on y mettait dedans des chairs coupées en morceaux et on le remplissait d'eau. Comme il n'y avait aucun moyen d'exposer cet ustensile au feu, ces hommes primitifs inventèrent de cuire la soupe au moyen de grosses pierres qu'ils chauffaient au feu et qu'ils plaçaient ensuite dans la marmite. Ce procédé se répétait jusqu'à ce que le bouillon fut suffisamment cuit. On le mangeait ensuite sans aucun autre assaisonnement que les herbes et les graines dont on le chargeait.

Les marmites de nos cuisines modernes qui cuisent si avantageusement les délicieux potages, les braisées et les succulents ragoûts qui figurent sur nos tables ressemblent bien peu à l'ustensile et au ragoût primitifs de nos ancêtres préhistoriques.

Cependant la méthode primitive, de cuisson à l'eau, inventée par les hommes des cavernes, est encore celle qu'on emploie le plus souvent dans nos cuisines pour les préparations des viandes, des légumes, des œufs, du poisson et de bien des desserts.

BUT.— La cuisson détruit les germes nuisibles des aliments, développe leur arôme, les rend plus digestibles, plus nutritifs en stimulant l'appétit et flattant le goût par la variété des préparations. La bonne cuisson dépend en grande partie de l'action combinée de l'eau et de la chaleur et de l'air libre durant le procédé de cuisson.

Une chaleur très élevée gonfle et fait éclater les grains d'amidon ; durcit l'albumine des œufs, des légumes, du poisson et de la viande ; amollit les parties fibreuses de la viande et la cellulose des légumes.

Il est indispensable à la bonne cuisine de connaître les effets que les différentes températures produisent sur les aliments et surtout de savoir distinguer entre bouillir et mijoter.

CUISSON DES VIANDES.— La cuisson, avon-nous dit, modifie les diverses qualités des aliments, développe les arômes par une température assez élevée. Ainsi donc une viande grillée, rôtie, cuite à l'étuvée ou dans la friture est plus nutritive parce qu'elle conserve la plus grande partie de ses éléments.

La cuisson des viandes repose donc sur ce principe qu'a l'albumine de se coaguler à une température élevée et de se dissoudre à l'eau froide ou à une température inférieure à 160°F.

1° Si donc on veut extraire de l'aliment, de la viande par exemple, une partie de ses sucs, on évitera l'action du feu jusqu'au moment où l'albumine sera dissoute. 2° Si l'on veut les lui conserver, on fera promptement coaguler l'albumine en prenant d'ailleurs toutes les précautions nécessaires pour éviter le dessèchement de la fibre musculaire externe. Si elle est délicate, on y parviendra en la protégeant par un corps gras : bardes de lard ou papier beurré.

Les bouillons, les jus, les ragoûts sont dans le premier cas ; les grillades et les rôtis sont dans le second.

MODES DE CUISSON.— Les différents modes de cuisson sont :

1° Le grillage qui s'opère sur le gril à feu clair.

2° Le rôtissage qui se fait au fourneau et à la broche.

3° La friture, cuisson dans un corps gras, avec température d'ébullition.

4° La cuisson à l'eau. (Pot-au-feu.)

5° La cuisson à la casserole qui comprend :

a) Viande poêlée ou cuite à petit mouillement et à vapeur libre.

b) Viande à l'étuvée, c'est-à-dire cuite rapidement dans un vase clos pour empêcher l'évaporation.

c) Viande sautée, cuite rapidement à feu vif dans une poêle.

d) Le ragoût, viande accompagnée d'une sauce et de différents ingrédients.

e) La fricassée, viande coupée par morceaux et accommodée avec du beurre.

6° Le hâchis, viandes hâchées et assaisonnées.

DU FEU

La qualité des mets ne dépend pas seulement de leur préparation, la manière de les faire cuire y contribue pour beaucoup.

En général, la cuisine se fait à petit feu ; il faut laisser mijoter et non bouillir à gros bouillons.

GENRES DE FEUX.— On distingue trois genres de feu : le feu de marmite ; le feu de grillade et le feu de rôti ; feu doux, feu vif et feu ardent.

Le feu de marmite doit être doux et continu ; c'est celui qu'on emploie pour le pot-au-feu et les sauces en général. Le feu de grillade très égal et très vif s'explique de lui-même. Le feu de rôti doit être soutenu du commencement à la fin. Lorsqu'on dit en langue de cuisine " qu'il faut mettre la casserole sur le coin du feu " cela signifie que ce qu'elle contient réclame un feu doux et demande à mijoter et non à bouillir.

BAIN-MARIE.— A ces trois degrés de chaleur, on peut encore ajouter la cuisson au bain-marie. Ici, la préparation n'est pas en contact direct avec le feu. On place le récipient qui la contient dans un autre récipient rempli d'eau bouillante. On s'en sert pour les préparations délicates que le feu ferait brunir.

GAZ.— Pour tout ce qui exige une cuisine longue et soutenue, rien n'est aussi commode que le gaz ; une fois mis à point il est toujours le même.

{*La Cuisine à l'Ecole primaire.*}

Je vous écoute

Je vous écoute, ému, vous tous, les soirs sans nombre :
Dans l'insecte qui chante et la brise qui fuit,
Au bord de votre ciel, comme au fond de votre ombre,
L'accent d'un univers se mêle à votre bruit.

En toute chose aussi règne un profond mystère :
L'ombre succède au jour de l'immense horizon.
Vous endormez le monde et ce monde est la terre,
La terre n'est qu'un grain des divines moissons.

Des astres par milliards devant Dieu se dévoilent,
Et des êtres sur tous rêvent dans leur sommeil ;
Et sans cesse et toujours scintillent les étoiles
Des soirs universels plus loin que les soleils.

L'esprit des disparus parle en votre lumière :
A travers vos rayons je vois d'autres rayons ;
La moisson des blés mûrs murmure une prière,
En inclinant le front sur la paix des sillons.

*
* * *

Il est une moisson éternelle et divine ;
Il est des soirs sans nombre aux univers nouveaux ;
Il est d'autres soleils que le cerveau devine,
Sables des sabliers du Dieu des grands Travaux.

Mais le grand soir viendra, succédant à la flamme
Qui fera la cuisson de ces grains mis au feu ;
Les corps étant brûlés, il restera les âmes :
L'écorce est corps et l'âme est un souffle de Dieu.

LOUIS-JOSEPH DOUCET



APRÈS L'ORAGE

Tableau de Van Ruysdael

Coin de l'Ouvrier

Réflexions

Il y a, dans le monde deux espèces principales de travail : le travail manuel et le travail intellectuel. Tous deux doivent s'unir pour faire le bien de l'homme.

Dans le travail manuel, les mains jouent le plus grand rôle ne devant pas négliger, cependant, la voix de l'intelligence. C'est le travail du menuisier, du forgeron, du maçon, du plâtrier, du mécanicien, du tailleur, de la couturière, de la femme de ménage, de l'homme de peine, etc. . . .

On le considère souvent comme le plus pénible, mais souvent aussi il est le plus dangereux, le plus nécessaire, celui que le monde réclame le plus.

C'est le travail qui, dans l'antiquité, était surtout réservé aux esclaves et que l'on considérait d'ailleurs avec beaucoup de mépris.

Depuis que Notre-Seigneur est venu sur la terre se faire charpentier, les choses ont changé. Depuis, le monde a appris à donner sa véritable valeur au travail manuel.

* * *

A côté du travail manuel demeure le travail intellectuel. Tous deux sont absolument nécessaires au progrès, tous deux se complètent, se compénètrent et permettent au monde de suivre ses âges. Pas plus que le travail manuel il est inutile, pas plus que lui aussi il est à dédaigner. Avec le travail manuel il forme une chaîne complète qui permet aux hommes d'atteindre aux sommets et de donner des chefs-d'œuvre dans toutes les sphères.

Tous les progrès actuels qui font l'émerveillement du monde sont le fait de la collaboration intime du travail manuel et du travail intellectuel. Sans le travail intellectuel nous n'aurions pas le pont de Québec, sans le travail manuel nous ne l'aurions pas plus. C'est grâce au concours des deux que nous avons ces bras vigou-

reux qui relient les deux rives de notre fleuve gigantesque et permettent à la circulation nationale de se faire plus normalement et plus librement.

* * *

Ce que Notre-Seigneur a commencé en venant sur la terre, sa fille, l'Église, l'a continué. Notre-Seigneur est venu réhabiliter le travail. l'Église catholique l'a gardé à ce niveau. Si Notre-Seigneur a fait de l'ouvrier un être noble, l'Église a continuellement travaillé à donner à cet ouvrier la liberté nécessaire à son perfectionnement matériel et moral.

Lorsqu'elle est arrivée le travailleur était généralement un esclave ; elle en a fait avec le temps un serf, puis un homme libre. Aujourd'hui elle a à protéger un homme libre, un salarié, et veut en faire un homme encore plus libre. Voilà pourquoi elle s'occupe toujours de la question ouvrière.

Aveugle serait celui qui voudrait nier le travail de l'Église pour la libération du travailleur, aveugle serait celui qui voudrait empêcher l'Église de continuer son travail pour le bien général et celui de l'ouvrier. Si l'Église s'occupe aujourd'hui avec une attention particulière de l'ouvrier c'est qu'Elle voit du bien à lui faire, et tôt ou tard elle lui fera ce bien.

Et le salariat d'aujourd'hui se muera peut-être en un système plus équilibré, plus adapté à la dignité de l'être humain, composé d'une âme et d'un corps.

* * *

L'œuvre du christianisme ne peut être niée, elle est inscrite à toutes les pages de l'histoire chrétienne. Toujours, il y est démontré que le christianisme a voulu le bien du travailleur, la protection du faible, l'adoucissement du maître. Et nous voudrions aujourd'hui nier que cette Église nous veut encore du bien ? C'est impossible à qui sait voir, à qui sait lire.

Et l'Église qui nous veut tant de bien, qui veut le complément de notre libération, nous dit ce qu'il faut faire pour l'aider dans son travail éminemment social. Formez des syndicats, dit-elle, c'est le meilleur moyen de faire disparaître les misères imméritées qui se multiplient en ce bas monde. Formez-les surtout dans un esprit de justice et de charité. Vous ne sauriez mieux le faire qu'en multipliant et en rendant forts les syndicats catholiques établis sur ma doctrine et, ne recherchant autre chose que le bien général et, particulièrement, le bien des travailleurs.

L'Église, tout le monde le sait, l'histoire le chante, a transformé l'esclavage en servage et elle nous a donné ensuite le salariat. Elle n'est pas satisfaite encore et elle nous veut donner plus de justice, car elle l'a dit franchement par la bouche de son vénérable pape Léon XIII ; sous ce régime il y a encore trop de misères imméritées. Allons-nous demeurer sourds à sa voix suppliante ?

* * *

Ce sont là des vérités qu'il fait bon de méditer.

Des milliers de gens ont commis les plus lamentables erreurs en refusant de suivre la voix de l'Église, personne ne s'est trompé et n'a fait de mal au monde en suivant ses conseils.

Aujourd'hui l'Église nous demande, pour améliorer notre sort, de fonder des syndicats, et surtout de fonder des syndicats catholiques, allons-nous douter de sa bonne volonté, de ses bons offices passés, de sa sagesse ?

THOMAS POULIN.

[*Le Travailleur.*]

Une troisième manière

Dans la *Réforme Sociale*, de France, livraison du 1er août dernier, nous trouvons signée par M. E. Cheysson, Membre de l'Institut, l'intéressante affirmation sous le titre d'une nouvelle manière de se ruiner :

“ Il y avait autrefois pour le patron deux manières certaines de se ruiner : c'était, d'une part, de ne pas savoir bien vendre ou bien acheter, et, de l'autre, de ne pas savoir bien fabriquer ; mais il a maintenant reconnu que l'avè-

nement de la démocratie, en armant ses ouvriers du triple droit de vote, de syndicat de grève et en leur donnant ainsi la conscience de leur force, avait, en outre de ces deux premiers dangers qui menaçaient jadis et menacent encore le mauvais industriel et le mauvais commerçant, fait peser sur le chef d'industrie une troisième manière de se ruiner, non moins sûre que les deux premières : celle de vivre en mauvaise intelligence avec son personnel, d'être mauvais conducteur d'hommes.

“ En réalité — et aucun observateur avisé ne le contestera — les forces morales, telles que la bonne organisation et le bien-être de la famille ouvrière, l'harmonie des rapports dans l'atelier, sont de puissants facteurs économiques. En dehors même du sentiment et de la pure philanthropie, elles dominant de haut les intérêts : de leur bonne ou de leur mauvaise solution dépendent la vie ou la mort de l'industrie. Ces forces morales, les industriels ont besoin de les mettre de leur côté, s'ils ne veulent pas s'exposer à être brisés par le choc de la concurrence étrangère ou paralysés par les tiraillements intérieurs.

“ C'est ce qu'ont largement compris et pratiqué tous ces hommes éminents qui ont tenu à donner pour fondement à la prospérité de leur industrie le bien-être et la satisfaction de leur personnel.”

Voilà qui est passablement clair et que nous pourrions certainement mettre sur l'enseigne de certaines firmes du pays d'Amérique aussi bien que d'Europe. Ceux qui ont su comprendre la valeur économique des forces morales ouvrières sont particulièrement ceux qui ont réussi à établir, non pas seulement des industries payantes, mais surtout ces industries stables. Ils ont édifié non seulement pour eux mais pour leurs enfants.

C'est ce que ne comprennent pas les capitalistes qui viennent chez nous imposer à nos ouvriers le travail du dimanche. Actuellement ils réussissent à faire plus d'argent, mais ils ne sont pas certains que ce régime durera bien longtemps. S'ils maintiennent leur attitude, en tout cas, ils peuvent être assurés de laisser en mourant des industries établies sur un volcan et prêtes à sauter à chaque instant.

THOMAS POULIN.

AU COIN DU FEU

POUR S'AMUSER

La Direction de l'Apôtre donnera deux prix de une piastre chacun à ceux qui enverront toutes les solutions justes des jeux d'esprit de chaque mois. Les prix seront tirés au sort et nous publierons les noms des heureux gagnants. Les réponses devront être mises sur une feuille spéciale et adressées, dans les quinze jours qui suivent la publication de chaque livraison, à M. le Directeur de L'Apôtre, 105, rue Ste-Anne, Québec, Can.

REPONSES AUX JEUX D'ESPRIT DU MOIS DE SEPTEMBRE

DEVINETTE

Foin.

CHARADE

Neuf - chat - eau — Neufchâteau.

ÉNIGMES

N° 1 — Roman.

N° 2 — Clef

RÉBUS

Donner tard c'est refuser.

Mot à mot: Do - nez - TAR - C - Re - fusée.

Près de cent abonnés ont répondu à nos jeux d'esprit de septembre. Malheureusement un très petit nombre ont pu participer au tirage de nos deux prix, parce que très peu de personnes nous ont envoyé toutes les réponses justes.

Ont été admis au tirage: Mlles M.-Anne Lemieux, M.-Reine Beaulieu et Madeleine Vaillancourt, Couvent des Sœurs de la Charité, Ste-Anne de la Pocatière; Judith Morin, Couvent des Sœurs de la Charité, Cap St-Ignace; Mme Antoine Genois, St-Raymond; Mlle M. Descarreaux, St-Basile, Portneuf; Mlle Eugénie Blondeau, St-Basile-Station, Portneuf; Mme Siméon Matte, St-Raymond; Mlle Marie-Jeanne Plante, Couvent des Sœurs de la Charité, St-Raymond; Mlle Marie-Thérèse Bergeron, St-Raymond; Rollande Moisan, St-Raymond; M. Lucien Plamondon, St-Raymond.

Le sort a favorisé: Mlles M.-Anne Lemieux et M. Descarreaux.

CONCOURS N° 53

DEVINETTE

Quelle est la famille française qui a cette devise: "Roi ne puis; Prince ne daigne, R**** suis"?

PROVERBE A CHERCHER

D'après la donnée suivante, trouver un proverbe connu: "Celui qui cherche trop à se justifier, fait croire qu'il est coupable."

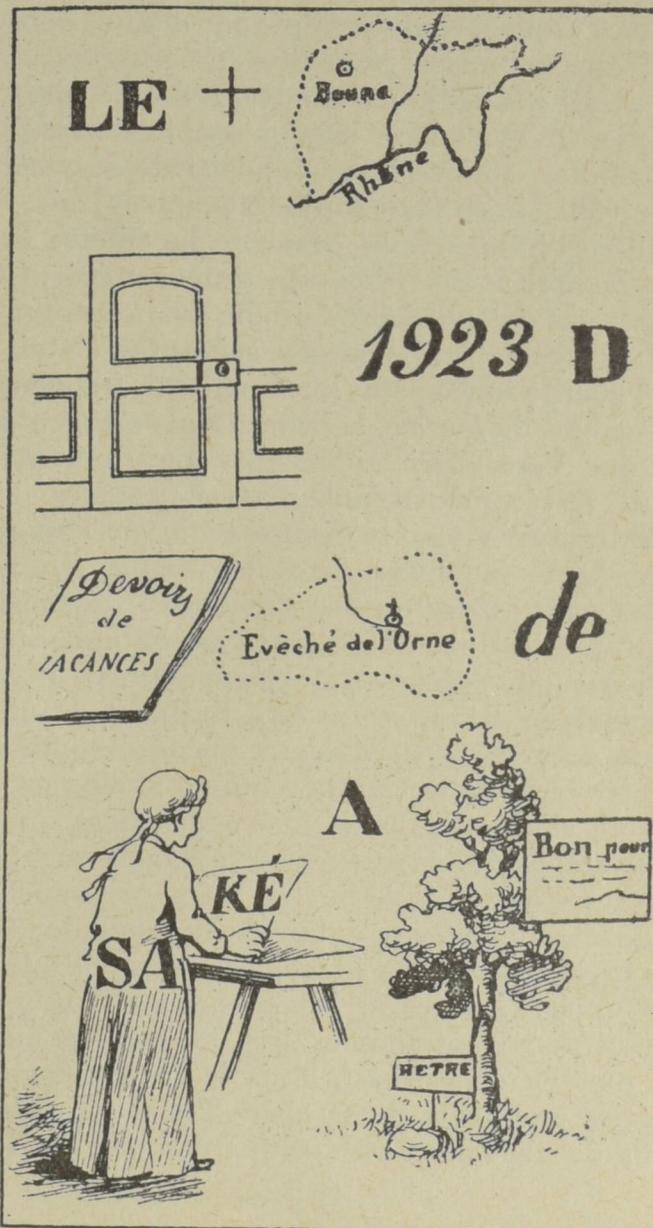
MOT DÉCROISSANT

Répandre. Un temps du même verbe. Personnage de la Bible. Pronom. Consonne.

ÉNIGME

Du haut de mon séjour, je contemple l'aurore, Je foule sous mon pied ce que le monde adore, Je n'ai qu'un ennui qui trouble mon repos, A qui jamais pourtant je ne tourne le dos.

REBUS N° 44



Quand l'âme est droite ...

PAR MAURICE RIGAUX

No 2

CHAPITRE DEUXIEME

L'ÉLAN DU CŒUR

Lolia Vera vivait depuis dix-huit ans. Elle avait à peine connu sa mère Marcia Lolia, qu'une maladie foudroyante avait enlevée toute jeune.

Tel avait été le souvenir de la femme qu'il avait aimée, qu'à l'encontre des mœurs de son temps jamais on n'avait pu décider le chevalier à se remarier. Il était resté solitaire avec sa fille. Confiée à la tendresse de sa nourrice, la petite Vera avait passé son enfance dans la retraite. Graduellement des maîtres choisis l'avaient initiée à la grammaire, à la musique, à la danse, puis à la poésie et même à la philosophie.

Nature de choix, elle déroutait ceux qui ne la connaissaient que par le dehors. Son père lui-même avait été souvent surpris des contrastes qu'elle présentait. Frivole d'allures, enjouée, prompte aux délassements, aux minuties plaisantes de son sexe, elle devenait à certains jours muette, réfléchie, presque soucieuse. On avait beau la taquiner, l'exiter au jeu, ou la câliner, sonder la profondeur de ses secrets de jeune fille, on en était toujours pour ses frais.

Était-ce l'influence du passé?— La fillette avait dix ans lorsque avaient débuté à Rome les exécutions des chrétiens ; et plusieurs fois elle avait entrevu les sanglants spectacles. L'année suivante, c'était la mort violente du poète Lucanus qui fréquentait chez Cecilius. Sa femme, la belle et douce Argentaria Polla, que Vera chérissait comme une sœur aînée, en était restée inconsolable : et ce premier deuil avait fait vive, trop vive impression sur l'âme de l'enfant. Quatre ans plus tard s'ouvrait à nouveau l'ère des guerres civiles, des suicides et des massacres : Néron, Galba, Otho, Vitellius, Sabinus, frère de Vespasien, les prétoriens, les légionnaires d'Illyrie, d'Espagne, du Rhin, mêlés aux Barbares Gaulois, Bataves et Germains, avaient encore inondé de sang cette terre de la Capitale qui en avait tant bu depuis un siècle. La jeune fille avait alors quinze ans. Ces scènes de désordres et de pillage avaient dû influencer sur l'orientation de ses idées personnelles. C'est de ce moment que dataient ses crises de rêverie : ni les leçons de ses pédagogues, ni les vibrations aimées de la cithare, ni les gracieuses danses de l'Ionie, ne pouvaient alors la tirer de l'étrange méditation où elle s'absorbait. Puis le nuage passait, chassé par une visite de sa chère Polla, un cadeau précieux du chevalier, ou quelque nouvelle distrac-

tion, — sans qu'on pût se promettre de ne point le revoir.

Plusieurs amies, plus gênantes qu'utiles, s'étaient déjà fait un devoir de lui trouver mari, car il n'était pas dans les traditions qu'une jeune fille tardât à ce point. Mais quitter son père lui faisait si gros cœur qu'elle avait toujours reculé, d'accord tacite avec lui, tout projet d'éloignement. Il avait fallu la visite à la villa de Tullius Cicero pour que la question se posât à nouveau devant elle, avec des données nouvelles.

Ce fut sa première pensée au réveil du lendemain. L'image du Pompéien flotta quelque temps devant son regard, tandis que dans son délicieux appartement du premier étage, ses femmes la coiffaient et l'habillaient. Puis elle se trouva reprise par les obligations et les distractions de la vie mondaine. On n'était encore qu'au onzième jour des kalendes de mai(1), et déjà les villas de la côte et de la campagne se repeuplaient de leurs hôtes cosmopolites. Herculaneum, cité de trente à quarante mille âmes durant la saison, était envahie par une société très mêlée, où les Grecs faisaient majorité, mais où se rencontraient beaucoup de Romains des meilleures familles. Et dès les premiers jours, les parties de pêche, les promenades en mer, les visites aux amis de Baïæ et de Puteoli, les festins champêtres sur les pentes du Gaurus ou le long des rivières, absorbaient les heures de villégiature.

Ces trois jours-là, le temps fut mauvais. La pluie ne cessa de tomber d'un ciel gris. Cecilius en profita pour recevoir chez lui les amis de famille et collègues de finance. Dans le salon, en regardant l'eau couler sur les bronzes du péristyle(2) et noyer de brumes les perspectives du jardin, on bavardait, on récitait des vers, tandis que dans la bibliothèque les hommes jouaient aux dés avec passion.

La villa du chevalier était citée comme l'une des plus hospitalières et des plus riches. Toute en longueur sur une des rues qui conduisaient à la mer, elle offrait cette originalité que chaque partie avait son ameublement-type. Les marbres avaient été réservés à l'*atrium*(3), l'ivoire au *tablinum*, les bronzes au péristyle, au salon et à la bibliothèque, l'argent à la salle à manger, les peintures aux salles de bain et au

(1) 21 avril.

(2) Colonnade rectangulaire encadrant le jardin intérieur.

(3) Vestibule de l'habitation romaine situé à l'entrée et sur lequel s'ouvraient des chambres.

triclinium d'été. Lorsque, au couchant, par les baies entr'ouvertes du *tablinum* et de la salle des festins, le regard allait d'une seule jetée depuis le seuil du vestibule jusqu'aux colonnades du dernier jardin et contemplait cette longue enfilade de sculptures, de dorures, d'œuvres d'art, d'eaux jaillissantes, de verdure empourprées par l'astre défaillant, c'était un spectacle hors de pair que les dilettantes de Rome avaient le bon goût de trouver remarquable.

Le troisième jour il y eut une éclaircie. Vera, qui ne tenait plus en place, en profita pour commander sa litière et faire au pas rapide des esclaves africains une courte promenade vers Neapolis. Lorsqu'elle revint, des visites l'attendaient qui ne la quittèrent qu'à l'heure du souper. La soirée terminée, comme avant de prendre son repos elle voulait faire sa lecture habituelle, le cadeau que lui avait offert Dipilus lui revint en souvenir. Elle ouvrit la boîte, prit le volume et s'étendit sur sa chaise longue.

C'était la première fois depuis longtemps qu'elle rouvrait le *De Officiis*. Elle lut d'abord en diagonale les premières pages de chaque Livre. Son esprit, familiarisé avec les développements littéraires, suivait facilement la marche de l'idée, en passant sur les exemples et les digressions. Peu à peu la magnificence du style et la hauteur des vues la captivèrent à nouveau.

“ La plus féconde et la plus vaste source des devoirs, celle qui maintient la société humaine et harmonise nos intérêts communs, se partage en deux branches : la justice où l'éclat de la vertu est à son maximum, et la bienfaisance, sa compagne, que l'on appelle aussi bénignité ou générosité... Comme la vie, pour emprunter l'admirable langage de Platon, ne nous a pas été donnée pour nous seuls, et que nous en devons une part à la patrie et à nos amis ; comme, au dire des stoïciens, les fruits du sol sont créés à l'usage de l'homme, et l'homme lui-même pour le soutien de ses semblables : ainsi devons-nous suivre l'indication de la nature, mettre en coopération nos avantages et, par un échange mutuel de services et de bienfaits, consacrer nos talents, nos travaux et nos facultés à resserrer les liens sociaux... ”

“ L'intérêt d'autrui ne nous touche pas facilement. Chremès, dans Terentius, est persuadé que “ rien de ce qui est humain n'est étranger à l'homme ” ; et pourtant, parce que nous sentons plus immédiatement nos propres joies et nos tristesses propres, parce que celles des autres nous apparaissent comme rejetées dans un lointain qui les rapetisse, nous jugeons différemment des unes et des autres... ”

“ De tous les moyens de soutenir sa puissance, il n'en est pas de meilleur que de se faire aimer... La terreur est une escorte peu sûre, tandis que l'amour reste fidèle et veille sans cesse près de nous... ”

“ Le seul but que nous devons tous nous proposer, c'est de concilier l'intérêt général et l'intérêt particulier. Rapporter tout à soi, c'est briser les liens de la société. D'ailleurs, si telle est la loi de la nature, que tout homme, par cela seul qu'il est homme, doive à autrui appui et protection, cette même loi exige nécessairement que l'intérêt de chacun se trouve dans l'intérêt de tous. ”

“ Enlever à quelqu'un ses biens, accroître son bien-être au détriment d'autrui, est plus contre nature que la mort, que la pauvreté, que la douleur ou tout autre mal corporel. Un pareil abus tend à la destruction de la société(1)... ”

Elle posa le rouleau sur ses genoux, et resta rêveuse.

Oui, tout cela était vrai !

Oh ! elle n'avait jamais manqué à la justice, jamais rien enlevé à personne. Elle n'était par tempérament ni dure, ni violente. Ses esclaves n'avaient à supporter que de menues impatiences, tout au plus quelques coups d'éventail ou de miroir. Mais était-ce bien là de la générosité ? Avait-elle jamais songé à cette solidarité humaine, à ce respect des intérêts d'autrui, même par le sacrifice de l'intérêt personnel ? Pensait-elle à la vie des autres ? Dans ce monde où chaque passage du soleil semblait rendre plus âpre la lutte des égoïsmes, avait-elle cherché à faire le bien, à se faire aimer ?

Son regard parcourut l'appartement, les riches tentures, les bibelots d'or et d'ivoire, la toilette de marbre orange, les bijoux dans leurs écrins, les grands bahuts de noyer marqueté d'écaïlle, où s'amoncelaient laines et soies, tuniques, robes et manteaux coûteux. C'était là son bien, légitimement possédé, acquis par le travail de son père. Fallait-il donc de ces richesses faire part aux autres, aux pauvres ? “ L'indication de la nature ” demandait-elle ce partage ? Et dans quelle mesure, jusqu'à quel point ?

Elle prolongea cette rêverie qui lui était à la fois douce et pénible. Elle revit là-bas, à Pompeia, la bibliothèque du grand orateur, elle le revit lui-même, un peu voûté sur ce déclin de sa vie, devant la table de citre, le front chauve penché sur les tablettes, écrivant d'une main ferme les pages tranquilles et fortes qu'elle venait de lire. Et l'année suivante il mourait assassiné !... Toute sa gloire, toute sa fortune, toute son intelligence sombraient dans ce néant de la mort !... La mort, elle y viendrait aussi, un jour... Ne serait-ce pas alors une consolation d'avoir pratiqué la justice et la bienfaisance ?...

Par une association naturelle, la pensée du Forum triangulaire dont Polybius lui avait vanté la beauté, fit suite à celle de Pompeia. S'il faisait beau demain matin, ce serait le cas, après la pluie, d'aller jouir de ce panorama merveilleux.

Elle se leva brusquement, appela sa vieille nourrice Drauca, lui donna ses ordres pour qu'elle la réveillât de bonne heure s'il faisait beau, et prit enfin son repos.

Lorsque, le lendemain, elle arriva en vue de Pompeia vers la troisième heure(2), les abords de la petite ville étaient en pleine animation. A l'avenue des Tombeaux elle mit les chevaux au pas et donna les rênes au vieil affranchi qui l'accompagnait. En dépassant la villa de Dipilus, elle regarda instinctivement si elle n'apercevait pas Polybius ; mais la

(1) Livre I, ch. VII ; Livre II, ch. VII ; Livre III, ch. V et VI.

(2) Huit heures un quart du matin.

maison était close, et les boutiques pleines de gens qui venaient acheter du pain.

Comme la voiture franchissait la porte d'Herculaneum, elle interpella un mendiant qui se tenait debout près de l'auberge d'Albinus :

— Quel est le chemin le plus court pour aller au Forum triangulaire ?

— Hé là, illustre dame, c'est à l'autre bout de la ville. Suivez cette rue, puis à gauche le *decumanus major* (1) et alors à droite le *cardo* jusqu'aux théâtres. Si vous allez à pied, vous pouvez enfler dans le *decumanus* la rue du grand Forum, puis au bout de la place tourner à gauche jusqu'à la maison d'Holconius ; vous verrez, il y a deux colonnes rouges et des boutiques vertes. Là, prenez à droite, vous tomberez juste sur l'entrée du Forum triangulaire.

— Merci, fit la jeune fille, voilà pour ta peine.

Elle lui lança une pièce d'argent qui roula sur le trottoir. Le mendiant qui croyait ramasser un vulgaire *stips* d'airain resta stupéfait d'une pareille largesse, et ne se douta pas qu'il la devait à Tullius Cicero.

Vera était descendue de la *rheda*.

— Les rues sont trop serrées, dit-elle à l'affranchi. Restez ici et attendez-moi. Je serai de retour dans une heure au plus.

Puis, tout heureuse d'une liberté qu'elle n'avait pas à Rome, et que lui permettaient les usages de la saison maritime, elle pénétra dans la petite ville.

Elle eut du mal à se frayer un passage dans l'étroit chemin, pavé de polygones de lave, sur les trottoirs minuscules bordés de boutiques, encombrés d'auvents et d'étalages, où les rangées d'habitations projetaient l'ombre et la fraîcheur. Encore moins de fenêtres qu'à Herculaneum ; des murs unis, en travertin ou en pierre jaunie recouverte de stuc blanc, avec ça et là au premier étage de petites ouvertures grillées ; par les portes ouvertes, de rapides plongées à travers les vestibules rayés de soleil et coupés de jets d'eau, des visions lumineuses de mosaïques luisantes, de peintures vives, de serviteurs empressés...

Au *decumanus* elle passa d'un trottoir à l'autre en s'aidant des grosses pierres ovales destinées aux piétons, et franchit l'entrée du grand Forum. (2) Un moment, elle s'arrêta, stupéfaite. Gravement atteint, neuf ans auparavant, par le tremblement de terre, le Forum, comme presque tous les monuments de la ville, était en pleine restauration. Du temple de Jupiter à demi détruit on avait étayé avec de fortes poutres les parties de l'entablement restées debout, et l'on achevait à peine de reconstruire le portique aux deux étages de colonnes.

Elle dépassa l'arc de triomphe, ébranlé lui aussi, et traversa en diagonale la place où seules les statues des notabilités pompéiennes avaient été relevées.

(1) Le *decumanus* et le *cardo* étaient les deux grandes artères des villes anciennes, de l'ouest à l'est, et du nord au sud.

(2) Les villes romaines avaient une place publique appelée "Forum", richement ornée de monuments et de statues. Pompéi avait la sienne, et, de plus, une place étroite au sud, le Forum triangulaire.

Quelques minutes à peine, et elle se trouvait en face de la maison que lui avait signalée le mendiant. A l'angle d'un cippe de pierre grise, d'où l'eau s'écoulait par une tête de Méduse, huit gracieuses colonnes, peintes en ocre clair, masquaient une large baie ouverte dans le mur du fond : c'était l'entrée de la place triangulaire. Une svelte colonnade en dessinait les trois côtés. Le front sud, dégagé de tout obstacle, se détachait sur le lointain des monts Lactarii, à travers les débris du temple de Minerve, renversé, lui aussi, de fond en comble.

Le premier regard de Vera fut pour les restes mutilés du sanctuaire. Sur la terrasse en éperon qui dominait, comme un promontoire, la plaine et le golfe, les premiers Pompéiens avaient bâti, en pierre du Sarnus, un temple de style grec très pur. Les colonnes de la façade étaient encore debout sur la plate-forme. Elles supportaient un reste de fronton ; mais rien ne témoignait qu'on eût l'intention de restaurer l'édifice. Au centre de ce terrain réservé, dans ce décor mystique où les étages sombres des pins parasols contrastaient avec les blancheurs des galeries ; où loin du bruit du dehors, le visage battu par la brise marine, on aurait pu, les yeux à demi clos, se croire transporté sur quelque montagne solitaire, les reliques oubliées du vieux monument donnaient au visiteur attristé l'impression d'une irréparable dévastation...

Elle avança, — chacun de ses pas élargissait l'horizon — et vint s'accouder sur la rampe qui faisait face au midi. Vraiment c'était un admirable panorama ! A une vingtaine de mètres en contre-bas, le Sarnus aux eaux rapides en formait le premier plan ; les monts bleuâtres en étaient le mur d'appui ; entre deux la campagne, vallées et pentes verdoyantes qui s'enfuyaient à gauche vers Nuceria, Acerra et Nola, pour rejoindre enfin les montagnes du Samnium. En s'inclinant, l'on pouvait apercevoir, vers les marais, les lignes de l'aqueduc pompéien, embrumées par le soleil. En face, depuis le port de la ville à l'embouchure de la rivière jusqu'au lointain, se déroulait la côte, avec ses stations de sources minérales ou de plaisance, Stabiæ, Vicus Æquanus, Surrentum. Au fond, semblant ne faire qu'un avec la masse rocheuse de l'île de Capræ, le cap de Minerve s'allongeait en s'aplatissant, pareil au museau d'un poisson. Les bons yeux pouvaient discerner à son sommet, comme une tache blanchâtre, l'Athenæum, le sanctuaire où les marins, au retour de leurs croisières, montaient offrir l'encens de leur gratitude.

Vers l'ouest les flots de la mer s'étendaient à perte de vue, zébrés de rayures vertes et bleues où les demi-teintes et les reflets se multipliaient au soleil. Lorsqu'on se penchait un peu, en tournant le dos au Sarnus, on avait la vue complète du golfe, de cet admirable Crater, comme on l'appelait, coupe grecque aux contours délicats où la nature avait versé à pleins bords le vin de la mer Tyrrhénienne. Alors c'était tout près la cascade de maisons blanches, aux terrasses embrasées, aux tentes de lin ou de pourpre, qui se précipitaient d'étage en étage, jusqu'au bord des eaux ; puis les salines resplendissantes ; puis de

nouveau la côte en demi-cercle, Oplontis, Retina, Herculaneum, dominées par les verdure et les pampres du mont Vesuvius ; Neapolis au loin ; et sur les confins de l'horizon, le Posilypus et les hauteurs de Misenum...

A l'angle du temple, un banc de pierre au dossier semi-circulaire, surmonté d'un cadran solaire, offrait aux visiteurs le repos propice à la contemplation. La jeune fille vint s'y asseoir. A ce point extrême de la petite ville, à l'heure matinale où les affaires et les visites retenaient au dehors la foule des flâneurs, loin du tumulte auquel les grands portiques semblaient opposer une ultime barrière, une paix profonde s'exhalait des ruines. Durant plusieurs siècles cette place avait vu se succéder Grecs, Samnites, Osques et Romains... Ce sanctuaire délabré, qui avait reçu les vœux de dix à douze générations, on eût dit qu'il avait enfin cédé sous le nombre ! En face des degrés ce tombeau, qui contenait sans doute les ossements des fondateurs de la cité, n'était-ce pas le point de départ de l'avenue de mort que continuait la route d'Herculaneum avec ses deux rangs de sépulcres ? — Contraste étrange, que partout l'on retrouvait, entre les villes folles de plaisir et les ossuaires dont elles s'entouraient, comme si la vue d'un trépas toujours imprévu et voleur dût stimuler la joie de vivre...

La joie de vivre ! Était-ce bien vrai qu'il fût si bon de vivre ? La peur du lendemain ne suffisait-elle pas à empoisonner le bonheur du présent ! Lucanus, le poète aimé, n'avait-il pas eu l'ordre de mort à l'apogée de son talent ? La richesse n'était-elle pas un appât pour celui que le suprême pouvoir rendait arbitre des destinées ? Le flot de sang qu'elle avait vu couler les années précédentes, avait laissé dans sa mémoire une trace qu'elle ne pouvait effacer. Ne disait-on pas dans les salons que Titus, associé à l'Empire, cherchait surtout à se faire craindre, qu'il venait de prendre, à la place des chevaliers, le commandement de la garde prétorienne et que par les soldats ou ses affidés il se faisait demander la tête de ceux qui lui étaient suspects ? Et il était si facile d'être suspect !

La mort n'était-elle pas encore préférable aux humiliations possibles ? Elle se rappelait, comme si c'était hier, avoir vu un soir son père rentrer dans son palais de Rome, les traits convulsés, la toge froissée, pourpre de colère : Icelus, l'affranchi de Galba, l'esclave à peine sorti des fers, avait reçu de l'Empereur l'anneau d'or et signait : " Martinus le chevalier ! " Elle avait alors partagé la honte paternelle, elle avait souffert de cette déchéance qui rejaillissait sur l'Ordre entier ; son amour-propre avait senti, comme la pointe d'un stylet, le coup porté à l'aristocratie romaine. Et ce coup, tant que les Princes le voudraient, pouvait se renouveler et s'aggraver !

Il eût fait bon vivre autrefois, à l'âge d'or de la République, alors qu'une saine légalité modérait les convoitises et que les mœurs étaient austères. Mais à présent... Il fallait vivre comme la foule, oublieuse du néant final, en accumulant heure par heure le plus

de volupté possible, sans se mettre en peine d'analyser la valeur de cette joie... Ou bien...

Et la phrase de Tullius Cicero s'alignait devant son regard :

" L'intérêt d'autrui ne nous touche pas facilement... Parce que nous sentons plus immédiatement nos propres joies et nos tristesses propres, parce que celles des autres nous apparaissent comme rejetées dans un lointain qui les rapetisse, nous jugeons différemment des unes et des autres... De tous les moyens de soutenir sa puissance, il n'en est pas de meilleur que de se faire aimer."

Oui, sans doute ! Mais cela, c'était rompre avec son milieu, c'était au lieu des senteurs de roses l'âcre parfum d'un devoir exigeant. Parfum librement choisi, sans doute, et dont le libre choix exaltait la divine valeur ; mais que les envahissements du monde risquaient de frelater, que les balancements de la volonté risquaient d'évaporer. Devait-elle essayer, devait-elle en respirer les premières bouffées ?

Elle hésitait, comme la veille. N'y avait-il pas en elle tout un passé d'atavisme, d'éducation, dans lequel l'insatiable égoïsme enracinait ses droits ! Lorsqu'il fallait conclure, ne sentait-elle pas un frémissement stupide de tout son être, une réaction brusque, imbécile, de son amour-propre menacé ; et la sentence qu'elle aurait loyalement portée, s'il se fût agi d'une autre, n'éprouvait-elle pas comme une angoisse, à l'idée de la prononcer contre elle-même ?...

Elle se fût encore attardée dans cette constatation de faiblesse où la ramenait souvent la droiture de son âme, qui la navrait sur le moment, mais où elle trouvait ensuite la sécurité de sa vie mondaine, lorsque deux femmes, sans la voir, passèrent si près d'elle que leurs vêtements frôlèrent ses pieds.

C'étaient certainement deux femmes de la ville et d'un rang fort modeste, à en juger par leur anneau de fer et la natte ramenée sur le milieu de la tête. Elles les suivit du regard : l'une était fort jeune, presque une enfant, l'autre semblait avoir une quarantaine d'années ; mère et fille sans doute. Elles venaient de s'asseoir sur les degrés du temple : Vera se pencha discrètement à gauche pour entrevoir leurs visages. A distance ils n'offraient rien de particulier ; l'attitude seule semblait douloureuse, ployée, figée dans une immobilité significative : le silence des pauvres qui ont épuisé toutes les combinaisons.

Le cœur de la jeune fille se mit à battre plus vite. Comme un éclair subitement jailli du nuage obscur de ses réflexions, l'intuition qu'il y avait là une misère à consoler illumina son intelligence. Au lieu qu'elle se perdit dans un enlacement d'hésitation et de prétextes, l'acte, l'acte libérateur s'offrait à elle, comme un présent de la Divinité. L'essai, jusqu'alors entrevu pour plus tard, se présentait sur-le-champ.

Elle se leva, et regarda autour d'elle. Quelques promeneurs, que son geste rapide avait surpris, venaient de porter les yeux sur elle. Un flot de sang empourpra son visage. Contre l'élan du cœur le

respect humain menait la charge, avec une légion de doutes et d'arguments. A quoi bon?... Et puis après?... Si on la reconnaissait!... Si Polybius l'apprenait!... Une personne de son rang!... Et pour qui? Quelles étaient ces malheureuses?...

Machinalement elle leva les yeux sur le cadran solaire. La ligne d'ombre allait vers la quatrième heure, au delà du milieu de l'espace horaire : pour retrouver l'affranchi à l'heure dite, il était temps de partir.

Debout elle apercevait mieux maintenant les deux femmes. Tout en feignant de rajuster les plis de sa robe, elle fixa sur elles un regard d'enquête : de grosses larmes coulaient sur les joues de la plus âgée, l'enfant avait passé son bras dans celui de sa mère et, les mains jointes aux siennes, cachait le front dans son sein. Alors elle eut peur du remords qui l'accompagnerait sur la route. "Bah! pensa-t-elle, je ne risque rien à faire l'essai. Puisque je veux être bonne, autant commencer tout de suite!..."

D'un pas qui s'affermissait à mesure, se dirigeant vers le temple, elle s'arrêta brusquement devant les inconnues.

— Vous pleurez, je crois?

Avec de grands yeux, elles la regardèrent en silence.

— Vous souffrez beaucoup sans doute. Puis-je savoir la cause de votre chagrin? Ne craignez rien, je ne suis pas de Pompeia, mais d'Herculaneum. Votre douleur me touche, je la sens comme si elle était mienne, puis-je vous donner en quelque chose appui et protection?

Sans qu'elle y songeât, les pensées de Tullius Cicero lui venaient aux lèvres. Elle s'assit sur les degrés, à côté de la Pompéienne :

— Comment vous appelez-vous?

— Paula Galla.

— Cette jeune fille est votre enfant?

— Oui, c'est ma fille Syra.

— Vous êtes de la ville, n'est-ce pas?

— Oui, depuis deux ans.

— Dites-moi pourquoi vous êtes aussi triste, voulez-vous?

— Nous avons un petit commerce qui n'a pas réussi. Nous avons lutté tant que nous avons pu, mais c'est fini. Demain on vendra tout notre avoir pour solder les dettes. Nous venons de faire une dernière démarche auprès de notre principal créancier, mais il ne veut rien entendre et exige le paiement immédiat. Nous sommes venues ici, je ne sais pourquoi, pour avoir un peu de paix et de solitude.

— Minerve sans doute, si longtemps honorée ici, vous a inspirées et m'a mise sur votre route. A combien s'élèvent vos dettes?

— Nous devons de petites sommes au boulanger et au marchand de lait. Mais notre gros créancier est un parfumeur du quartier du Vesuvius, auquel nous avons acheté notre fonds de commerce ; comme nous n'avons pas pu tout payer d'un coup, il nous permettait d'amortir un peu chaque mois, mais avec un intérêt de 3% par mois pour ce qui n'était pas encore payé : capital et intérêts, cela fait encore mille sesterces environ.

— Ce n'est rien, je m'en charge!

Paula Galla, stupéfaite, regardait cette jeune femme pour laquelle mille sesterces n'étaient rien.

— Oh! murmura-t-elle, en joignant les mains, comme vous êtes bonne!

— Vous n'êtes certainement ni Romaines, ni Grecques, interrompit Vera. Je vois cela à vos traits et à votre teint. De quel pays êtes-vous originaires?

— De la Galatie.

— Je le pensais ; j'ai eu des esclaves de cette province. Mais comment se fait-il que vous soyez venues à Pompeia?

La femme resta silencieuse. A cette brusque question, elle avait baissé la tête. Sa compagne leva vers la jeune fille deux beaux yeux bleus, pleins de candeur :

— Vous excuserez ma mère, noble dame. Votre question lui rappelle de tristes jours, trop proches et trop douloureux pour qu'il soit facile d'en parler.

— C'est moi qu'il faut excuser. Je ne croyais pas vous faire de peine.

Oubliant pour de bon qu'elle était la fille d'un chevalier, et du plus influent peut-être qui fût à Rome, Vera avait saisi la main de la Galate. A ce doux contact, celle-ci regarda de nouveau la jeune Romaine, et sourit.

— Non, dit-elle, vous ne me faites pas de peine. Certes, vous nous rendez en ce moment un trop grand service, et vous y mettez trop de bonté pour que j'hésite à vous satisfaire. Votre générosité sera garante de votre discrétion. C'est un peu l'histoire de notre vie que je vous raconterai. Hélas! c'est nécessaire si vous voulez comprendre pourquoi nous sommes ici.

Mon mari et moi nous étions propriétaires tout près de Tavium, nous avons trois enfants, deux fils et une petite fille. Sans être très riches, nous vivions fort à l'aise grâce au produit des récoltes et au bétail que nous élevions dans nos pâturages. Un moment vint où le gouverneur de la province fut changé : le nouveau procureur, Publius Afrenus, était originaire de cette ville-ci. Pendant quelques années tout alla comme auparavant. On disait bien qu'il fallait se méfier, que Afrenus était un chevalier, que dans son entourage il y avait des émissaires des Sociétés romaines, en quête de bonnes affaires. Mais le procureur devait chaque année rendre ses comptes, et ne se souciait sans doute pas d'être accusé de gains illicites. Un jour la guerre reprit entre les légions d'Orient et le roi d'Arménie. Le général en chef, Corbulo, traversa notre pays à la tête de ses troupes. Les publicains avaient affirmé l'entretien de l'armée pendant toute la campagne : ils requisitionnèrent partout logements, vivres et fournitures. Pour éviter d'être mise au pillage, Tavium leur acheta le droit de ne pas loger les troupes : la somme à verser fut considérable, et chacun dut y pourvoir pour sa part. Ce fut le début de nos misères.

Dans les dernières années de l'Empereur Néron, la horde des financiers prit de plus en plus d'influence sur l'esprit d'Afrenus. Chargés de la levée des impôts indirects sur les pâtures et les octrois, ils y procédaient avec brutalité. Bientôt, ils suggèrent au

gouverneur des entreprises de routes à travers la Galatie et l'Arménie. A Rome ces travaux étaient sans doute bien vus, car Afrenus les commença sans retard. Un de ses amis, récemment arrivé d'Italie, fut nommé par lui légat libre, et chargé de reconnaître les lieux en vue du tracé des routes.

Elle s'arrêta un instant ; l'émotion faisait trembler sa voix.

— Cet homme a été la vraie cause de notre ruine, et je ne puis évoquer son souvenir sans être émue tout aussitôt. Escorté d'une troupe de cavaliers, il parcourut l'ouest de la province, exigeant des prestations en nature et en argent, des festins, des vêtements, des indemnités de séjour. Toutes les villes furent rançonnées l'une après l'autre.

— Et le gouverneur, interrompit Vera indignée, il laissait faire tout cela ?

— Oui. Il touchait sans doute une part du butin. Mais cela n'est rien encore. Le légat libre repartit pour Rome. C'était, je m'en souviens, au début de 819 : il laissait sur place des sous-ordres avec lesquels il resta en relation constante, dirigeant de loin les opérations de l'impôt. Après la mort de l'Empereur Néron, les troubles de Rome eurent leur répercussion dans la province. Les chevaliers virent là une excellente occasion de pressurer villes et campagnes. De gré ou de force, ils obtinrent d'Afrenus la levée de l'impôt foncier, payèrent immédiatement la somme fixée par l'État, et se mirent en devoir de la recouvrer sur l'habitant. Certaines villes, pour éviter une ruine complète, offrirent dès l'abord de payer aux décimateurs le double ou le triple de ce à quoi elles étaient taxées. Mais Tavium avait été trop rançonnée déjà pour se libérer de la sorte. Elle dut subir tous leurs caprices. Non seulement il fallut payer l'impôt, mais aussi tous les frais qu'il leur plaisait d'y ajouter : droits pour la visite et l'examen, pour le change, pour la cire, indemnités pour la paille de blé laissée sur place, avec tous les frais de perception, logement des commis et greffiers, traitement des chefs, et le reste.

Ce n'est pas tout. — Je suis bien longue ! Excusez-moi, mais il faut tout vous dire, n'est-ce pas ? — Ah ! ces hommes de proie et leur directeur de Rome, leur chef insatiable, s'entendaient à ruiner les gens !

Les règlements prescrivaient de laisser le blé sur l'aire tant que l'impôt n'était pas perçu. Ils firent exprès de tarder à venir. Quand ils se présentèrent, ils trouvèrent que le grain n'avait pas bonne apparence, et ils exigèrent une expertise. Les experts, nommés par le gouverneur, c'est-à-dire par eux, déclarèrent, malgré nos réclamations, que le blé commençait à se gâter. Nous fûmes alors mis en demeure de payer l'équivalent en argent. Vous pensez bien que nous avions peu de capitaux. Mon fils aîné avait vingt et un ans. Intelligent, artiste, il s'était senti dès son enfance du goût pour la glyptique, et en achevait l'étude chez un graveur de la ville. Il avait sculpté pour nous quelques jolis camées : on nous les prit de force pour les vendre à l'encan.

Vera ne pouvait en croire ses oreilles.

— Et il n'y avait pas moyen d'obtenir justice ?

— Oh ! non, Afrenus était d'accord avec eux. D'ailleurs il était à ce moment-là à l'autre bout de la province. Quant au Prince, nous aurions essayé si on avait eu chance de l'aborder, et il nous eût donné raison. Mais les chevaliers profitaient du désarroi de Rome.

— Les chevaliers, murmura la jeune fille ; vous les appelez ainsi, mais vous devez faire erreur. Un chevalier n'est pas capable de pareil abus !

— Eux ! Ah ! noble dame, on voit bien que vous ne les connaissez pas. Ils étaient deux à Tavium, avec leur anneau d'or, et leur augusticlave ; (1) nous avons eu le temps de les regarder. Mais ce n'étaient que des instruments : ils agissaient, je vous le dis, pour le troisième, celui de Rome ; ils le disaient assez haut. D'ailleurs tous les ordres étaient scellés de son cachet : un aigle et un serpent dressés l'un contre l'autre. Quand ils nous eurent dépouillés de nos meubles, il restait encore une somme à payer. Ils nous obligèrent alors à leur signer un billet avec intérêts quartenaires. (2) Évidemment dès la première échéance il nous fut impossible de payer. Alors savez-vous ce qu'ils firent ? Eh bien, mon fils aîné fut arrêté par ordre des chevaliers et vendu, oui vendu sur la place publique, avec beaucoup d'autres, à des agents qui recrutaient des ouvriers pour les mines.

De nouveau elle s'arrêta, suffoquée par l'émotion. Saisie par l'excès de cette injustice, Vera se taisait. Enfin elle acheva.

— Mon fils partit pour les mines : il y devait passer une année entière, dans des conditions atroces. Restés seuls, mon mari tomba gravement malade : dans ma pénurie de toutes choses il me fut impossible de le bien soigner ; il mourut peu après. J'avais un second fils de dix-sept ans. Je puis dire qu'il se tua au travail pour sa sœur qui n'avait encore que douze ans et pour moi ; la maladie le prit ; il cracha le sang avec abondance : à l'automne de cette triste année il mourut à son tour. A demi folle de désespoir, je pris une résolution extrême : le gouverneur était à lors à Ancyra. Je m'y rendis avec ma fille. Après bien des difficultés j'obtins une audience de sa femme. Je lui racontai tout. Je lui proposai, si elle voulait me faire rendre mon fils aîné, de prendre place tous les trois parmi ses serviteurs : déchéance terrible pour nous, mais unique moyen de salut. Elle accepta. Sur sa demande, son mari exigea que mon Caesius me fût rendu.

L'année suivante, le nouvel Empereur nomma un seul gouverneur pour la Cappadoce et la Galatie. Afrenus quitta l'Orient et revint avec tous les siens à Pompeia, son pays d'origine. Deux mois après, il y mourait subitement. Nous fûmes à cette occasion affranchis tous les trois par sa veuve qui nous donna quelque argent pour établir notre commerce. Ma fille et moi nous louâmes une boutique pour y vendre des parfums. Mon fils mit à profit son talent de gra-

(1) Vêtement bordé d'une étroite bande de pourpre.

(2) Quatre pour cent par mois, 48% par an. Le taux légal était de 12% l'an.

veur, et se monta chez nous un petit atelier. Mais dans la ville on ne nous connaissait pas ; nous étions étrangers, on le voyait bien à notre langage ; on répandit sur nous dans tout le quartier des bruits malveillants. La clientèle ne vint pas, ou guère. Pour se procurer les pierres précieuses nécessaires à son travail, mon fils avait dépensé la plus grosse part de nos ressources. Nous avons bien quelques amis dévoués qui nous aidèrent de leur mieux. Mais eux-mêmes étaient pauvres, et leur secours précaire. Nous allions succomber quand nous vous avons rencontrée. Grâce à vous nos dettes seront payées.

La jeune fille restait songeuse. Elle murmura :

— Oh ! il m'est bien agréable de vous rendre ce service ! Quand avez-vous besoin de l'argent ?

— Nos meubles sont déjà saisis et la vente doit avoir lieu demain, au Marché du Forum, à la huitième heure. (1)

— Je suis obligée de retourner maintenant à Herculanum. Mais je serai là demain pour la vente. Comptez sur moi : vous me retrouverez au Forum, devant le Marché, à l'heure dite.

Elles s'étaient levées toutes trois. Mais au lieu de partir Vera restait immobile. Ce qu'elle venait d'entendre dire des chevaliers la révoltait au plus haut point. Cette rage de l'intérêt privé au prix des droits et des vies, cet écrasement des faibles par la cupidité astucieuse et violente, avaient excité en elle une sourde colère. Ces femmes à coup sûr ne lui mentaient pas. Elle pouvait, elle devait savoir de son père ce que pensait l'Ordre de pareils excès. Pour cela il lui fallait des noms, un au moins, celui du légat libre, instigateur de toutes ces injustices. Mais n'allait-elle pas gêner ses nouvelles amies en le leur demandant ?

Elle hésita un moment. Puis l'impulsivité de sa nature, stimulée par l'intense désir qu'elle avait de savoir, passa outre.

— En retour de ma promesse, dit-elle, je voudrais de vous une marque de confiance. Comment s'appelait le légat libre de Galatie ?

A son tour Paula Galla hésita. Mais l'allure franche de la jeune fille la tranquillisa.

— Je veux bien vous le dire, à condition que nul ne saura que vous le tenez de moi.

— C'est entendu.

— Eh bien, il s'appelait Verus Cecilius.

La pauvre enfant pâlit. Un frisson dont elle ne fut pas maîtresse lui secoua la poitrine. Elle sentit son cœur battre follement, comme s'il enfonçait à coups de marteau la douloureuse révélation dans son être épouvanté. En même temps, derrière le voile qui venait de couvrir son regard, tout lui sembla disparaître... Elle allait céder à cet effondrement de ses puissances d'agir, lorsque, brusquement, elle entrevit l'absolue nécessité de sauvegarder devant ces étrangères la réputation paternelle. En un moment, comme le cri de désespoir d'un chef, le respect filial ralliait les énergies défaillantes ; et les mains sur le cœur pour en réduire la révolte, elle faisait un effort surhumain qui la rendait à elle-même.

(1) Deux heures et demi environ.

Interloquées par cette pâleur subite et l'atonie de ce regard, les deux Galates n'osaient parler.

Alors, pour cacher son secret, elle se contraignit à sourire.

— Vous m'excuserez, leur dit-elle d'une voix blanche, je ne suis pas habituée à rester ainsi au soleil. C'est un malaise qui va se dissiper rapidement. Allons, au revoir.

Avant qu'elle ait pu l'empêcher, Paula lui avait pris la main et la portait à ses lèvres.

Toujours souriante, elle se dégagea et partit.

Comment se retrouva-t-elle à la porte où le char l'attendait ? Par où était-elle passée ? Elle n'eût pu le dire, si violente était la tempête qui assaillait son âme. Sans un mot elle donna les rênes à l'affranchi. Les idées se heurtaient en elle comme des vagues furieuses. Il lui devenait impossible de se rappeler les termes de cette fatale conversation. Le même étaiu lui serrait, à les broyer, le cœur et les tempes.

Lorsque la voiture approcha d'Herculanum, elle fit un nouvel effort et se composa une attitude fatiguée.

Le chevalier, dès qu'il la vit entrer, en fut effrayé.

— Es-tu malade, mon enfant ? Comme tu es pâle !

— Ce n'est rien, père, un début d'insolation, je crois. Ce Forum triangulaire de Pompeia est bien beau, mais trop ensoleillé. Il était temps pour moi de rentrer. Je vais m'étendre sur mon lit, et dans quelques heures il n'y paraîtra plus.

— Ne veux-tu rien prendre ? Un peu d'hydromel ou de tilleul ?

— Merci, père. Plus tard je ne dis pas, mais maintenant je n'ai besoin que de repos.

Elle eut la force de sourire encore, se laissa embrasser par le chevalier, et gagna ses appartements.

La vieille nourrice, qui guettait son retour, l'avait suivie tout anxieuse. Vera ne la laissa pas entrer.

— Laisse-moi, nourrice. Je suis trop fatiguée, je veux être seule.

Alors, quand elle eut bien fermé la porte et qu'elle se vit seule, elle ne résista plus. Elle tomba sur les genoux au pied du lit, et, la tête cachée dans les coussins de soie blanche, elle pleura.

C'était son premier contact personnel avec la douleur ; contact brutal, d'autant plus qu'il était moins attendu. Longtemps elle demeura ainsi, à genoux, sans penser à rien, en proie à la réaction nerveuse qui suit les grands chocs. Puis, peu à peu, la violence de ce chagrin s'apaisa ; sur la sensibilité déchargée le besoin de réfléchir prit le dessus. Elle se leva et s'étendit sur un fauteuil.

Sa première pensée fut de lutter contre la réalité. Non, son père n'avait pu faire pareilles choses ! Lui qui avait le cœur si bon, qui veillait sur elle avec une tendresse si parfaite, Il n'était pas capable de telles injustices. Il devait y avoir erreur, erreur facile à relever, à détruire !

Hélas, aussitôt les arguments se pressèrent qui condamnaient le chevalier. A l'époque fixée par les Galates, Verus Cecilius était parti pour l'Asie. Elle n'avait alors que dix ans, mais de cette première séparation elle se rappelait l'amertume et les larmes. Il

était en effet resté deux ans absent, lui écrivant régulièrement, et c'est bien de cette époque que datait le grand luxe de la maison paternelle, l'installation dans la riche demeure du *Vicus Novus*, le début de la notoriété du chevalier. Fallait-il donc l'attribuer aux manœuvres de Galatie ?

D'ailleurs, quel intérêt ces femmes auraient-elles eu à la tromper, ne la connaissant pas, au moment même où elle venait de leur rendre service ? Se tromper sur le nom, elles ne l'avaient pu : trop souvent elles l'avaient entendu invoquer et prononcé elles-mêmes, là-bas. Elle en avait trop souffert pour avoir pu l'oublier ou le défigurer. Non, tout se réunissait pour accabler son père : et pour le défendre il n'y avait, elle le sentait bien, que son affection filiale, cette vénération profonde qui le lui faisait respecter et aimer à l'égal d'un Dieu. S'il était coupable, alors la plupart des Romains devaient l'être !

Était-ce bien possible ? La brillante société qu'elle fréquentait à Rome, qui affluait à Neapolis, comptait-elle donc tant d'insatiables ? Et ce luxe chatoyant recouvrait-il habituellement la marque terrible, la marque accusatrice du pillage et de la cruauté ? . . .

Il n'est pas rare que l'on soit témoin habituel de faits dont la signification vraie reste incomprise, jusqu'au jour où l'éclair se produit qui fait apercevoir d'un coup dans le passé, comme des détails dans la nuit, les réalités ignorées.

Certes Vera n'était pas arrivée à l'heure présente sans rien connaître des déficits et des vices du monde païen.

Depuis qu'elle était en âge d'observer, le sens des proscriptions impériales, des suicides commandés, des luttes civiles, des confiscations retentissantes, ne lui avait pas échappé. Bien que dans les conversations avec les visiteurs son père prit soin d'écarter les sujets scabreux, de faire dévier les chroniques scandaleuses, plus d'une fois cependant elle avait eu révélation de turpitudes individuelles ou familiales. Malgré son éloignement des fêtes aristocratiques, malgré la retenue que les usages, le bon ton imposaient aux jeunes filles de son âge, les faits ambiants parlaient trop haut, les épigrammes des poètes frappaient trop fort pour qu'elle restât naïve. En réalité, elle s'était formée seule. Par une décision rare appuyée sur les principes stoïciens, et par suite de ses habitudes de droiture avec elle-même, elle avait soigneusement chassé les souvenirs dangereux du champ de sa pensée. En son for intérieur, dédaignant également les compétitions brutales d'intérêts et les satisfactions bestiales des sens, elle s'était consolée de ces visions du mal par l'idée qu'il trouvait son excuse dans le malheur des temps, et que circonscrit à une époque de déséquilibre, il ne l'était pas moins à une minorité de coupables.

Pauvre enfant ! La réalité commençait à se dévoiler : de la faute paternelle elle avait le pressentiment qu'il lui faudrait conclure à la généralité du désordre, et cette perspective l'atterrairait . . .

Ses yeux tombèrent sur le manuscrit du *De Officiis*, resté sur la table depuis la veille. Une sourde colère lui vint au cœur : n'était-il pas cause de son deuil ?

Elle n'aurait pas connu la triste vérité si elle n'avait appliqué aux deux femmes de Pompeia les principes du philosophe. Quel stupide destin ! Était-ce ainsi que les dieux recompensaient la vertu ? A son élan de bienfaisance ils répondaient par le coup le plus dur, en plein cœur ! Belle réponse, en vérité, et bien faite pour excuser l'égoïsme contemporain !

D'un geste irréfléchi, elle saisit le volume et le jeta sur le sol. Mais aussitôt, honteuse de son enfantillage, elle le ramassa et machinalement le déroula. Elle qui avait si avidement scruté les arcanes de la philosophie platonicienne et stoïcienne, commençait à douter de l'utilité de la doctrine. Quels crimes ces Maîtres de la pensée avaient-ils fait éviter aux hommes ? Si du haut de l'échelle humaine, du sénateur au dernier des citoyens, le flot de sang et de boue roulait sans discontinuer, à quoi bon ces belles thèses et ces subtils arguments ?

Elle relisait le passage de Tullius Cicero :

“ Comme la vie, pour emprunter l'admirable langage de Platon, ne nous a pas été donnée pour nous seuls et que nous en devons une part à la patrie et à nos amis ; comme, au dire des stoïciens, les fruits du sol sont créés à l'usage de l'homme et l'homme lui-même pour le soutien de ses semblables ; ainsi devons-nous suivre l'indication de la nature, mettre en coopération nos avantages, et, par un échange mutuel de services et de bienfaits, consacrer nos talents, nos travaux et nos facultés à resserrer les liens sociaux . . . ”

Elle branla la tête : à quelques heures de distance ces conceptions théoriques lui semblaient avoir singulièrement perdu de leur valeur. Cette solidarité naturelle entre les hommes, cette préoccupation du devoir social, où donc les trouver en pratique, si l'homme aimé entre tous, celui qu'elle avait toujours couronné de droiture et de probité, n'en tenait pas compte dans sa vie ?

Avec de la cire rouge, elle fit une marque à ces passages, et remit le rouleau sur la table.

Que faire ? Quelle résolution prendre ? . . .

Oh ! avant même d'approfondir la question, elle dévinait la réponse. Tout intime, et sensible aux froissements des pensées comme une lyre bien construite, la conscience était là. Dans le grand silence, tout bas, ainsi qu'une mère qui craindrait de contrister son enfant, la conscience murmurait un mot secret dont n'usaient pas les philosophes, un mot pénible à l'orgueil naturel : réparation . . .

Ah ! comme Vera la sentait bien, cette dualité plus forte que les affirmations stoïciennes, cette lutte permanente entre le devoir et la nature ! Et qu'il lui était dur d'être logique avec elle-même ! Ce qu'elle avait promis à ces femmes, le secours qu'elle devait leur porter le lendemain, comme il changeait d'aspect. A vrai dire il n'était plus question d'assistance gratuite, de bienfait bénévole : du fait des injustices paternelles, le don n'était-il pas changé en restitution initiale, le beau geste affectueux en démarche humiliante ? Oh ! l'affreuse pensée ! Et comme la décision lui semblait amère !

Pourtant, il le fallait ! L'honneur familial pouvait se racheter ainsi, pour une part minime, puisque le

hasard ne mettait sur sa route qu'une victime. C'était la seule réparation possible : il lui faudrait s'y porter avec grand cœur, avec l'élan d'une générosité prête à tout faire... si les dieux le voulaient.

Et vers les dieux de l'Olympe sa pensée loyale monta, suppliante et résignée...

Oh ! quelle différence avec la veille ! Quel changement dans sa vie ! Comme cette horrible révélation allait transformer ses actes de tous les jours !

Elle inclina le front, et de nouveau elle pleura.

Pleure, pauvre petite !

Une invisible main règle ta vie.

Qui donc à Rome s'est jamais vanté d'infléchir à sa guise la courbe de son destin ?

(à suivre)

Reposez-vous dans l'amour de Jésus, laissez tomber beaucoup de choses autour de vous, comme autant de feuilles fanées, et contentez-vous de montrer votre âme aux regards de Jésus qui vous voit et vous bénit.

Mgr D'OUTREMONT.

NOTRE NUMÉRO DE SEPTEMBRE

Par suite de l'arrivée inattendue d'une nombreuse liste de nouveaux abonnés, notre tirage de septembre, qui était pourtant de 10,800 copies, est complètement épuisé. Ceux de nos abonnés qui auraient reçu deux numéros de l'APÔTRE de septembre, ou dont l'abonnement arrive à terme et qui n'ont pas l'intention de se réabonner, nous rendraient un réel service en nous retournant la livraison de septembre, (vol. 5, No 1 de l'Apôtre). Nous pourrions alors l'envoyer à un certain nombre d'anciens abonnés qui ne l'ont pas reçu et le fournir à de nouveaux abonnés qui le réclament.

Adressez : L'APÔTRE, 105, rue Sainte-Anne, Québec.

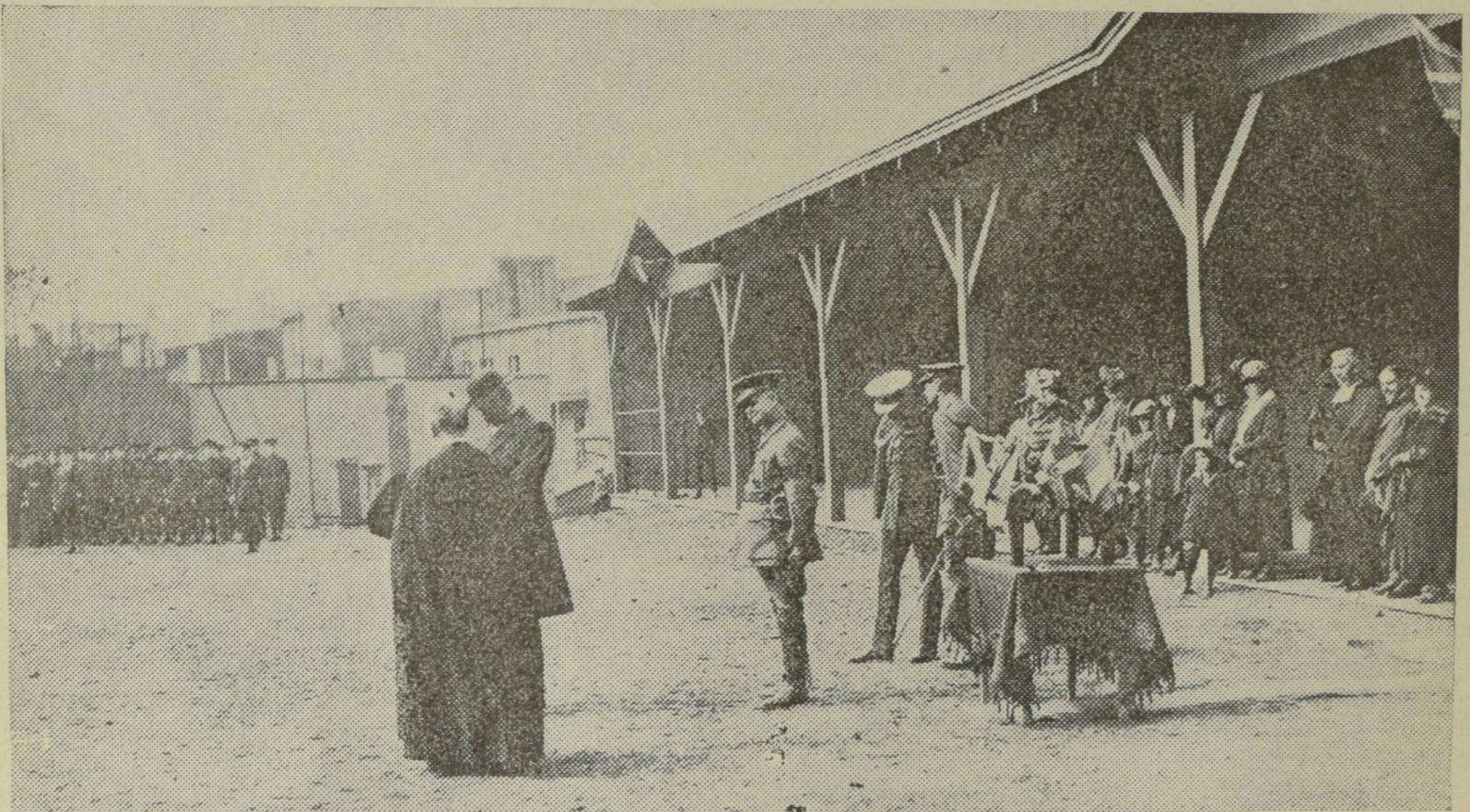
ENFANT TERRIBLE

Bébé est assis sur les genoux d'un monsieur au crâne affreusement dénudé :

“ Dis, monsieur, veux-tu que je compte tes cheveux ?

— Mon enfant, tu ne pourras pas !

— Oh ! si, je sais compter jusqu'à vingt !...



LA REMISE DU TROPHÉE DU GOUVERNEUR AUX ÉLÈVES DE L'ACADÉMIE COMMERCIALE

Le baron Byng de Vimy, gouverneur général du Canada, remet au corps de Cadets de l'Académie Commerciale de Québec, le trophée gagné par les élèves de cette institution.